

Sexy

HARLEQUIN

SÉRIE LE DÉSIR NU

ERIN McCARTHY
POUR TE
REVENIR

ERIN McCARTHY

Pour te revenir

Sexy

 HARLEQUIN

Depuis plus de dix ans, **Erin McCarthy** réjouit le cœur des lectrices de romance du monde entier. Y compris en France où ses romans, à la fois torrides et pleins d'humour, sont rapidement devenus des incontournables de la romance érotique. C'est dans l'Ohio, où elle vit avec son mari et ses deux enfants, qu'elle s'adonne à sa passion pour l'écriture.

Chapitre 1

— Si le bon Dieu nous avait voulu nus, Il n’aurait pas permis qu’on invente les vêtements.

Kristine Zimmerman faillit éclater de rire devant cette logique bancale, mais elle se retint et, le téléphone coincé contre l’épaule, vérifia que les tables étaient bien alignées. Elle venait d’être embauchée comme chargée de com’ de la galerie Collective, et le vernissage de vendredi était sa première mission.

— Maman, la nudité chez l’être humain a plein de raisons d’être.

D’ailleurs, elle pourrait en citer au moins trois sans même avoir à y réfléchir.

— Même Adam et Eve portaient des feuilles de vigne. Pourquoi les gens sur ces photos n’en porteraient pas ? Ou, encore mieux, ces filles devraient porter des boxers. C’est mignon, les boxers.

Kristine s’accorda le droit de lever les yeux au ciel ; après tout, sa mère ne pouvait pas la voir ! Elle se voyait mal suggérer à Ian Bainbridge, le photographe de nus collectifs de renommée mondiale, d’affubler ses modèles de caleçons.

— Allons, ce n’est pas une expo sur Adam et Eve. L’artiste utilise la nudité pour dénoncer le manque d’humanité des grandes multinationales.

— C’est encore une façon de chosifier les femmes, déclara sa mère avec fermeté. Il faut que tu quittes ce travail.

Kristine perdit patience.

— Ça suffit, maman. Je ne vais pas démissionner.

Elle hocha la tête pour confirmer à l’employée du traiteur qu’elle approuvait les nappes blanches. D’habitude, on ne s’occupait pas de la mise en place trois jours à l’avance, mais elle ne voulait prendre aucun risque. En prenant de l’avance, elle aurait le temps d’effectuer des éventuels ajustements sans stresser parce que les invités arrivaient dans cinq minutes. La préparation du vernissage et l’événement en lui-même constituaient sa période d’essai et il fallait que tout se passe à merveille si elle voulait persuader sa patronne de l’embaucher en dépit d’un CV aux contours très flous.

Il fallait reconnaître qu’à vingt-neuf ans elle n’avait pas grand-chose qui témoigne de sa présence sur terre ces dix dernières années. Pas d’argent, pas de tendre moitié, pas de compétences recherchées ni de talent particulier et, malheureusement, un prêt étudiant pour un diplôme qu’elle n’avait même pas obtenu. Ce travail à la galerie était enfin l’occasion de prouver qu’elle était une grande personne. Le temps où elle papillonnait d’un mauvais choix au suivant était révolu, elle était déterminée à aller de l’avant.

La preuve, elle avait même liquidé ses maigres économies afin de couper pour de bon son lien

avec Sean, l'homme qu'elle avait épousé à dix-neuf ans sur un coup de tête et avec lequel elle avait partagé six mois de mariage passionné avant que leur relation n'explose. Ils s'étaient quittés fâchés et n'avaient jamais divorcé en bonne et due forme. Les premiers temps, elle était trop bouleversée pour s'occuper de la paperasse, et ensuite, en dépit des années qui passaient, elle trouvait toujours une façon plus intéressante de dépenser l'argent qu'elle gagnait avec tant d'effort. Sean semblait lui aussi avoir du mal à s'occuper des questions administratives, car il n'avait jamais cherché à divorcer, alors que, devenu un riche homme d'affaires, l'argent pour lui ne devait pas être un problème.

Pour elle, le déclic avait eu lieu quelques mois plus tôt. Elle avait rencontré George et tout allait bien, elle sentait qu'ils avaient un bel avenir ensemble. Ils se voyaient depuis un mois lorsqu'il avait appris qu'elle était encore légalement mariée et l'avait quittée sans autre forme de procès. Il trouvait « malhonnête et révélateur » qu'elle n'ait pas coupé officiellement « les liens sacrés » qui l'unissaient à son ex. Etant donné que grâce à Internet il était possible de divorcer pour quelques centaines de dollars, elle avait été forcée d'admettre que George avait peut-être raison.

Elle s'accrochait encore à Sean, consciemment ou pas. Il avait été sa première relation stable et... aussi la dernière. Sans trop savoir pourquoi, être toujours mariée avec lui lui donnait une sensation de... sécurité.

Ce qui était parfaitement ridicule. Pourquoi Sean voudrait-il avoir affaire avec elle, après tout ce temps ?

Elle avait soudain pris conscience qu'elle devait tourner la page et se prendre en main. Elle avait fait ses cartons et quitté Las Vegas pour regagner Minneapolis, sa ville natale. Elle devait régler les dossiers de son passé avant d'ouvrir ceux de son avenir.

Son passé, malheureusement, incluait sa mère, Ebbe Zimmerman, qui était et avait toujours été terriblement excentrique. Au fil des années, cette dernière avait milité pour sauver les baleines, pour rendre obligatoires les macarons « interdit aux moins de 18 ans » sur les disques de rap. Elle avait été végétarienne, puis végétalienne pour finalement redevenir omnivore, elle s'était essayée à l'élevage d'alpagas et à la vente de gâteaux — dans la même ferme — et, surtout, elle s'était battue pour un grand nombre de causes nobles liées aux droits des femmes. Mais, si dans sa jeunesse son but avait été l'égalité des salaires homme-femme, à présent elle luttait vent debout pour la fermeture des clubs de strip-tease, des cabarets, jusqu'aux expositions de photographies de nus féminins.

Kristine soutenait vigoureusement le droit d'expression de sa mère et, la plupart du temps, elle soutenait même ses démarches. Mais pas lorsqu'il s'agissait d'œuvres d'art qui protestaient contre la cupidité de la finance, autre bête noire de sa mère, soit dit en passant. Encore moins lorsque cette ardeur militante mettait en danger son job.

— Ecoute, je ne peux pas rester les bras croisés, s'emporta sa mère au bout du fil. Je me dois de faire entendre la voix du féminisme lors du vernissage.

Ah, non, pas ça ! Kristine traversa la galerie aussi rapidement que le lui permettaient ses hauts talons pour s'enfermer dans la réserve, où le traiteur et son équipe ne pourraient pas l'entendre.

— Maman. S'il te plaît. Si tu m'aimes, ne fais pas un scandale. C'est mon lieu de travail, je viens d'arriver.

— Donc je devrais compromettre mes principes pour que tu te remplisses les poches avec l'argent de l'industrie du porno ?

Oh ! Seigneur, le raccourci sauvage ! Comment pouvait-elle ne pas voir la différence entre un film X et une photographie d'art ? Kristine soupira. Sa mère était depuis longtemps imperméable au bon sens. A quoi bon perdre un temps qu'elle n'avait pas ?

— Maman, si je perds mon boulot, je serai obligée de vivre chez toi et Dieu sait que ni toi ni

moi n'en avons envie. Donc garde tes protestations pour les réseaux sociaux, d'accord ? Parce que, si tu te pointes ici vendredi et que tu gâches le vernissage, je perdrai mon boulot et je ne t'adresserai plus la parole quand on se croisera dans la cuisine.

Taper fort était la seule façon de l'emporter avec Ebbe, qui n'en faisait qu'à sa tête sans penser aux conséquences de ses actes sur la vie de son entourage.

— Je n'aurais jamais cru que ma propre fille me menacerait, s'indigna-t-elle avec des trémolos dans la voix.

— Moi, je n'aurais jamais cru que ma propre mère mettrait mon boulot en danger. Je t'appelle plus tard, d'accord ? Je t'embrasse fort.

Et, tout en sachant qu'elle le payerait cher, Kristine raccrocha sans attendre de réponse.

Elle posa le téléphone et prit le panneau destiné à être placé sur un chevalet devant la galerie. Elle cherchait du regard la serveuse, avec laquelle elle avait des derniers détails à régler, quand elle aperçut deux personnes devant la porte d'entrée. Deux hommes en costume.

Elle se figea. Le plus grand, elle le connaissait déjà. Elle le connaissait même très bien. Dix ans n'avaient pas suffi à effacer les souvenirs de ce corps musclé, de ce visage allongé encadré de cheveux noirs. Elle le reconnut tout de suite en dépit du costume sur mesure. Elle connaissait tout chez cet homme, chaque expression, chaque geste, le toucher de ses mains, de ses lèvres, de sa langue. Entre autres choses.

Il avança d'un pas assuré dans la galerie. Elle sentit sa bouche se dessécher. Elle oublia de respirer. Ses genoux tremblaient.

C'était Sean, le seul homme dont elle ait jamais été amoureuse.

Son mari.

* * *

Sean Maddock n'avait pas été confronté à une telle exhibition de chair depuis la fac, où à la fin d'une fête arrosée à la tequila tout le monde avait plongé nu dans la piscine. Mais, contrairement à ce soir-là, aujourd'hui il n'avait pas bu une seule goutte d'alcool, et il était plutôt soulagé que les corps dénudés n'appartiennent pas à des fêtards en chair et en os mais à des individus pris en photo. Cela dit, il y en avait plein. En grand, très grand format. Il était impossible de regarder où que ce soit sans se trouver nez à nez avec un sein, ou bien des fesses, ou alors sur le service trois pièces d'un de ces messieurs.

A 2 heures de l'après-midi, il n'avait ni la tête ni le ventre à ça.

Le stagiaire qui l'accompagnait, Michigan, fraîchement diplômé de l'Université de Chicago, était un jeune homme très sérieux qui semblait avoir passé ses études plongé dans ses livres de cours. Il n'avait sans doute jamais vu autant de corps nus de sa vie, même pas en film.

— Intéressant, dit-il enfin d'une voix étranglée.

— C'est une façon de le dire, répondit Sean en hochant la tête.

Peut-être qu'il manquait de perspicacité pour comprendre le sens profond de ces clichés, mais tous ces gens à poil suscitaient chez lui avant tout un sentiment de malaise.

— En même temps, l'artiste a un succès fou, il doit savoir ce qu'il fait, ajouta-t-il. Et la galerie aussi.

Dans d'autres circonstances, il aurait pu trouver la situation amusante. Il n'y avait rien qu'il aimait autant que voir une idée loufoque s'emparer d'un marché. Sans dire qu'il n'avait rien contre la nudité, bien qu'il préfère, personnellement, la pratiquer en tête à tête si possible. Mais, à ce moment

précis, il était distrait par les papiers arrivés le matin même sur son bureau. Des papiers qui l'avaient arraché à sa journée de travail pour le parachuter, plus efficacement qu'aucune machine à voyager dans le temps, vers le passé.

Vers Kristine.

— Combien de personnes sont attendues ? demanda Michigan.

— Deux cents.

Sean étudia la galerie, un espace chic et contemporain, pour repérer les accès : une porte au fond ouvrant probablement sur une réserve et deux qui donnaient directement sur l'extérieur. La devanture, de verre du sol au plafond, n'était pas idéale du point de vue de la sécurité, mais dans l'ensemble l'endroit ne posait pas de problème majeur et son entreprise, Maddock Security, saurait assurer le bon déroulement de la soirée de vernissage.

En fait, son équipe avait déjà mis en place un plan d'action pour vendredi et il n'avait pas besoin d'intervenir, mais il n'avait pu résister à l'envie de passer jeter un œil après avoir lu sur le contrat le nom de la chargée de communication de la galerie. Kristine. Son ex-femme, qui était encore légalement sa femme puisque leur séparation n'avait jamais été officialisée. Ils s'étaient quittés après une violente dispute — ils avaient à peine vingt ans et un caractère bien trempé, tous les deux — et... ils ne s'étaient jamais revus parce que Kristine, sous l'impulsion du moment, était partie s'installer à Las Vegas.

Elle était comme ça, Kristine. L'action d'abord, la réflexion ensuite. Et encore.

Mais, l'une des raisons pour lesquelles il en était tombé amoureux, c'était justement ce caractère impulsif à l'opposé du sien. Il était méthodique et pragmatique, un millionnaire qui ne devait sa réussite qu'à lui-même, un homme qu'on avait accusé plus d'une fois d'avoir un cœur glacé. A l'époque de leur rencontre, il n'était qu'un jeune fauché dont les seuls atouts étaient le sens des affaires et la volonté de réussir. Il n'était pas encore l'homme cynique et froid qu'il était devenu. Au contraire, il était tout sauf froid quand il était question de Kristine. Avec elle, il avait flambé de passion et fondu de tendresse. Ce qui n'était pas fréquent chez lui. De fait, on pouvait dire sans mentir qu'il n'avait pas vraiment aimé une femme depuis, ce qui expliquait pourquoi il n'avait jamais pris le temps de la contacter pour obtenir le divorce. C'était une formalité sans importance puisqu'il ne s'était impliqué sérieusement avec aucune femme depuis — sans doute parce que, à vingt et un ans, il avait appris à ses dépens que le vieil adage sur l'amour et les idiots disait juste. Il était tombé amoureux, follement amoureux, et on avait brisé son cœur et piétiné ses sentiments.

Et, s'il était vraiment honnête, il y avait autre chose : sans vraiment se l'avouer, il avait toujours cru que Kristine reviendrait un jour et qu'ils reprendraient leur relation parce qu'il n'avait rien fait de mal et qu'elle n'avait rien fait de mal et que leur histoire magnifique ne pouvait pas se finir à cause d'une dispute juvénile qui avait déraillé.

Et pourtant, dix ans étaient passés, un jour après l'autre, pendant qu'il bâtissait sa fortune à partir de rien en feignant que la solitude ne lui pesait pas. Il ignorait ce que Kristine était devenue.

Il ignorait même qu'elle était de retour en ville jusqu'à trois heures plus tôt, lorsqu'il avait reçu la demande de divorce. Pour lui, le passé appartenait au passé et l'irruption soudaine de cette vieille histoire dans son présent l'avait chamboulé. La Kristine qu'il avait connue n'aurait jamais eu l'indélicatesse d'envoyer les papiers sans lui passer d'abord un coup de fil. Elle ne pouvait pas croire qu'il était encore fâché contre elle après tout ce temps, si ? Ils n'étaient que des gosses, à l'époque...

Ou alors, justement, comme tout cela s'était passé dans une autre vie, elle s'était dit que ce n'était pas la peine de discuter d'une question qui aurait dû être réglée depuis des années.

Peut-être qu'elle avait une très longue liste de choses à faire. Et qu'elle en était enfin venue à bout. Acheter des sacs pour l'aspirateur. Fait. Passer au pressing, coché. Divorcer de Sean. OK.

Il était encore en train de ruminer lorsqu'il avait lu son nom dans un contrat que Michigan voulait qu'il vérifie.

Kristine. C'était trop pour un seul jour. Soudain, elle était redevenue le centre de ses pensées, une place qu'elle n'occupait plus depuis un bon moment, et, sans vraiment y réfléchir, il avait décidé qu'il voulait — non, qu'il devait — la revoir.

Voilà pourquoi il se retrouvait ici, agité, sa cravate trop serrée et la main dans la poche pour cacher le tambourinement nerveux de son pouce sur sa cuisse. Il n'aimait pas, mais pas du tout, sentir qu'il ne contrôlait pas la situation. Sa méthode pour contrecarrer cette sensation était de décontenancer la partie adverse. C'était ce qui lui avait permis de réussir en affaires, la raison pour laquelle il se trouvait à présent — lui l'ex-gamin fauché — face à ces serveurs qui lissaient des plis sur des nappes blanches et formaient des rangées étincelantes de flûtes de champagne posées à l'envers.

Non, il n'allait pas permettre que Kristine devine son anxiété. C'était une règle d'or en affaires : on ne montre pas ses cartes et on mise sur le charme et la nonchalance, comme si l'issue de la partie ne vous importait pas.

Il ne comprenait même pas pourquoi il s'était mis dans un tel état mais il voulait, avant de signer les papiers qui la feraient sortir définitivement de sa vie, regarder Kristine dans les yeux et voir quelle femme elle était devenue. On pouvait le traiter de nostalgique. Ou de masochiste. Ou tout simplement de curieux.

Michigan pianotait sur son téléphone.

— Je vais demander où se trouve la chargée de com' pour que tu puisses lui parler, dit-il. Elle s'appelle comment, déjà ?

Sean ne put pas répondre tout de suite. La porte de la réserve venait de s'ouvrir et Kristine en était sortie, chargée d'un panneau presque aussi grand qu'elle, qui cachait — dommage — son corps aux courbes vertigineuses. Mais il pouvait voir son visage, et il eut l'impression de recevoir un coup de poing en la voyant adresser un sourire rapide aux serveurs, ses cheveux d'un roux flamboyant attachés en un chignon haut sur sa tête.

Elle lui tourna le dos pour pointer du doigt quelque chose sur une table. Une mèche rebelle soulignait la délicatesse de sa nuque. Elle avait l'air plus mûre, son style s'était raffiné, la jupe ajustée mettait en valeur sa silhouette en sablier. C'était difficile à croire, mais elle était encore plus belle que quand elle avait dix-neuf ans.

Il ne fut donc pas surpris quand à son état de confusion s'ajouta une montée de désir qui dessécha sa bouche et durcit son sexe. Même à quinze mètres de distance, son corps répondait à la vision de celui de Kristine. Leurs nuits ensemble revinrent en trombe à sa mémoire, ces nuits dans le petit studio miteux qu'ils partageaient, quand elle se blottissait contre lui dans leur lit avec ce sourire radieux qui effaçait les soucis de la journée.

Kristine.

Kristine qui venait de se mettre de profil, comme si elle voulait lui rappeler qu'elle était tout en courbes et que le temps lui avait appris à les mettre en valeur sans complexes. La jupe sombre qu'elle portait s'arrêtait juste en dessous du genou, le gilet à fleurs ceignait sa taille. Elle avait des seins magnifiques, des hanches sculpturales et des fesses parfaites, à tomber à la renverse.

Quand il l'avait épousée, elle était une jeune fille pétillante, mais, bon sang de bon Dieu, elle était devenue une véritable bombe. Il crevait d'envie de la toucher. De partout.

— Elle s'appelle Kristine Zimmerman Maddock, dit-il à Michigan. C'est ma femme.

— P... pardon ? balbutia son assistant. Vous êtes marié ?

Que répondre ? Oui ? Non ? Oui mais non ?

De toute façon, il n'avait pas le temps de tout expliquer. Kristine venait de le repérer. Elle en fut si surprise qu'elle faillit lâcher le panneau. Elle ne le quitta pas des yeux et, quand l'un des serveurs s'approcha pour l'aider, elle refusa d'un geste distrait.

Sean sourit et hocha la tête pour confirmer que, oui, il était bien celui qu'elle croyait.

— Michigan, tu peux rentrer au bureau. Je serai de retour sous peu.

— Vous voulez que je m'en aille ? demanda Michigan d'une voix paniquée.

Sean n'eut pas à le regarder pour deviner qu'il remontait ses lunettes sur son nez, un tic nerveux qui voulait dire qu'il ne savait pas comment réagir. En règle générale, il rassurait son assistant et l'encourageait parce qu'il voyait chez lui un beau potentiel, mais là... là, il n'avait que faire de lui ou de ses tics. Il voulait se concentrer sur Kristine, dans la même pièce que lui pour la première fois en dix ans.

Donc, sans répondre, il avança d'un pas déterminé.

Kristine regarda autour d'elle comme si elle cherchait une sortie de secours. La couleur lui était montée aux joues. Le temps d'une seconde, il fut distrait par l'affiche, qui montrait un groupe de personnes nues sur un arbre. Les femmes à califourchon sur les branches n'avaient pas dû apprécier l'expérience, se dit-il avant de chasser la pensée pour se concentrer sur la seule femme qui l'ait jamais intéressé.

Il était à moins de trois mètres d'elle.

A moins d'un mètre.

Tout près.

— Bonjour, Kristine.

Chapitre 2

Cette voix.

Kristine se figea, traversée d'un frisson violent comme une fièvre tropicale. Cette voix était exactement celle qui résonnait dans ses souvenirs, ferme et veloutée comme un whiskey âgé, sexy en diable. C'était la voix qu'elle avait entendue nuit après nuit pendant toute une année après avoir fui le domicile conjugal et leur première dispute sérieuse. Un de ces gestes impulsifs dont elle avait le secret.

Sean, devant elle, en chair et en os ? Elle n'en revenait pas. En plus, il se tenait beaucoup plus près que ne le permettait le code non écrit qui régit les retrouvailles en public avec les ex sur un lieu de travail.

Son cœur battait à tout rompre, ses mains moites avaient du mal à retenir le panneau en Plexiglas. Elle sentait ses joues brûler et, à son grand dam, ses seins pointer. En plus, elle ne trouvait plus ses mots, chose rarissime qui n'avait lieu qu'une fois par décennie pendant la pleine lune.

Oh ! Seigneur.

Parle. Dit quelque chose, espèce de cruche !

— Sean.

C'était déjà ça, mais elle aurait préféré que sa voix sonne assurée et professionnelle, et non pas défaite et susurrante comme si elle suggérait « renverse-moi dans les foins et fais-moi oublier mon nom et le bon sens ».

Il plissa le nez. Ses yeux s'assombrirent.

Elle tremblait comme une feuille — le poids du panneau sans doute. Rien ne la forcerait à reconnaître que c'était Sean qui la rendait toute chose.

Il était toujours aussi beau. Dix ans plus vieux, bien sûr, mais toujours aussi séduisant. Son menton gardait sa ligne déterminée, et ses cheveux, autrefois rebelles, se tenaient aujourd'hui sagement près du crâne, coupés court. Sa carrure s'était étoffée, ses bras semblaient plus musclés, ses épaules plus larges, plus imposantes.

Oups. Venait-elle de soupirer comme une midinette ? Elle espérait que non.

Quand elle l'avait connu, il portait toujours des jeans, des T-shirt à message et des Converse, mais on aurait dit qu'il était né pour porter ce costume noir hors de prix avec une chemise à rayures marine rehaussée d'une cravate couleur encre. Elle devina tout de suite qu'il ne portait jamais de cravates rouges, trop cliché pour lui. Le bleu d'ailleurs lui allait mieux, et renforçait le contraste entre le bleu pâle de ses iris et ses cheveux noirs.

Un contraste si saisissant qu'elle finit par détourner les yeux, incapable de soutenir ce regard

qui la faisait se sentir trop vulnérable et bien plus confuse qu'elle n'aurait pu le prévoir. Elle l'avait aimé follement autrefois, mais beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. Elle était à l'abri d'un débordement d'émotions, non ? C'était juste cette apparition inattendue qui l'avait décontenancée, voilà tout.

A ce sujet, d'ailleurs, qu'est-ce qu'il fichait là ? La soirée était un petit événement, une goutte d'eau dans la piscine olympique de son entreprise. Quand elle avait intégré l'équipe de la galerie, deux semaines plus tôt, l'organisation du vernissage était déjà bien avancée. Son prédécesseur, sachant que le travail de Bainbridge s'attirait immanquablement les foudres des protestataires de tout bord, avait embauché une entreprise de sécurité. Elle avait été surprise en découvrant parmi la paperasse le contrat avec Maddock Security, mais elle s'était persuadée qu'ils ne seraient jamais amenés à se croiser. Un petit contrat, une grosse boîte ? Une chargée de com' novice, le grand boss ? Il n'y avait aucune chance que leurs chemins se croisent.

Tout indiquait, cependant, qu'elle ne comprenait rien aux lois des probabilités. Ou alors le hasard avait décidé de se moquer d'elle. Quoi qu'il en soit, elle avait très envie de lâcher le panneau et d'aller se cacher dans la réserve. Sean, toujours perspicace, semblait l'avoir deviné.

— Tu allais quelque part ? demanda-t-il avec un sourire charmant.

Il se pencha encore plus près d'elle.

D'instinct, elle recula d'un pas, paniquée à l'idée qu'il puisse la toucher, ou même la frôler. Elle était déjà assez troublée par son odeur.

— J'ai plein de choses à faire. Dans la réserve.

— Après dix ans, c'est tout ce que tu as à me dire ? Je ne mérite pas un simple « bonjour » ?

Il avait raison. Kristine tenta de reprendre ses esprits. Pourquoi se mettait-elle dans un état pareil ? Elle était une femme adulte, et Sean n'allait pas la mordre. A priori. Mais c'était une réaction instinctive chez elle : prendre la poudre d'escampette face aux situations difficiles. C'était un trait de famille qu'elle tenait de son père, qui le tenait de son père à lui. La devise des Zimmerman aurait pu être « courage, fuyons ». Et ils quittaient la pièce. Ou l'Etat. Ou le pays, au besoin.

Mais, en revenant à Minneapolis, elle avait fait le vœu de changer d'attitude. Elle sourit pour dissimuler la longue inspiration qu'elle prenait et carra les épaules. Le choc de voir Sean commençait à s'estomper pour laisser place à un simple malaise. Et à des envies fort déplacées dont elle préférerait ne pas tenir compte.

— Bonjour, Sean. Comment vas-tu ?

Le panneau lui glissa de nouveau des mains. Sean tendit les mains vers le panneau. Instinctivement, elle résista, mais il insista en tirant dessus avec détermination. C'était bête, il était beaucoup plus fort. Elle se résigna à le laisser faire.

Il hissa le panneau devant ses yeux pour l'examiner, haussa les sourcils, visiblement perplexe. Rien d'étonnant : l'image montrait une douzaine de personnes barbouillées de suie perchées sur un arbre. Nues. Personnellement, elle trouvait le travail de Bainbridge intéressant, mais elle connaissait Sean et sa tendance à voir les choses en noir et blanc. Ce genre d'art n'était pas sa tasse de thé.

Sans émettre un avis ni dans un sens ni dans l'autre, il posa le panneau contre le mur avant de revenir vers elle.

— Je vais bien. Tu as l'air en forme, Kristy, dit-il en tendant la main vers elle pour repousser une mèche qui tombait sur sa joue.

Elle sentit monter la température de son corps. Ce contact si bref, à peine un frôlement, lui avait donné la chair de poule. Il l'avait touchée comme il le faisait dix ans plus tôt, tout naturellement, comme si c'était son droit, avec une tendresse qu'elle n'attendait pas et qui suscita un tourbillon

d'émotions. Surprise, appréciation, mélancolie et même... excitation, comme si son corps, en dépit de tout ce temps, se rappelait toujours comment répondre à ses caresses.

— Merci, dit-elle dans un souffle. Toi aussi. Qu'est-ce qui t'amène à la galerie ?

Au lieu de répondre, il posa les mains sur ses épaules.

— Je suis content de te revoir.

Puis il se pencha. Pour l'embrasser. Il était en train de l'embrasser sur la joue ! Il était si proche, si familier et pourtant... pas du tout. Quand elle songea à ouvrir ses bras pour répondre au geste, il s'était déjà écarté. Son visage ne montrait aucune émotion.

— Le responsable de l'équipe de sécurité s'appelle Tim, dit-il. Il arrivera vers 19 heures vendredi pour placer les agents. La galerie a de nombreux accès, c'est le seul point qui m'inquiète. Si je peux me permettre, tu devrais fermer systématiquement la porte quand tu es seule. Et vendredi, pour le vernissage, attendre que mon agent soit arrivé pour la laisser ouverte.

Elle marqua une pause avant de répondre. Comment pouvait-il passer aussi vite d'une attitude affectueuse à cette froideur professionnelle ? Elle étouffa, agacée, la déception qu'elle sentait pointer.

— Je le ferai.

Qui se souciait de la sécurité ?

Pas elle. Pas en ce moment. Bien sûr, dans l'absolu, c'était un sujet de la plus haute importance, vu ce que le vernissage représentait pour la galerie et vu que, si elle se ratait, elle se retrouverait au chômage encore une fois. Mais, là, elle n'en avait que faire. Ce qui la tracassait, c'était la disparition de la fossette sur la joue de Sean. C'était possible, ça ? Les fossettes se remplissaient, comme un nid-de-poule sur la route ?

— L'équipe du traiteur revient demain ? demanda-t-il.

D'accord, pour lui, la sécurité passait avant tout.

Concentre-toi, Kristine.

Sur le travail, pas sur le magnétisme animal de Sean.

Elle pouvait le faire, bien sûr qu'elle le pouvait. Tourner la page était sa spécialité après tout. Et Sean semblait aussi vouloir passer à autre chose. Il n'avait pas l'air d'être là pour se balader sur le boulevard de leurs souvenirs communs. On dirait même qu'il préférait prendre le chemin de l'oubli.

— Non, répondit-elle. Ils font toute la mise en place aujourd'hui et ils reviendront vendredi en fin d'après-midi avec la nourriture.

Assez contente de son ton léger et détaché, elle regarda furtivement le visage de Sean. C'était bizarre de se trouver face à l'homme qu'il était devenu et de se dire qu'ils étaient autrefois un couple, deux amoureux qui avaient partagé un lit, leurs corps, du plaisir. Vraiment bizarre.

Depuis son retour à Minneapolis, trois semaines plus tôt, elle n'avait pas cessé de se demander comment reprendre contact avec lui. En dépit de leur longue séparation, elle tenait à rester correcte, et la moindre des politesses, elle le savait, était de le prévenir avant l'arrivée des papiers. Sauf qu'elle n'avait pas trouvé la bonne façon d'aborder la question. Se montrer amicale ? Neutre ? Drôle ?

Par ailleurs, elle ne voyait pas l'intérêt d'expliquer ce qui l'avait poussée enfin à prendre la décision. Peu importait qu'elle se soit rendu compte que, pour grandir et réaliser tout son potentiel, elle devait se détacher de lui, couper le filet de sécurité qu'il représentait encore pour elle. Elle préférait lui épargner ses motivations qui pouvaient se résumer en quelques phrases du genre « aller de l'avant », « te rendre la liberté qui t'appartient » et « il était temps, bon sang. »

Aussi, en dépit des nombreuses scènes de retrouvailles qu'elle avait successivement échafaudées, et tout aussi vite écartées, dans son esprit elle n'avait pas imaginé une seule seconde que cela se passerait dans cette galerie d'art, au beau milieu d'images de nus collectifs, autour d'une conversation sur les points d'accès et le buffet. C'était étrange comme un rêve — ou un cauchemar — au point qu'elle vérifia d'un coup d'œil rapide qu'elle n'était pas en sous-vêtements.

Ce qui, de façon aussi soudaine qu'inopportune, lui rappela à quel point c'était chaud entre eux, au lit. Sean était un très bon amant, même alors qu'il n'avait que vingt et un ans. Elle ne voulait pas penser à la façon dont ses talents avaient dû se développer avec le temps, mais... elle ne pouvait plus penser qu'à ça.

Elle frissonna.

Arrête, Kristine. Pense à autre chose. Regarde l'avenir, oublie le passé.

Redressant le menton, elle décida de se réjouir de cette incroyable coïncidence. Que Sean soit venu à la galerie tombait à point nommé puisqu'il allait recevoir les papiers du divorce dès le lendemain normalement. Elle allait pouvoir le prévenir de vive voix plutôt qu'au téléphone, c'était beaucoup mieux. Quand on a épousé quelqu'un, la moindre des choses c'est de le regarder dans les yeux quand on le quitte, peu importe le temps qui s'est écoulé. Donc, dès qu'ils auraient fini de discuter des questions professionnelles, elle allait lui proposer d'aller boire un café pour parler.

C'était la façon la plus correcte de réagir, qui, en plus, reflétait sa résolution d'affronter les situations difficiles plutôt que de s'enfuir.

Sean, qui fixait les tables, ramena ses yeux sur elle en glissant les mains dans les poches, l'incarnation même de l'assurance nonchalante.

— Tu as la liste avec les noms des employés que le traiteur va envoyer ?

— Non.

— Tu devrais.

Maintenant qu'il le mentionnait, en effet, cela semblait logique. Mais elle n'y avait pas pensé. Elle avait été trop occupée à régler les autres neuf mille détails que l'organisation d'une soirée de cette envergure entraînait. Les questions de sécurité, eh bien, elle s'était dit que c'était le problème des gens payés pour assurer la sécurité. Son esprit ne fonctionnait pas comme ça. A vrai dire, elle ne savait pas grand-chose sur la façon dont son esprit fonctionnait. Elle avait été élevée par une mère brouillonne et était devenue une adulte brouillonne.

Ce n'était pas un choix, elle ne le faisait pas exprès, mais force était de reconnaître que l'organisation et elle faisaient deux, ou trois, si on comptait l'agenda qu'elle oubliait toujours au fond de son sac. Elle préférait penser qu'elle avait du talent pour les projets créatifs et, aussi, pour apporter du bonheur aux gens. Depuis qu'elle était tout petite, les gens lui disaient qu'elle leur donnait le sourire, qu'elle était comme un rayon de soleil.

— D'accord, dit-elle en se rendant compte que le silence avait trop duré.

Sean avait perdu son air détendu, il souriait encore, mais elle pouvait sentir qu'il bouillonnait. De colère ou de désir, elle n'aurait pas su dire, mais elle ne pouvait pas croire qu'il soit encore fâché avec elle. Peut-être que c'était juste son expression d'expert en sécurité, elle ne l'avait jamais vu dans son rôle d'homme d'affaires.

Quoi qu'il en soit, quelque chose transparaissait sous sa façade imperturbable. Si elle lui avait toujours envié sa capacité à maîtriser ses émotions, elle aurait préféré, en l'occurrence, qu'il exprime sa frustration, voire qu'il explose de rage, pour en finir avec ce malaise qui les enveloppait. Quoique, vu les circonstances, il était peut-être naïf d'imaginer qu'ils pourraient discuter comme de vieux amis.

Ou peut-être qu'elle était la seule à être mal à l'aise. Peut-être qu'il se contentait de faire son job et s'agaçait de son manque de compétence, avec cette histoire de liste.

— Je ne t'ai pas félicité pour ton succès professionnel, dit-elle.

C'était sincère. Au cours des années, sans même chercher à avoir de ses nouvelles, elle avait suivi l'évolution de sa trajectoire, et avait éprouvé, chaque fois, un élan de fierté. Sean était l'exemple parfait de l'homme qui, parti de rien, était parvenu grâce à son travail acharné à la tête d'une entreprise dont la valeur se chiffrait en millions de dollars. Mais, chaque fois qu'elle y pensait, sa fierté finissait toujours par laisser place à la certitude que leur échec sentimental avait été la meilleure chose qui pouvait lui arriver, à lui. Elle aurait été déplorable dans le rôle d'épouse de grand patron.

— Merci, répondit-il, son visage impassible. Et toi, comment es-tu devenue chargée d'événementiel ? Qu'est-ce qui t'a fait quitter Sin City ?

— C'est la seule chose que je sache faire. Je peux organiser une soirée — et c'est tout.

— Tu sais que ce n'est pas vrai.

— Comment ça, pas vrai ? J'organise de sacrées fêtes, répliqua-t-elle avec un sourire.

Elle n'avait pas envie de se lancer dans cette discussion. De toute façon, il ne pouvait pas avoir une idée très précise de ses capacités, et elle doutait qu'il fasse référence à quoi que ce soit de sexuel. Elle n'avait que dix-neuf ans quand ils étaient ensemble et, si au lit elle était câline et enthousiaste, elle manquait terriblement de savoir-faire.

— Toujours aussi drôle, dit-il avec un sourire bienveillant. Ce que je voulais dire, c'est que tu peux tout faire, pourvu que tu le décides vraiment. Ça a toujours été ton seul handicap : tu doutes trop de toi.

Apparemment, M. Plein-aux-as ne voyait pas que, si lui avait le don de rendre prospère n'importe quelle affaire dont il s'approchait, elle, de son côté, manquait de la détermination nécessaire pour aller au bout de ses projets. Elle ne cherchait pas à se faire plaindre, elle décrivait tout simplement une réalité qu'elle s'efforçait de changer. Cette fois-ci, elle comptait s'accrocher jusqu'à réussir.

Et elle n'avait pas envie qu'il vienne jouer les psys.

— Je te rassure, je me suis affirmée depuis la dernière fois que tu m'as vue. Et heureusement.

Pas la peine de préciser qu'elle détestait toujours ses fesses qui avaient la consistance d'un flan... Sinon, elle avait appris à s'accepter comme elle était, avec ses défauts et ses manques. Et ses bons côtés aussi, bien sûr : elle était gentille, généreuse et elle riait facilement. Donc, voilà.

Il la contempla longuement, sans répondre. C'était son truc à lui : il attendait. Les gens se pliaient à ses desseins. Il donnait des ordres. Il utilisait son charme et son assurance pour obtenir exactement ce qu'il voulait. C'était ce qu'il avait fait pour la séduire. Tout ça, elle le savait déjà. La véritable question était : que voulait-il aujourd'hui ? Son expression ne laissait rien transparaître.

Et cette incertitude la minait. Elle commença à perdre sa contenance. Elle secoua une poussière inexistante de son cardigan fleuri, puis eut peur d'avoir attiré l'attention sur son décolleté généreux. Bien sûr, le regard de Sean avait suivi les mouvements de sa main.

Comme toujours lorsqu'un silence devenait trop long, elle se mit à jacasser :

— Tu as raison. Je vais trouver les noms des employés du traiteur. J'aurais dû y penser ; franchement, je ne sais pas où j'ai la tête. Je n'en suis pas à mon premier rodéo. Enfin, façon de parler, on dit ça à Las Vegas et...

— Ce n'est pas le souvenir que j'ai de toi.

— Pardon ? demanda-t-elle, confuse.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Qu'il ne l'avait jamais vue participer à un rodéo ?

— Je ne t'ai jamais vue comme quelqu'un de peu affirmé. Tu as toujours su qui tu étais, et je t'admirais pour ça. Mais on peut avoir un caractère bien trempé et douter de soi.

Ces mots lui réchauffèrent le cœur plus qu'elle ne l'aurait imaginé — ou voulu.

— Merci. Mais ne me fais pas paraître plus mûre que je ne l'étais.

De nouveau, il attendit qu'elle continue. Eh bien, puisqu'elle parlait de maturité :

— Ecoute, avant que tu t'en ailles, je voudrais te parler de...

— Montre-moi la réserve, l'interrompit-il avec l'ombre d'un sourire. Juste pour vérifier qu'il n'y aura aucun souci, vendredi.

Il était redevenu strictement professionnel, mais c'était lui qui avait évoqué le passé. Est-ce que c'était juste pour faire la conversation ? Assez ! Elle ferait mieux d'arrêter de couper les cheveux en quatre et de se concentrer sur son boulot.

— Bien sûr, dit-elle d'un ton enjoué, en montrant le fond de la pièce d'un geste. Viens avec moi.

Elle s'arrêta en chemin pour parler à la responsable de l'équipe du traiteur et, surtout, pour montrer à Sean qu'elle prenait la sécurité au sérieux.

— Allison, j'aurais besoin de la liste des serveurs qui vont travailler pour le vernissage. Aussi, vous pouvez me dire à quelle heure vous prévoyez de finir la mise en place ?

— Dans dix minutes, je pense, fit Allison. Et, bien sûr, pas de souci pour la liste.

— Je préfère que vous sortiez par l'arrière, d'accord ? Et j'appelle demain si j'ai des modifications à apporter. Merci, Allison.

Voilà une réponse carrée, pro. Comme si elle savait ce qu'elle faisait. Ce qui, en théorie, était le cas.

Une fois dans la réserve, elle se tourna vers Sean et montra l'espace d'un geste circulaire.

— Voilà. Et une seule porte.

Il parcourut la pièce du regard. Il y avait là des pièces d'une exposition précédente, un petit coin café avec une table de bistrot et un mini-frigo. Il y avait aussi les toilettes et des étagères avec des outils, du matériel d'encadrement et des restes de peinture. La galerie reposait sur une toute petite équipe et Kristine, en plus de s'occuper de la communication, prenait en charge les tâches du quotidien, comme commander des fournitures ou archiver les factures.

— Qu'est-ce qu'il y a là-derrrière ? demanda-t-il en montrant une porte.

— Un placard.

Il s'en approcha.

— C'est vraiment nécessaire ? demanda-t-elle. La galerie fait des vernissages tous les mois depuis des années et il n'y a jamais eu de problème.

— Une organisation pour l'ordre moral a menacé de troubler le vernissage de Bainbridge. Ils se sont déjà attaqués à des œuvres qu'ils trouvaient offensantes et même à leurs auteurs. En plus, Bainbridge a déjà été la victime d'un *stalker*. Je connais mon job, Kristine. Il ne se passera rien sous la surveillance de mon équipe. Nous le garantissons.

Kristine retint un soupir. Ladite organisation était dirigée par sa mère — qui en était probablement le seul membre. Sean, de toute évidence, l'ignorait, et elle ne comptait pas le lui apprendre. Personne ne devait le savoir, et encore moins lui.

Elle entra dans le cagibi où ils rangeaient aussi bien les serviettes en papier que les produits ménagers. Elle se retourna.

— Comme tu peux...

Sean se trouvait à seulement quelques centimètres d'elle, très peu de centimètres. Elle oublia ce

qu'elle allait dire. Elle retint son souffle. Il avança et elle recula jusqu'à se trouver dos au mur, sous une petite fenêtre qui donnait sur l'extérieur. A part passer à travers le mur comme un fantôme, elle ne pouvait rien faire pour accroître la distance entre eux. Elle voulut lâcher un éclat de rire désinvolte. A son grand dam, il ressemblait plus à un paillement tremblotant. Elle était trop consciente de la présence de Sean, de la proximité dangereuse de ses lèvres. De ce demi-sourire, signe qu'il s'amusait comme un fou de la voir si nerveuse. D'une main, sans se tourner, il repoussa la porte qui se ferma sur eux.

Pas bon, ça.

Enfermée dans un placard, avec un ancien amant... difficile de rester professionnelle dans ces circonstances. A moins d'être une étagère d'angle.

— Sean. On doit discuter, mais pas ici, ni maintenant. Finis de faire ton tour de vérification, et allons boire un café.

Dans un lieu public. Avec une table entre eux.

— Je ne veux pas discuter.

Sa voix était profonde et sensuelle, le désir incendiait son regard. Oh ! elle le connaissait, ce regard. Sean était sur le point de l'embrasser.

Il joua avec la mèche qui s'échappait de son chignon, ses doigts frôlèrent sa nuque. Elle frissonna, l'envie de fermer les yeux et de se laisser aller dans ses bras devenait irrésistible. Il avait changé de parfum, mais son odeur était la même et, surtout, elle retrouvait la sensation, à la fois excitante et familière, d'être tout près de lui.

— Tu as foncé la couleur de tes cheveux, dit-il en tirant sur la mèche, joueur, possessif aussi.

— Je traversais une période sombre, murmura-t-elle.

— J'aime bien, beaucoup plus que la demande de divorce que tu m'as envoyée. Je... Attends ! Tu as entendu ça ?

Il se tourna vers la porte brusquement et tourna la poignée. Rien. Il la secoua. Toujours rien.

Mais elle n'y prêta pas vraiment attention, elle était trop occupée à saisir le sens de ce qu'il venait de dire.

— Demande de divorce ? Tu as reçu une demande de divorce ?

— C'est quoi ce bordel, grogna-t-il en poussant de tout son poids contre la porte, l'épaule la première. Elle se coince, cette porte ?

— Non, pas que je sache.

Est-ce qu'il venait vraiment de dire avoir reçu les papiers du divorce ? Ce n'était pas censé se produire. Pas avant qu'elle n'ait eu la chance de lui parler.

— Quelle demande de divorce ? De quoi tu parles ?

— Des papiers qui sont arrivés à mon bureau ce matin.

Oh. D'accord. Ce n'était pas si surprenant que ça, après tout. Les choses ne se passaient jamais comme elle l'avait prévu.

Sean tira sur la poignée, poussa, cogna.

Rien.

Finalement, il se retourna, avec un sourire à tomber à la renverse, épicé par un soupçon de colère.

— Nous sommes enfermés.

Enfermés comme dans « incapables de sortir » ? Comme dans « en tête à tête dans un espace clos » ? Avec Sean ?

Elle sentit un long frisson — d'anticipation, elle en était presque sûre — parcourir tout son

corps.

A la réflexion, peut-être qu'elle n'avait pas tout à fait fini de tourner la page « Sean » dans le livre de sa vie.

Chapitre 3

— Fermée ? Mais non, allons, fit Kristine en le poussant pour essayer de tourner la poignée.

Sean la laissa faire en se demandant pourquoi il n'était pas plus inquiet. Il avait un rendez-vous dans moins d'une heure, un million de courriers à rédiger et, pourtant, il ne paniquait pas. A vrai dire, il n'avait rien contre l'idée de passer un peu plus de temps avec Kristine, d'observer quelle femme elle était devenue avant de repartir chacun de son côté.

— C'est bloqué, dit-il. Fermé à clé. Ça se voit d'ici.

— Comment est-ce possible ?

— Mon hypothèse, sous réserve que le bâtiment soit hanté par un esprit farceur, c'est que quelqu'un a volontairement fermé la porte.

— Mais pourquoi ?

Kristine se pencha et colla son visage à la porte pour tenter de voir à travers le petit espace entre la porte et le chambranle. Dans cette position, sa jupe moulait à la perfection ses fesses affolantes. Il essaya de ne pas laisser traîner son regard... En vain. Quand ils étaient mariés, leur attraction mutuelle était extraordinaire, et ils avaient passé des week-ends entiers à étudier les merveilleuses lois de ce magnétisme si singulier. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que son sexe durcisse immédiatement, mais il s'efforça de rester concentré sur le problème qui les occupait. Ils étaient enfermés. Bien.

— J'imagine que c'est une question de rhétorique. Alors, comment s'appelle cette femme avec laquelle tu parlais ?

— Allison.

— Appelle-la, non ? Elle a dit qu'elle restait encore dix minutes.

Il fourra les mains dans ses poches pour s'empêcher de les poser sur les hanches de Kristine. C'était très étrange d'être aussi près d'elle pour la première fois depuis leur séparation, et son corps semblait vouloir reprendre la relation là où elle s'était arrêtée en dépit de ces dix ans qui les avaient tant changés. Et alors qu'il n'avait aucun droit de la toucher.

C'était rageant. Agaçant au plus haut point. Pourquoi réagissait-il si fort à Kristine, alors que pendant des années, avec les femmes qui avaient traversé sa vie, il avait dû se contenter de mimer les gestes d'une passion qu'il n'éprouvait pas ? Ça n'avait aucun sens, bon sang ! Et il avait toujours eu du mal à accepter ce qu'il ne comprenait pas. D'où venait ce pouvoir qu'elle exerçait sur lui au niveau le plus animal ? Pourquoi n'avait-il pu l'oublier ?

Peut-être parce que leur séparation avait été trop abrupte et, surtout, absurde.

— Allison ? Allison ! Vous êtes là ?

La voix de Kristine, tonitruante, le fit sourire. Il ne l'avait jamais entendue utiliser ce ton, elle était visiblement désespérée.

Elle soupira, défaite, les mains sur les hanches.

— Je n'ai pas mon téléphone, en plus.

— On n'entend rien, je pense qu'ils sont tous partis.

— Tu as ton téléphone sur toi, non ?

Il porta la main à sa poche.

— Oui.

— Quelle question idiote, dit-elle, bien sûr que tu l'as. Déjà à l'époque, on aurait dit qu'on te l'avait greffé à la main, tu ne le lâchais que pour te doucher. Alors qu'il n'y avait même pas encore internet sur les portables.

D'où ça sortait, ça ? C'était un reproche ?

— Je ne sais pas si j'ai du réseau, dit-il d'un ton assez sec pour lui faire payer son commentaire. Ces murs en béton bloquent les ondes, c'est une plaie.

— C'est un cauchemar ! renchérit-elle, avant d'ajouter : Tu te rappelles quand j'ai décoré ton téléphone avec des gommettes de strass pour te faire une surprise ? Tu n'étais pas content, ce jour-là.

Oh ! bien sûr qu'il se rappelait. Il se rappelait aussi qu'il n'avait pas pu décoller ces saletés avant d'aller au bureau où il était en stage et que son responsable les avait vues.

— J'ai un vague souvenir de têtes de mort qui brillaient, oui. Et je me souviens aussi que tu avais fouillé dans mon portable.

Comment aurait-il oublié ? C'était la cause justement de l'horrible dispute qui les avait séparés. Kristine le soupçonnait de la tromper, alors qu'il n'y avait aucune raison. Aucune. Ce manque de confiance l'avait tellement blessé qu'il était entré dans une colère noire.

Elle se laissa aller contre la porte avec un long soupir qui fit voler les mèches autour de son visage.

— Ah, oui. C'est vrai. Mais tu cachais tout le temps ton portable, et tu as commencé à faire de la muscu cinq jours par semaine. C'était une conclusion tout à fait logique pour une fille de dix-neuf ans.

— Je cachais mon téléphone parce que je ne voulais pas que tu le décores de nouveau. Mais on ne va pas s'attarder là-dessus, d'accord ? C'est de l'histoire ancienne.

Une expression contrite assombrit le visage adorable de Kristine.

— Sean, je voulais te dire... Tu aurais dû recevoir ces papiers demain, c'est ce que m'a dit l'avocat. J'avais prévu de t'appeler pour te proposer qu'on se voie et te le dire personnellement. Je n'avais aucune intention de te les faire parvenir d'une façon aussi froide.

Il la dévisagea. Son ton semblait sincère, il la croyait. Kristine était beaucoup de choses : impulsive, fantaisiste, généreuse, douce, allergique aux engagements. Mais elle n'était pas une menteuse. Elle ne l'avait jamais été.

— Je suis désolée, fit-elle. Pour tellement de choses.

Ces mots d'excuse, qu'il pensait mériter et qu'il avait tant attendus, lui parurent soudain futiles. Dérisoires. Leur rupture avait été stupide, la conséquence de leur immaturité, et il regrettait ce qui aurait pu être. Mais il ne voulait pas y penser. Ne comptait pas y penser.

— Tu peux te faire pardonner, tu sais, dit-il d'un ton de défi. On est coincés, il faut qu'on trouve un moyen sympa de passer le temps.

— Je n'ai pas de jeu de cartes sur moi, répondit-elle, la tête penchée, un sourire aux lèvres.

Elle n'était pas dupe, bien sûr que non. Elle avait parfaitement compris.

— Je pensais à quelque chose de plus... sportif. Comme au bon vieux temps ?

— Arrête, dit-elle avec un gloussement. J'étais restée sur mon idée de boire un café, moi ! Ce ne serait pas une bonne idée, ce que tu proposes. Mais je suis sûre que tu plaisantais.

Non, il ne plaisantait pas. Mais elle avait raison : c'était une très mauvaise idée. S'ils passaient un moment incroyable, aucune autre femme ne résisterait ensuite à la comparaison ; et, si ça se passait mal, ils ne pourraient plus se regarder dans les yeux. Ce qui serait dommage, parce qu'il espérait pouvoir entretenir avec elle une bonne relation, une sorte d'amitié, même.

* * *

— Ouais, c'est tout moi, ça. Le roi de la blague, sept sur sept.

Rien n'était moins vrai, et ils le savaient tous les deux. Si quelqu'un se donnait un jour la peine de dresser la liste de ses qualités, il n'y ferait pas figurer la drôlerie.

— Mais je suis sûr que je peux trouver à mes lèvres une occupation beaucoup plus intéressante que raconter des blagues débiles.

Ce n'était pas très élégant, mais tant pis. Aucune règle de politesse ne disait comment se comporter lorsqu'on est enfermé dans un placard avec son ex.

Elle écarquilla les yeux.

— J'apprécie ton sens de l'humour, mais nous sommes bloqués, là, et je commence à paniquer. Je me demande si on ne va pas manquer d'oxygène.

L'oxygène ? Il rêvait de plonger dans son décolleté et elle s'inquiétait de l'oxygène ? Alors qu'il y avait une fenêtre au-dessus de leurs têtes ? Bon, l'avantage, c'est qu'il savait maintenant à quoi s'en tenir : il n'y aurait pas d'ascension au septième ciel. De toute façon, il ne devrait même pas en avoir envie, mais, bon, le corps a des raisons que la raison ne connaît pas, et ce qu'il voulait, c'était prendre Kristine contre la porte, vite et fort, et ensuite recommencer délicatement, en prenant tout son temps. Et la faire jouir une fois et une autre jusqu'à ce qu'elle fonde de plaisir.

Mais elle se trompait si elle pensait qu'il voulait utiliser le sexe pour éviter de parler de leur divorce imminent. Les deux choses n'avaient rien à voir : il pouvait la désirer féroce même si leur relation était finie depuis belle lurette. En la voyant maintenant devant lui, il commençait même à se demander si les deux n'étaient pas intimement liés. Quelque chose lui disait que le seul moyen de reprendre le cours de sa vie était d'effacer les souvenirs de Kristine de son imaginaire sexuel.

Et il ne voyait qu'un moyen de le faire.

Mais comment la persuader de se ranger à son avis ? Il la connaissait : même dans cet habitacle, s'il l'effrayait, elle risquait de grimper aux étagères pour le fuir. Non, si ça devait se faire, ce ne serait pas tout de suite. Il allait accepter ce café qu'elle avait proposé pour discuter divorce et faire en sorte que leur rendez-vous se finisse au lit.

Sauf si elle avait un petit ami. Ça pourrait expliquer son envie soudaine de divorcer. Ce serait un vrai problème, ça.

— Ne panique pas. Tu ne vas pas étouffer. Regarde la taille de cette fenêtre. On va bientôt sortir d'ici : je vais appeler mon assistant pour qu'il vienne nous aider. Ou, si tu n'as pas envie d'attendre, je peux te faire la courte échelle, tu sors par la fenêtre et tu fais le tour pour m'ouvrir.

— Tu es fou ou quoi ? fit-elle avec un ricanement. Tu sais bien que mes hanches ne passeront jamais par ce trou !

Justement, en tant que grand connaisseur de ses courbes voluptueuses, il pouvait garantir que le gabarit de ses hanches était adapté à l'ouverture en question.

— N'importe quoi. Tu peux passer. Largement, même.

— Appelle ton assistant.

Il obtempéra pendant que Kristine fixait la fenêtre d'un œil méfiant.

* * *

— Michigan, tu peux revenir à Collective ? La chargée de com' et moi nous sommes retrouvés enfermés dans la remise au fond de l'arrière-boutique. Je pense que la porte doit s'ouvrir facilement de l'extérieur, mais, au cas où, appelle un serrurier. Je ne sais même pas comment ni pourquoi la porte s'est bloquée.

— Tu es coincé dans la réserve ? fit son assistant, effaré. Avec ta femme ?

— Oui. Tu es où, toi ? Tu seras là dans combien de temps ?

— C'est l'heure de pointe, ça roule mal. Je dois sortir de l'autoroute, faire demi-tour... Vingt minutes, je pense. Minimum.

— D'accord. Appelle-moi quand tu arrives.

Il raccrocha et Kristine soupira.

— J'imagine qu'on n'a plus qu'à attendre. Et appeler la police ? Ce serait gaspiller les deniers publics, non ?

— Absolument. On est des citoyens responsables.

Kristine s'était assise en équilibre précaire sur l'une des étagères. Elle avait l'air mal à l'aise et incroyablement sexy, son buste en avant comme la figure de proue d'un navire.

— Donc, pourquoi maintenant ? demanda-t-il.

— Pourquoi quoi ? De quoi tu parles ?

— Du divorce. Pourquoi en faire la demande précisément en ce moment ? Tu t'es fiancée et tu vas te marier ?

Elle changea de position et son perchoir tangua. Elle s'appuya au mur pour ne pas glisser.

— Non. Pas du tout.

— Alors pourquoi ?

Il avait dû y avoir un catalyseur. Elle ne s'était pas réveillée un beau matin en décidant qu'il fallait absolument qu'elle divorce. Ou si ? Il avait du mal à le concevoir. Au départ, la blessure était trop fraîche pour même y songer et, ensuite, il s'était obstiné à penser qu'il revenait à Kristine de s'en occuper puisque c'était elle qui était partie. Avec le temps, divorcer avait fini par paraître superflu, la chose qu'on remet à plus tard quand on est déjà débordé les cinquante-deux semaines de l'année.

Aussi, pour être complètement franc, il avait toujours cru que Kristine se tournerait vers lui le jour où elle se trouverait dans une mauvaise passe. Elle l'avait souvent appelé à la rescousse quand ils étaient ensemble. Il était persuadé d'être son atout secret. Et qu'un jour elle aurait besoin de lui.

Mais ce jour ne s'était jamais présenté.

— On m'a fait remarquer, fit Kristine avec une moue, que certains hommes n'apprécient pas que leur petite amie soit encore mariée.

Tout s'expliquait. Enfin.

— Un enqueteur, hein ?

En même temps, il ne pouvait pas blâmer le bonhomme. C'était bizarre, comme situation. Même si leur mariage n'en avait que le nom.

— On ne s'est pas vus pendant dix ans.

— J'en suis bien consciente. Je le lui ai expliqué, mais il trouvait que c'était très parlant qu'on

n'ait pas pris le temps de divorcer.

— C'est surtout une preuve de notre laisser-aller, répondit-il. Juste par curiosité, tu étais amoureuse de lui ?

— Non, pas vraiment. Je ne l'ai pas connu assez pour l'aimer. Après un mois ensemble, il m'a quittée à cause de... mon état civil.

— Pourquoi tu ne le lui as pas expliqué tout de suite ? demanda-t-il, un peu étonné. Je le dis dès le premier rendez-vous, et ça n'a jamais été rédhibitoire.

Elle ricana.

— Evidemment que non, Sean. Tu es riche et sexy.

C'était offensant, ça.

— Quoi ? Tu penses que je sors avec des femmes vénales ?

— Comment veux-tu que je le sache ? fit-elle en fronçant le nez d'une façon adorable.

Piqué au vif sans trop savoir pourquoi, il enleva sa veste et l'accrocha au montant d'une des étagères. Il se hissa sur la pointe des pieds et ouvrit la fenêtre.

— Je ne peux pas sortir par là, grommela Kristine. D'abord, je ne passerai jamais, et en plus, de l'autre côté, il y a au moins deux mètres. Pourquoi tu n'essayes pas, toi ?

— Je ne passerai pas, mais dans mon cas c'est vrai. Mes épaules sont trop larges.

— Pas autant que mes hanches. J'ai des hanches d'hippopotame.

Trop c'était trop. Ses émotions débordèrent sans prévenir. Il prit une longue inspiration, l'air semblait en effet se raréfier. Ou c'était juste qu'il n'en pouvait plus. Il fulmina :

— Arrête de parler comme si tu pesais cent cinquante kilos. Je déteste quand tu fais ça. Tu es une femme incroyablement belle, une bombe à arrêter la circulation. Donc ça suffit. Il y a des femmes qui n'ont pas un gabarit de gamine, et certains d'entre nous leur en sont très reconnaissants.

— Oh !

Kristine semblait effarée, et il regretta aussitôt d'avoir haussé le ton.

— Kristy, dit-il en utilisant d'instinct son petit nom. Si tu n'étais pas si belle, je n'aurais pas tellement envie de te déshabiller, là, tout de suite.

Elle retint son souffle et il fit un pas vers elle, son poulx martelant ses tempes, son sexe en érection. Il voulait goûter à la saveur de ses lèvres, dévorer sa bouche.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit-elle en un murmure incertain.

— Depuis quand ça nous arrête ?

Il se pencha vers elle, mais elle l'esquiva d'un mouvement vif.

— Allez, fais-moi la courte échelle, dit-elle. Je vais tenter la fenêtre.

Malgré la déception, il sourit. Cette réaction prouvait que Kristine avait peur de craquer si elle restait seule avec lui vingt minutes ; elle en avait tellement peur qu'elle était prête à passer par la fenêtre. Il ne lui était pas indifférent et c'était déjà un très bon point de départ. Elle avait encore des sentiments pour lui, ou en tout cas de l'attirance. Il pouvait attiser cette petite flamme pour l'attirer dans son lit et dire au revoir à son mariage et à Kristine dans un beau feu d'artifice. Ils avaient été très heureux ensemble, ce serait idiot de se quitter sur une note amère. Si elle voulait divorcer, très bien, mais il voulait s'en aller en beauté.

Il s'accroupit et enlaça ses mains pour qu'elle puisse s'y appuyer. Elle enleva ses escarpins et, sans se départir de sa moue sceptique, elle prit une longue inspiration et posa le pied, tiède, doux, sur ses mains. Mais ses genoux heurtèrent son torse et elle perdit l'équilibre avec un petit cri. Retour à la case départ.

— Il faut que tu t'appuies sur mes épaules.

Elle lui lança une œillade peu amène, comme si elle le soupçonnait de manœuvrer pour la faire tomber dans ses bras. Elle n'avait pas tort. Il voulait qu'elle tombe dans ses bras. Mais il n'y était pour rien si la porte s'était bloquée. Il ne comptait pas assumer cette responsabilité.

D'ailleurs, comment la porte s'était-elle fermée ? Ce n'était pas normal que le traiteur, extérieur à la galerie, ait pris une telle liberté. Il avait été si distrait par Kristine qu'il ne s'était même pas posé la question.

— Cette Allison, tu as déjà travaillé avec elle ? demanda-t-il.

— Non, je bosse ici depuis seulement deux semaines. Je viens de revenir à Minneapolis.

Au moins, elle n'avait pas été à seulement un quart d'heure de lui pendant des mois sans donner signe de vie. Il n'aurait pas apprécié, songea-t-il alors qu'elle prenait appui sur ses épaules pour retenter d'atteindre la fenêtre.

— Mais la galerie avait déjà eu recours à ce traiteur ?

— Oui, il me semble que c'est toujours le même.

Donc, il pouvait s'agir d'un simple accident. A moins que cette serveuse ne soit une voleuse de haut vol qui était en train de filer avec les œuvres d'art en ce moment même. Il se demanda un instant s'il ne devrait pas appeler la police, mais on n'entendait aucun bruit provenant de la galerie et, surtout, la proximité de Kristine l'empêchait de réfléchir. Elle ne faisait rien. Elle avait encore un pied à terre et sa taille était encore tout près de son visage, tellement près qu'il pourrait l'embrasser.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Il sourit.

— Atteindre le rebord. Tu t'y accroches et je t'aide à grimper.

— Oublie, ça ne marchera jamais.

Son portable retentit.

— Attends, je vais décrocher, fit-il. C'est sans doute mon assistant.

Kristine s'écarta légèrement.

— Michigan ? Tu es déjà là ?

— Pas du tout. Il y a eu un accident, un semi-remorque ou je ne sais pas quoi, mais toutes les voies sont fermées. Je ne vais pas pouvoir arriver aussi vite que prévu. Je pense que ça prendra au moins une heure.

— Entendu, merci. Bon courage.

Sean raccrocha et expliqua la situation à Kristine, conscient qu'il prenait avec un calme étonnant une situation qui l'aurait normalement mis hors de lui.

— Une heure ? gémit-elle. On ne peut pas rester sans air pendant une heure !

Il contint l'envie de se moquer d'elle.

— On ne va pas manquer d'air, sois rassurée.

— Je suis un peu claustrophobe, je commence à angoisser... Je vais encore essayer de monter.

Elle prit une longue inspiration, s'appuya sur lui et, cette fois-ci, réussit à poser les mains sur le rebord. Il attendit qu'elle ait pu s'appuyer sur les coudes pour se relever et la tenir par la taille. Mais elle paniqua et commença à battre des pieds comme si elle se trouvait suspendue au bord d'un abîme.

— Je glisse !

— Mais non, grogna-t-il quand elle enfonça un talon dans son bas-ventre.

— Désolée, désol...

En dépit de ses efforts, elle retomba au sol. Ils faillirent se retrouver tous les deux par terre. Il n'aurait rien eu contre...

— D'accord, il faut revoir notre stratégie.

— Stratégie, tu parles, ricana-t-elle. On n'en avait pas.

Il ne put que rire.

— Tu as raison.

Elle sourit. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé dans la galerie, c'était un vrai sourire, sans réserves. Tout à coup, le soleil brillait dans la pièce. Le sourire de Kristine était de ceux qui font battre plus vite le cœur du vieillard le plus amer. Les enfants et les personnes âgées l'adoraient, et lui, à l'époque, il l'avait aussi adoré. Ce sourire l'avait conquis, et à présent il redoublait son envie d'inviter Kristine dans son lit. Pour fermer en bonne et due forme ce dossier qui avait trop traîné. Il en avait besoin.

— Ce serait déjà plus simple si je ne portais pas une jupe.

— Enlève-la, alors.

Qui ne tente rien n'a rien...

— Ah, oui, bien sûr. Comme ça, je m'arracherai la peau sur la fenêtre avant d'atterrir dans la rue en culotte. Je passe mon tour, merci.

— Tu vas devoir la retrousser de toute façon pour chevaucher le mur, tu ne peux pas y couper. Mais... je peux te prêter mon pantalon.

Elle écarquilla les yeux.

— Quoi ? Tu vas te retrouver en sous-vêtement.

— Et alors ? Tu mets mon pantalon, qui protégera tes jambes et ta pudeur, et ensuite tu fais le tour, tu reviens m'ouvrir, et tu me le rends.

— Mais je risque de le bousiller. Il a l'air cher...

Il haussa les épaules.

— Un pantalon, ça se remplace.

D'autres choses, beaucoup plus précieuses, étaient irremplaçables.

Il sortit sa chemise du pantalon et défit la boucle de sa ceinture avec un sourire.

— Enlève cette jupe, beauté.

* * *

Kristine hésita. Dans d'autres circonstances, elle aurait adoré ce genre d'injonction. Mais là c'était... bizarre.

Rien ne l'avait préparée pour cette journée qui tournait au film absurde. Elle n'arrivait plus à garder la tête froide. Sean venait de lui lancer un défi, c'était évident. Il était convaincu qu'elle ne le ferait pas. Ou alors il l'avait fait justement pour la provoquer. Après tout, il la connaissait assez bien, ou il l'avait bien connue plutôt, et il savait qu'elle était impulsive.

Sauf que son plan se tenait. Le pantalon lui éviterait de se retrouver avec la peau des jambes en lambeaux. Si elle ne sortait pas par la fenêtre, ils devraient attendre encore plus d'une heure et elle commençait vraiment à étouffer : les espaces fermés la rendaient nerveuse. Ce n'était pas aussi angoissant qu'un ascenseur arrêté entre deux étages, mais son cœur battait un peu trop vite et elle avait les paumes moites. Sans parler de la porte d'entrée restée ouverte et des tirages grand format hors de prix laissés sans surveillance. Les œuvres accrochées coûtaient plusieurs dizaines de milliers de dollars, et n'importe qui pouvait entrer et les voler tranquillement tandis qu'elle se torturait les méninges pour décider si elle consentait, ou non, à enlever sa jupe devant son ex — ou presque ex-mari.

— Ferme les yeux, dit-elle, la main sur la fermeture Eclair.

— Tu plaisantes ?

C'était peut-être idiot, mais elle n'était pas à l'aise. Elle n'était pas allée à la gym depuis un bon bout de temps. Enfin, depuis des années. En plus, elle portait une culotte de grand-mère. Si elle devait se déshabiller devant Sean un jour — l'idée lui avait déjà traversé l'esprit —, elle ne voulait pas que ça se passe dans une pièce poussiéreuse alors qu'elle portait une culotte en coton qui lui arrivait pratiquement sous les bras. Plus le petit détail qui tue, elle n'avait même pas mis de crème sur ses jambes ce matin, et elle avait une peau de lézard.

— Non. Je ne plaisante pas.

— Et, moi, je ne compte pas fermer les yeux. C'est absurde.

D'un geste décidé, il enleva le pantalon et le lui tendit.

— Tiens. A prendre ou à laisser.

Elle toussota. Elle aurait dû penser à fermer les yeux, elle, parce que maintenant qu'elle le voyait en boxer elle avait du mal à regarder ailleurs. Ses cuisses semblaient en béton, leur diamètre sensiblement plus important qu'à l'époque où elle les voyait tous les jours, et, même avec ses chaussettes et l'air un peu ridicule qu'elles lui conféraient, ce que laissait deviner le boxer ne prêtait pas à la plaisanterie. En tout cas, elle ne plaisantait jamais à propos d'un sexe aussi imposant. Craignant ce qu'elle pourrait dire si elle parlait, elle lui prit le pantalon des mains sans un mot.

Dieu merci, elle put l'enfiler sans difficulté et le fermer.

Ensuite, elle défit la jupe. Comment faire ? Si elle la poussait vers le bas, elle risquait de perdre le pantalon avec, mais, si elle essayait de l'enlever par le haut, ses seins risquaient de la bloquer. Avec un soupir, elle opta pour la descente et, après maintes manœuvres, le pantalon toujours fermement tenu d'une main, elle réussit à s'en débarrasser.

Quand elle se redressa, elle ne put s'empêcher de rire. Les jambes étaient trop longues, le bassin trop étroit, la taille trop large. On voyait une frange de son ventre car le cardigan s'arrêtait au nombril.

— Sacré look, hein ?

— Le mien est encore mieux, dit-il. Chemise avec cravate et boutons de manchettes sans pantalon.

Il se mit de profil et posa comme une statue romaine.

— GQ va m'appeler d'un moment à l'autre, ils veulent lancer une tendance.

Avec un pincement au cœur, elle s'accorda un instant le droit de se rappeler les bons moments qu'ils avaient partagés, leurs blagues privées, l'intimité joyeuse. Tous les bons côtés d'un mariage. Elle connaissait le moindre de ses gestes, chaque parcelle de son corps, même la cicatrice sous son menton, souvenir d'un saut périlleux depuis le lit de ses parents quand il n'avait même pas quatre ans.

Pourtant, il y avait tellement de choses qu'elle ignorait sur lui, dont celle qui l'intriguait le plus : ce qui lui avait tant plu en elle.

— Miam, miam, fit-elle avec un clin d'œil.

Elle le regretta immédiatement. C'était trop personnel, trop familial. Mais il lui décocha un sourire comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Merci. Maintenant, grimpe à ce mur et sors-nous d'ici.

Sauf que cette fois-ci il ne lui fit pas la courte échelle. Il vint derrière elle et l'enlaça par la taille.

— Sean !

Seigneur, il y avait beaucoup trop de Sean tout à coup autour d'elle. Ses cuisses et ses mains,

ses pectoraux, mais aussi une autre partie qui commençait par un « p », et qui semblait croire qu'ils étaient de très vieux et bons amis.

Elle fit un bond en avant et faillit s'écraser le nez contre le mur quand ladite partie se colla à ses fesses.

— Arrêter de gigoter, fit-il. Comment tu veux que je te soulève ?

— Tu ne peux pas me soul...

Il la souleva.

D'accord, au temps pour elle. Avec quelques moulinets, elle réussit à atteindre le bord de la fenêtre et à s'y tenir en appui sur les coudes. Elle força sur ces biceps et... Oh.

Evidemment.

— Sean, mes seins bloquent.

Il éclata de rire.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'ils sont coincés contre le mur, tu vois ? Il faut que tu me pousses pour que ça passe sur le bord. Je ne peux pas monter, sinon.

C'était la phrase la plus ridicule qu'elle ait dite de sa vie et elle aurait été mortifiée si elle avait dû expliquer la situation à un autre homme. Pour les hommes, la poitrine d'une femme était une aire de jeux où ils avaient quartier libre. Ils n'imaginaient pas les désagréments que cela impliquait au quotidien.

— Je n'ai pas tout compris, mais accroche tes jambes à mon cou, tu auras un meilleur équilibre.

Ses jambes autour de sa tête. C'était trop de souvenirs, ça.

— Euh...

— Comme ça.

Tout à coup, la tête de Sean et ses épaules passèrent entre ses cuisses. Elle se cramponna de plus belle au rebord. Comment pouvait-il garder ce ton si calme ? Elle était suspendue à une fenêtre, les seins écrasés contre le mur, les fesses en l'air, Sean entre ses jambes. C'était comme une performance d'art contemporain ou du yoga pour pervers et, à son grand dam, elle y trouvait beaucoup trop de plaisir.

Il se redressa complètement.

— D'accord. Soulève-toi un peu maintenant, mon cou va craquer.

Elle obtempéra. Les seins enfin au-dessus du niveau de la fenêtre, elle enserra les jambes contre la tête de Sean pour conserver l'équilibre.

— Je ne suis pas sûre que ça marche.

— Ne jette pas l'éponge si vite, dit-il en faisant un quart de tour pour que le mur n'entrave pas leurs mouvements.

Quelque chose dans son ton lui fit comprendre qu'il ne parlait pas seulement de la fenêtre, et ce petit quelque chose l'incita à lui montrer qu'elle ne se laissait plus décourager si vite. Avec une grande inspiration, elle se poussa sur un coude, sur une main, sur les deux. Le rebord lui sciait le ventre. Elle put enfin sortir la tête par la fenêtre, et tout à coup la vision du béton de la chaussée lui fit prendre conscience du dénouement proche et inéluctable.

— Je vais tomber !

Il agrippa fermement ses cuisses.

— Recule la tête ! Tu dois passer d'abord une jambe de l'autre côté, tu ne peux pas passer la tête la première !

Bien vu. Elle revint à la position initiale pour essayer de s'asseoir sur le bord. Mais cela

demandait une force que ses muscles peu entraînés peinaient à fournir. Peut-être qu'elle devrait s'inscrire au Pilates. En même temps, elle n'allait pas passer par des fenêtres en hauteur tous les trois jours. Elle avait récemment battu son record personnel de cinq ans sans mettre le pied dans une salle de sport, ce serait vraiment dommage de ruiner une si belle performance.

Finalement, avec le concours de Sean et ses propres efforts, elle parvint à soulever la jambe jusqu'à chevaucher le cadre. Cela dit, elle était pliée comme un bossu et la position n'avait rien de confortable.

— Je pense que je suis en train d'endommager certains organes de prime importance.

— Ah, non, on ne peut pas permettre ça, répondit-il.

Et, sans crier gare, il glissa une main entre ses jambes et sous ses fesses, son pouce venant se nicher confortablement sur son clitoris.

Avec un cri de surprise, elle faillit tomber de la fenêtre.

Chapitre 4

Sean ne comptait pas permettre que Kristine se fasse mal en sortant par la fenêtre. Ni que des zones délicates de son corps soient blessées. Et, s'il était vrai qu'il aurait pu poser sa main ailleurs, son but était avant tout de la protéger.

Aussi, il était très doué pour saisir les occasions au vol.

— Tu m'as fait peur, fit-il en revenant contre le mur pour pouvoir l'attraper si elle tombait.

Il ne voulait pas qu'elle se défenestre sous ses yeux.

— Ça va, je crois, dit-elle d'une voix tremblante, avant d'ajouter avec un naturel déconcertant : Cela dit, je risque de jouir si je bouge. Tu veux bien déplacer ton pouce, s'il te plaît ?

Il éclata de rire. Elle n'avait pas perdu son franc-parler.

— Je ne veux pas que tu tombes.

— Ce n'est pas ton pouce qui me tient sur place, je te signale. Tu triches, là.

Il trichait ? Il réprima un sourire.

— Je n'étais pas au courant qu'on jouait. Je croyais qu'on voulait sortir d'ici au plus vite pour que le vernissage puisse avoir lieu. Et notre divorce aussi.

Elle plissa les yeux.

— Oh que oui, toi, tu joues, Sean Maddock. A quoi, je n'en sais rien, je n'ai jamais été bonne en stratégie. A Koh-Lanta, je serais la première éliminée, je ne comprends rien aux intrigues.

— Je n'ai pas de stratégie en tête, mentit-il. Je t'aide à ne pas tomber, et j'en profite, tout simplement, pour te toucher.

Il la caressa du bout du pouce, langoureusement.

— Je te signale, moi aussi, qu'on ne dirait pas que ça te gêne vraiment.

— Ce n'est pas parce que mon corps répond, par je ne sais quel vieux réflexe, à tes agissements qu'on doit continuer sur cette voie. On devrait en discuter d'abord.

Ils pouvaient en discuter. Ensuite, il lui ferait l'amour. Pourquoi pas ?

— Là, tout de suite ? Ma main commence à s'engourdir et je me doute que tes fesses aussi.

— Hum, fit-elle, pensive. Cette conversation n'est pas finie.

Il était du même avis, depuis longtemps. Ce qui aurait dû être une dispute suivie d'une réconciliation s'était arrêté à la dispute, et il avait passé des années à se demander pourquoi.

— Tout à fait d'accord, fit-il en retirant lentement sa main. Maintenant, passe ta jambe de l'autre côté et descends doucement. Ne lâche pas le rebord jusqu'à ce que tu aies glissé aussi près du sol que possible, d'accord ?

— Entendu, coach, fit-elle en remontant la jambe restée à l'intérieur. J'aimerais dire que cette

expérience me donne envie de me mettre au sport, mais ce serait faux. Je hais l'exercice et ça ne changera jamais.

Là-dessus aussi, il était d'accord avec elle. Il préférait ne pas penser à ce qu'un entraînement intensif ferait au corps de Kristine — l'exercice lisserait ces courbes délectables, aiguiserait ces contours si doux et cela gâcherait le plaisir de la toucher.

— En attendant, tu n'arrêtes pas d'exercer ta langue, la taquina-t-il. Tu aurais pu sauter trois fois, depuis le temps.

Elle fit une grimace, puis se laissa glisser vers la rue en poussant des petits cris apeurés. Il se hissa sur la pointe des pieds pour vérifier qu'elle allait bien. Elle tomba sur ses pieds et se tourna vers lui, triomphante, les deux pouces vers le haut.

— Bravo, fit-il sans une once d'ironie. Je savais que tu y arriverais.

Elle rajusta le pantalon sur ses hanches et lui décocha un sourire amusé.

— Je viens de me rendre compte que je suis en position de pouvoir, là. Je suis libre, mais tu es encore enfermé. Et si je décide de partir, là ?

— Désolée, Kristy, ricana-t-il. Tu ne pourrais pas partir comme ça, on le sait tous les deux.

Les derniers mots moururent sur ses lèvres. Partir comme ça... c'était exactement ce qu'elle avait fait. Elle avait quitté la ville et changé de numéro de portable, et il n'avait pas su où elle était ni ce qu'elle faisait jusqu'à ce que sa mère ait pitié de lui et le lui dise. Mais il n'avait rien fait de cette information parce que, au point où ils en étaient, que pouvait-il dire ?

La frustration le transperça comme si c'était hier. Il se décrocha de la fenêtre.

Qu'avait-il imaginé ? Qu'il suffirait de se pointer dans la galerie pour que le passé prenne sens ?

Il tourna dans la petite pièce comme un lion en cage, les yeux rivés à son portable. Michigan n'avait pas donné signe de vie et il avait tout à coup l'impression de s'être fait piéger. Ce qui était absolument irrationnel. Kristine n'allait pas tarder à lui ouvrir et, surtout, il était venu de son propre gré à la galerie.

Il était à cran, en fait. Le déroulement de la journée lui avait échappé et il n'aimait pas ça. Il s'était habitué à tout maîtriser et les situations qui lui échappaient le rendaient très nerveux.

Ce qui ne s'arrangea pas quand Kristine fit irruption dans la pièce, au bord de la crise de nerfs.

— Sean ! C'est une catastrophe ! On a vandalisé l'expo !

Elle défit le bouton de son pantalon et le poussa vers ses chevilles sans se soucier une seconde de sa pudeur ni de la bienséance.

— C'est affreux, gémit-elle en équilibre sur une jambe.

Affreux ? se demanda-t-il en la voyant sautiller en culotte pour se débarrasser du pantalon. Ah, le vandalisme, bien sûr. Parce qu'elle n'avait rien d'affreux, au contraire. Il avait l'eau à la bouche. Au point qu'il n'arrivait plus à penser à quoi que ce soit d'autre.

Jusqu'à ce que son propre pantalon lui arrive en pleine figure et le tire de ses rêveries.

— Qu'est-ce que tu veux dire, par vandalisé ?

— Habille-toi, répondit Kristine. C'est un cauchemar. On va me virer !

De toute évidence, l'heure était grave et la situation requérait toute son attention. En tout cas, l'attention de Sean l'homme d'affaires, celui qui agissait sans délai. Car Sean l'homme, Sean le mari, était incapable de détacher ses yeux de Kristine en sous-vêtements, penchée en avant. Sa culotte, remontée sur ses fesses, ne les couvrait que très sommairement et découvrait son petit tatouage en forme de cupcake. Plus d'une nuit il avait croqué cette gourmandise, parfois de façon câline, d'autres avec des intentions franchement érotiques.

Enfin, elle enfila sa jupe et il dut se forcer à penser à autre chose que leur passé — et peut-être leur avenir — sexuel.

— Pourquoi tu dis qu'on va te virer ?

Elle se tint en équilibre contre un mur pour chausser ses escarpins.

— Quelqu'un a bousillé les photographies ! Qui a pu faire ça ? Tu crois que ce sont les personnes qui nous ont enfermés, afin d'avoir quartier libre ?

Il se força à reprendre ses esprits. Ou bien un activiste avait infiltré l'équipe du traiteur ou bien l'auteur des dégâts surveillait la galerie en attendant le moment opportun pour agir. Peu probable.

— Je ne pense pas que ce soit une coïncidence. Je suis prêt à parier que la personne qui nous a enfermés et celle qui a abîmé les photos est la même.

Il secoua son pantalon avant de l'enfiler.

— Ils ont laissé un message de protestation ? Quels sont les dégâts, au juste ?

Elle se mordit la lèvre, et pendant une seconde il eut l'impression qu'elle en savait plus qu'elle ne l'avouait.

— C'est assez puéril, en fait...

Elle s'interrompit, et en suivant son regard il comprit pourquoi : elle venait de remarquer qu'il bandait encore, et pas qu'un peu.

— Sean ! Rhabille-toi, bon sang !

— Quoi ? Je ne l'ai pas fait exprès ! Tu t'es penchée en avant... Je ne suis qu'un homme, bébé.

Elle roula des yeux.

— Je n'ai jamais compris cette capacité des hommes à penser au sexe au beau milieu d'une crise !

Ah, le sens du drame, elle ne l'avait pas perdu non plus.

— Ça va, on n'est pas face à un tsunami, on n'est pas poursuivis par un assassin fou. Quelqu'un a renversé quelques chaises et volé des flûtes à champagne... Ce n'est pas une crise, c'est juste une contrariété.

— Ils n'ont pas volé des verres. Ils ont peint au pochoir des sous-vêtements sur les corps nus.

Il cilla puis, sans pouvoir s'en empêcher, éclata de rire.

— Mais c'est débile !

— Ce n'est pas drôle.

— Si, reconnais-le. Peindre des culottes sur des photos de corps nus ? On dirait qu'il y a des gens qui n'ont vraiment rien à faire dans la vie.

— Je trouverais ça drôle si ça ne m'arrivait pas à moi, fulmina-t-elle. Qu'est-ce que je vais faire ? L'expo commence dans deux jours ! La soirée de vendredi était censée être un gala de collecte de fonds pour la recherche contre le cancer du sein ! Ça tombe vraiment très mal ! Je vais perdre mon job et mourir de faim.

Il faillit lui proposer de le manger, lui, avant d'arriver à des tels extrêmes, mais il savait qu'elle était imperméable à l'humour lorsqu'elle se trouvait dans une situation angoissante. Ce dont elle avait besoin, c'était d'une solution à son problème, qu'il soit gros ou petit, et elle en avait besoin sur-le-champ, ça avait toujours été le cas.

— Allons voir l'étendue des dégâts avant de passer chez Pôle emploi, hein.

— En plus, ça risque de ternir l'image de ta boîte, dit-elle en traversant la réserve à pas de charge.

Ah, non. Hors de question.

— Le contrat débute à 19 heures vendredi, une heure avant l'arrivée des invités. Je ne suis

absolument pas responsable de ce qui vient de se passer. J'étais ici à cause de ta demande de divorce, pas à cause du contrat.

Elle le regarda par-dessus l'épaule.

— C'est vrai ? Tu es venu juste pour moi ?

— Bien sûr. Ça sortait de nulle part, Kristine. Je voulais te parler. Mais peu importe. Voyons ce qui s'est passé et si on peut régler le problème. Personne ne va perdre son boulot, promis.

* * *

Kristine s'arrêta net et se retourna. Le ton de Sean avait presque réussi à lui faire oublier son angoisse. Il semblait... blessé. Cette journée était une catastrophe monumentale.

— Je croyais que tu ne voulais pas en parler.

Il lui avait coupé la parole deux fois, après tout. Et là, il voulait savoir. Il avait aussi un regard vibrant d'émotions.

— Il faut vraiment qu'on discute de ça, dit-il. Parmi d'autres questions.

Ils avaient tant de sujets à traiter qu'une tasse de café, ni même toute une cafetière, ne suffirait pas, elle le devinait. Une tension folle — sexuelle et émotionnelle — les enveloppait comme une brume électrique, et pourtant tout semblait aller de soi : la façon dont ils avaient ri et flirté, la façon dont il l'avait touchée...

Mais elle ne pouvait pas s'occuper de ça alors que l'exposition dont elle avait la responsabilité venait d'être saccagée... et qu'il n'était pas impossible que sa mère soit impliquée d'une façon ou d'une autre.

— Très bien, dit-elle. Mais laisse-moi d'abord sauver mes fesses. Tu pourras les botter après.

Un sourire éclaira le visage de Sean.

— Je peux penser à plein de choses à faire avec tes fesses plutôt que de les botter.

Et, juste comme ça, il venait de lui faire oublier que sa vie s'écroulait. Mais elle était déterminée à montrer qu'elle avait mûri. Oh ! « mûrir » était peut-être un grand mot, disons qu'elle avait grandi.

Elle ignora donc son commentaire et retourna au centre de la galerie. Où, évidemment, rien n'avait changé depuis cinq minutes.

C'était l'horreur, et le chômage la guettait.

Les photos accrochées sur trois murs de la galerie avaient été saccagées. C'étaient de grands tirages, format A1, ce qui offrait au spectateur une immersion dans la scène, jusqu'au moindre détail : la variété des décors, les expressions des modèles, et dans certains cas les craquelures et fissures de la peinture utilisée pour les couvrir. C'était une exposition très éloquente, qui portait haut et fort le message que l'artiste voulait faire passer : la vulnérabilité de l'individu face à la boulimie monétaire de l'industrie médicale. Le travail de Bainbridge avait jusque très récemment visé l'abus économique des grands groupes, mais, d'après June, la propriétaire de la galerie, il s'attaquait aux dysfonctionnements du système de santé depuis qu'on avait diagnostiqué un cancer du sein à sa mère quelques mois plus tôt. Malheureusement, la soirée de vernissage, qui avait pour vocation de lever des fonds pour la recherche contre le cancer, risquait à présent de se réduire à un fait divers dans la presse locale.

Pourvu que sa mère n'ait rien à voir avec cet acte de vandalisme. Elle ne ferait pas ça. Elle n'aurait pas pu.

Ou si ?

Malheureusement, si. C'était tout à fait son genre. La peinture à la bombe était l'un de ses moyens d'expression préférés... exactement comme celle utilisée pour couvrir de boxers les corps nus exposés... Sans parler de leur dernière conversation, le matin même, quand sa mère évoquait l'idée que les silhouettes portent précisément des boxers. Et puis, sa mère savait qu'elle serait seule à la galerie à l'heure des faits.

Kristine caressa un instant l'idée de lui poser la question directement. Mais à quoi bon ? Pour l'heure, trouver les coupables importait moins que la façon de régler le problème.

— C'est définitivement l'acte de vandalisme le plus idiot que j'ai jamais vu, fit Sean en arrivant derrière elle.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Ma patronne et l'artiste vont passer en fin de journée pour régler les questions de dernière minute. Il faut que je les prévienne et...

Sa voix se brisa.

— Appelle la police, il faut porter plainte, dit Sean. Et décrocher les images dégradées...

Il passa en revue toute la pièce.

— Il n'y en a que cinq, l'expo peut avoir lieu sans.

— Non, impossible. Je ne peux pas dire à June ce qui s'est passé. Elle va me mettre à la porte !

La panique déformait sa voix et elle surprit le regard étonné de Sean. Il ne pouvait pas savoir qu'elle avait, littéralement, moins de dix dollars sur son compte en banque et toujours son prêt étudiant à rembourser. Sa carrière se résumait à une succession de jobs mal payés. Elle avait utilisé ses maigres économies pour payer le billet de retour depuis Las Vegas, le premier mois de loyer d'un studio minuscule et les honoraires de l'avocat qui devait gérer leur divorce. Elle était fauchée, complètement fauchée, et, si elle appelait la police, elle serait aussi au chômage, sans parler de sa mère qui risquait de se faire arrêter. Sa mère avait beau lui taper sur les nerfs comme personne, elle ne voulait pas être celle qui l'enverrait en prison.

Sean fronça le front.

— Tu n'as pas peur de ce fou qui se balade en détruisant des œuvres d'art ? C'est un délit, tu sais. Et j'imagine qu'il y a des caméras de sécurité, donc la propriétaire va finir par le savoir.

Kristine se pencha et gratta le verre d'un des cadres pour voir si la peinture partait.

— Il n'y a pas de caméra, pas à l'intérieur. Juste une devant la porte, donc June verra quelqu'un entrer, mais pas ce qui s'est passé. Sinon, dans l'absolu, oui, un délinquant qui s'attaque aux œuvres d'art m'inquiète, mais je ne veux pas que ça ruine l'exposition. C'est un événement à but caritatif. Et on n'est même pas certains que cette personne soit dangereuse.

Sean marqua une pause avant de répondre.

— Qu'est-ce qui se passe, Kristine ? fit-il en la dévisageant. Tu ne me dis pas tout. Tu connais le coupable ?

Elle feignit l'innocence. Elle essaya, en tout cas.

— Moi ? Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce qu'on dirait que tu as un secret. Tu n'as jamais su mentir. Tu perdrais ta chemise si tu la jouais au poker... Non que j'y trouverais à redire.

Elle soupira. Tant pis.

— Je crois que c'est ma mère.

— Quoi ? Qu'est-ce que ta mère vient faire là-dedans ?

Elle frotta de plus belle la peinture sans oser affronter son regard.

— Elle trouve « offensant » l'art d'Ian. Tout à l'heure au téléphone, elle a parlé de faire obstruction à l'expo, justement.

— Oh ! mon Dieu.

En effet.

— Eh bien, on dirait que ta mère n'a pas changé depuis la dernière fois que je l'ai vue.

Elle le regarda du coin de l'œil.

— C'est pour ça que je ne veux pas appeler la police. Si c'est elle... Il faut absolument que je répare les dégâts, non ?

Sean et sa mère se connaissaient peu et s'appréciaient encore moins. Même au plus heureux de son mariage, elle avait su qu'ils parvenaient à se tolérer juste pour elle. Cependant, avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle prit conscience qu'il avait raison.

— Tu as raison, merde. On devrait appeler les flics tout de suite. Mais June va me tuer. Surtout si c'est ma mère.

Sean agita un bout de papier sous son nez.

— Je viens de trouver ça coincé sous l'une des images. Je doute que ça vienne de ta mère.

Kristine se sentit respirer. Une bonne nouvelle, enfin.

— C'est vrai ? Qu'est-ce qui est écrit ?

Il s'éclaircit la gorge et lut :

— « Attrape-moi si tu peux ». Pas de signature.

— Rien sur le comité de moralité ?

Peut-être que sa mère était innocente, après tout ?

— Non, c'est anonyme.

Kristine prit son courage à deux mains.

— Je vais envoyer un SMS à ma mère. Si c'est elle, elle avouera.

Coucou, maman. Tu es où ?

Yoga. Pourquoi ?

Tu es venue en ville cet a-m ?

Non.

— Je dirais qu'on peut écarter ma mère. Mais qui l'a fait, alors ? Qui peut détester à ce point le travail d'Ian ?

— Qu'est-ce qui fait que ta mère le déteste ?

— Exploitation de l'image des femmes.

— C'est stupide. Il y a aussi des hommes, et les poses n'ont rien de sexuel. Je ne comprends pas.

Il relut la note, visiblement déconcerté.

— J'ai passé vingt-neuf ans à essayer de comprendre ma mère, je n'y suis pas arrivée. Je doute d'y parvenir un jour.

Ce n'était pas le moment de discuter de sa relation avec sa mère, mais elle était frustrée, et paniquée, et on ne choisit pas le moment où l'on craque.

— Ma mère se réinvente tous les deux ans à peu près et, comme j'ai toujours de la chance, cette année elle a décidé que tout le monde devrait s'habiller avant d'apparaître dans une œuvre d'art.

— Je savais que ta mère était, disons, un peu « illuminée », mais j'espère vraiment qu'elle n'a rien à voir là-dedans, car c'est un délit. Tu crois qu'elle va venir, vendredi ?

Il y avait ce qu'elle croyait... et ce qu'elle espérait.

— Non. Bien sûr que non. Probablement pas. Mais il se peut qu'elle vienne. Elle va venir, en fait. Elle l'a laissé entendre.

Sans lui répondre, Sean se dirigea vers l'une des photos vandalisées. Puis vers la suivante.

— Regarde, dit-il en pointant du doigt tour à tour les silhouettes. C'est la même personne.

Il vérifia une troisième image.

— Nom d'un chien. C'est toujours la même.

— Je peux savoir de quoi tu parles ?

— On a peint chaque fois sur la même personne. C'est la même fille.

— Impossible. Ce sont des images prises sur plusieurs shootings, dans des villes différentes.

— Peut-être. Mais regarde : la coiffure est différente, et là elle porte des lunettes, mais son visage, le nez notamment... La même silhouette...

Elle examina les images. Il avait raison ! C'était la même poitrine, le même ventre plat, les mêmes hanches étroites. La fille sur les photos, en plus d'être probablement déséquilibrée, était très attirante. Ces seins, notamment, étaient assez parfaits... Est-ce que Sean l'avait remarqué ?

— Il faut que tu racontes tout à la directrice, dit-il. Et il faut porter plainte.

— D'accord.

Si la police réglait son compte à Mlle Super Canon, elle regretterait moins d'avoir perdu son job. Abîmer des œuvres d'art était un crime odieux... surtout de la part d'une jolie fille que Sean regardait de trop près. Quoique, pour l'instant, rien ne reliait cette femme à l'auteur des dégâts. Elle soupira.

— C'est un cauchemar. Cette journée va me coûter cinq ans de ma vie.

— Je me demande quel est le but, murmura Sean en tapotant l'image de la fille. Elle cherche à provoquer Ian, mais pourquoi ?

Kristine s'en fichait éperdument. Mais, comme c'était vraiment pathétique d'être jalouse d'une inconnue, elle décida d'appeler la police.

Après quelques minutes d'explications, elle raccrocha.

— Ils envoient une voiture. Mais ils ne seront pas là avant un quart d'heure, vu que ce n'est pas une urgence.

— C'est un délit très intéressant, commenta Sean en pianotant sur son téléphone. Je veux découvrir si des menaces ont été proférées à l'encontre de Bainbridge.

Kristine le fusilla du regard. Elle comprenait que, déformation professionnelle oblige, il ait envie de résoudre cette énigme, mais elle, en cet instant précis, sa priorité était de cacher les images pour que personne ne les voie dans cet état.

— Il faut tout remettre en état avant vendredi. Tu crois qu'on pourrait faire partir la peinture avec du simple dissolvant ?

Avant d'appeler June, de préférence ?

— J'imagine. Tu peux aussi changer le verre, tout simplement. Mais tu devrais attendre les flics. D'ailleurs, peut-être que, si ta mère apprend qu'il y a une enquête en cours, elle se tiendra à distance du vernissage ?

Kristine ne croyait pas une seconde à cette hypothèse, malheureusement. Quand sa mère se sentait investie d'une mission, rien ne pouvait l'arrêter.

— Si seulement, soupira-t-elle en frottant de nouveau la peinture.

Rien ne se passa. Elle gratta plus fort, et le cadre tangua dangereusement sur son crochet.

— Oh ! zut.

— Tu ne devrais rien toucher, fit-il en stabilisant le tableau. La police voudra voir la scène du crime telle qu'on l'a trouvée.

Elle le fixa.

— Mon cœur ne va pas tenir le coup. Comment je vais parvenir à remplacer les verres en moins d'un jour et demi ?

Le goût âcre de la peur avait envahi sa bouche. Elle essuya encore une fois ses paumes sur sa jupe. Que faire ? Elle essaya de réfléchir en gardant la tête froide. Gratter la peinture risquait de rayer le verre, un dissolvant pouvait à tout moment s'infiltrer sous le verre et endommager l'image et... elle ne pouvait pas la jouer à pile ou face. La solution de Sean semblait tout de même la moins mauvaise.

— J'irai à la quincaillerie après la visite de la police.

— Kristine, je pense que tu devrais laisser la propriétaire de la galerie s'en occuper. C'est elle qui a dû se charger de l'encadrement, non ? S'il faut tout refaire, elle va vouloir suivre ça de près.

Il avait raison, bien sûr, mais il semblait ne pas comprendre que ce serait reconnaître son échec. Donner une raison à June de la licencier. Alors que, si elle trouvait une solution par elle-même, June ne pourrait pas l'accuser d'incompétence.

Elle redressa le menton et chercha son sac du regard.

— Tu connais une boutique de bricolage à me recommander ? Je vais y aller dès que possible.

— Tu comptes t'occuper de ça ce soir ? Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répondit-il en même temps qu'il rentrait sa chemise dans son pantalon.

Elle le préférait avec les vêtements en désordre. La chemise en bataille lui donnait un look saut du lit, comme s'ils avaient eu affaire l'un à l'autre plutôt qu'à une porte bloquée. Mais bien sûr, là, il reprenait son personnage public. Elle avait fini par comprendre qu'il y avait deux Sean, et celui-ci, le Sean fait pour diriger une grosse entreprise, tout en étant sexy et impérieux, lui tapait parfois sur le système.

En ce moment précis, par exemple.

— Merci de ta confiance.

Elle retourna dans la réserve pour récupérer son sac. Elle devait se rendre dès que possible dans n'importe quelle boutique de bricolage avec les mesures des cadres. Mais elle ne les avait pas, ces mesures. Et elle n'avait pas non plus de mètre. C'était vraiment une journée pourrie.

— Pas de mètre sous la main ? demanda-t-il lorsqu'elle revint dans la salle d'exposition.

Elle lui lança un regard où se mêlaient l'irritation, l'embarras et la peur.

— Non.

— Il n'y aurait pas une couverture dans la réserve ? Ou du papier à bulles ? On pourrait emballer l'un des tableaux et l'amener chez l'encadreur.

— Tu veux dire que tu vas m'aider ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Bien sûr. En échange d'un petit truc de rien du tout.

Elle sentait que sa journée était sur le point de se compliquer encore plus.

— Quoi ?

— Viens prendre un verre avec moi tout à l'heure. En souvenir du bon vieux temps.

C'était dans ses cordes, ça. Elle en avait même très envie.

— Vendu !

Mais, au sourire qu'il lui décocha, elle se demanda si elle ne venait pas de passer un marché avec le diable. Ou, tout du moins, avec le plus sexy de ses adjoints.

Il fit un pas vers elle.

La porte s'ouvrit tout à coup et l'assistant de Sean apparut sur le seuil, l'air affolé.

— Vous allez bien ?

Pour l'instant, elle réservait sa réponse.

Chapitre 5

Debout aux côtés de Kristine, Sean suivait son échange avec les policiers. La frustration qu'il essayait de contenir gagnait du terrain. Ils semblaient voués à subir un cycle infernal d'agacement mutuel : Kristine faisait appel à lui comme une damoiselle en détresse, il était incapable de résister à l'envie de la secourir, puis elle lui en voulait et prenait ses distances, et alors il fulminait.

Après une demi-heure de conversation avec les agents, il avait l'impression que ce qui avait fait capoter leur mariage venait d'être mis au grand jour : il voulait prendre soin d'elle et régler tous ses problèmes. Elle acceptait son aide mais le lui reprochait ensuite.

Pourtant, le plus frustrant, en l'occurrence, c'était de l'observer avec les policiers et de penser sans arrêt qu'elle était belle et extraordinaire et que la fin de leur mariage avait été une erreur. Une erreur qui aurait pu être évitée.

— Je n'ai jamais vu des tableaux comme ça, fit l'un des policiers pour au moins la cinquième fois.

Ebahi, il approcha la pointe du doigt de l'image, au-dessus d'une femme de dos, mais il retira la main en piquant un fard avant même d'avoir touché le verre.

— Le bâtiment est-il doté de caméras de sécurité ? demanda son collègue.

— Sur la porte principale seulement, répondit Kristine. Rien dans la rue.

Un manquement aux règles de sécurité les plus élémentaires, songea Sean. Mais il garda son avis pour lui et ajouta seulement à haute voix :

— C'est un système très basique qui marche par intermittence. Mais il doit y avoir des indices dans l'enregistrement.

Il se tourna vers Kristine.

— La propriétaire arrive bientôt ?

Avant l'arrivée de la police, il avait renvoyé Michigan au bureau pour qu'il annule le reste de ses rendez-vous de la journée, et Kristine, bien qu'à contrecœur, avait appelé sa patronne.

— D'une minute à l'autre, fit-elle, l'air agacé.

Il ne comprenait pas ce qu'elle lui reprochait. Après tout, ce n'était pas lui qui avait tagué les images.

— Je peux te parler une seconde ? En privé ?

— Bien sûr.

Elle le suivit dans l'arrière-boutique. Bras croisés devant la poitrine, elle lança un regard méfiant au placard du fond, comme si elle le soupçonnait de vouloir la pousser dedans pour l'y enfermer à clé.

Il eut envie d'en rire.

— Kristy, tu vas bien ?

— Non, pas vraiment. Je suis sur le point de perdre mon boulot. Je stresse à mort et, franchement, ta présence ne m'aide pas à me détendre. J'aimerais autant te retrouver tout à l'heure au bar à vin, quand tout sera réglé.

Donc elle voulait qu'il débarrasse le plancher. Ce qui, en accord avec les étranges lois qui régissaient leur relation, le poussait à insister plutôt qu'à se vexer. Il avait « débarrassé le plancher » pendant dix ans. Mais il ne se laisserait pas mettre dehors sans avoir discuté des questions essentielles.

— Ils vont partir dans vingt minutes. Je reste. Je te signale que ça me concerne aussi.

Et il ne parlait pas seulement de la sécurité de la galerie. Chaque minute passée auprès d'elle augmentait la curiosité qu'il éprouvait, les émotions qui le traversaient. Il voulait des réponses. Un point final clair.

Surtout, il voulait faire valoir une dernière fois son droit de caresser sa femme avant de signer ces satanés papiers.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? demanda-t-elle tout bas, un peu nerveuse.

— Je te regarde comment ?

Il n'était pas sûr de ce que son visage exprimait. D'habitude, il savait cacher ses émotions, mais la présence de Kristine changeait la donne.

— Comme si tu voulais m'embrasser.

Donc il n'avait pas réussi à cacher son jeu.

— C'est que je veux t'embrasser, avoua-t-il.

— Eh bien, tu vas rester sur ton envie.

Pourtant, son ton n'était pas vraiment convaincant.

— Ah bon ? Tu es sûre ?

Il fit un pas vers elle.

— Arrête, dit-elle en regardant à droite et à gauche comme si elle cherchait une réponse à son dilemme.

— Que j'arrête quoi ?

— De me regarder comme ça.

Sean retint un sourire. Il était très fort à ce jeu. Il s'approcha d'elle, si près qu'il pouvait l'entendre respirer.

— Tu devrais peut-être fermer les yeux, murmura-t-il en frôlant sa joue du bout des doigts.

Elle pencha la tête en arrière, la bouche légèrement entrouverte. Son regard limpide et sensuel le mit dans tous ses états.

Mais soudain la porte s'ouvrit et une femme très mince, la cinquantaine, fit irruption sans crier gare.

Kristine laissa échapper un petit cri et s'écarta de lui comme si sa main la brûlait.

— Oh ! excusez-moi, dit la femme en le toisant avant de demander, sans cesser de le fixer : Kristine, vous nous présentez ?

Il s'avança vers la nouvelle arrivée et lui tendit la main.

— Je suis Sean Maddock. Mon entreprise se charge de la sécurité de la soirée de vendredi, mais j'ai appris qu'il y avait déjà eu un incident.

De toute évidence, elle ne s'attendait pas à cette réponse, mais, après une seconde de flottement, elle reprit ses esprits.

— Excellent. Je suis contente que Kristine vous ait appelé. L'artiste vient d'arriver. Pourriez-vous l'informer de la situation pendant que je discute avec Kristine ? Merci.

Elle se comporta ensuite comme s'il avait déjà quitté la pièce. Ne voulant pas rendre la situation encore plus difficile pour Kristine, qui semblait sur le point de s'évanouir, il retourna dans la galerie. Les policiers discutaient avec un homme qui devait être le photographe.

Il s'approcha et attendit une pause dans la discussion pour se présenter. A sa grande surprise, Ian Bainbridge n'avait pas l'air particulièrement affecté.

— Je suis Sean Maddock, lui dit-il. Je dirige Maddock Security. Je suis passé pour détecter les éventuels problèmes de sécurité du site et, comme vous le voyez, il y en a quelques-uns.

— Enchanté, répondit le photographe en lui serrant la main avec fermeté. Je commence à avoir l'habitude de ce genre de perturbations, pour tout vous dire. Je suis plutôt soulagé que ce soit arrivé aujourd'hui et pas le jour de l'inauguration.

— Comment ça, vous avez l'habitude ?

— J'ai eu droit à tout : une harceuse obsédée par moi, des comités de moralité, des collègues artistes opposés à mon travail...

— Ce n'est pas si facile que ça d'être célèbre, hein ?

— On peut dire ça comme ça, répondit Ian en secouant la tête. Pourtant, je n'ai jamais cherché la polémique...

Il marqua une pause, comme s'il réfléchissait, et ajouta, avec un demi-sourire :

— D'accord, c'est faux. La provoc est mon fonds de commerce.

— Je vais poster un agent à la porte jusqu'au vernissage. Les employés de la galerie ont besoin de travailler dans l'arrière-boutique et, si on laisse cette pièce sans surveillance, on risque un nouvel incident.

L'artiste soupira. Il portait une tenue informelle, jean et sweat, et il était évident qu'il aurait préféré rester dans sa chambre d'hôtel à regarder la télévision plutôt que de s'occuper des troubles qu'occasionnait son œuvre.

— Je trouve ça un peu excessif, dit-il, mais je comprends votre point de vue. Des caleçons tagués sur des photos de nus. Absurde

— A ce sujet, je voudrais vous montrer quelque chose. J'en ai parlé à la police, mais ils ont pensé qu'il s'agissait d'une simple coïncidence.

Alors qu'il était justement persuadé du contraire. Il y avait très peu de chances que le vandale ait couvert de peinture la même personne sur chaque image par le plus pur des hasards.

— Je vous écoute.

— Regardez, dit Sean en l'invitant à s'approcher des images. C'est la même personne, j'en suis sûr. La couleur des cheveux est plus foncée sur certains des clichés, et sur un autre elle porte des lunettes, mais c'est la même femme.

En marchant lentement le long du mur de la galerie, Ian étudia attentivement les images, une par une.

— Bon sang, vous avez raison ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je ne sais pas si c'est elle l'auteur des dégâts et du mot qu'on a trouvé ou si c'est juste quelqu'un qui la connaît, mais, quoi qu'il en soit, on veut faire passer un message. Lequel, c'est ce qu'il faut découvrir.

— C'est étonnant, non ? fit Ian en regardant les policiers du coin de l'œil. Mais quelque chose me dit qu'ils ne vont pas mener une enquête très poussée.

— Je suis assez d'accord avec vous.

— Votre entreprise s’occupe aussi d’investigations privées ? demanda Ian.

— Ce n’est pas notre spécialité, mais je peux vous recommander quelqu’un.

Il n’avait jamais voulu s’investir dans des enquêtes privées. Cela impliquait de passer trop de temps à travailler pour des couples en colère qui se déchiraient dans un divorce sanglant, ou dont l’un des membres soupçonnait l’autre d’adultère. Ce n’étaient pas des questions dont il voulait s’occuper au quotidien. Il avait passé dix ans à cogiter sur l’échec de son mariage, il n’avait pas envie de fouiller dans ceux des autres.

— D’accord, dit Ian. Je vais aller parler avec la coordinatrice de la soirée... On dirait qu’elle est au bord des larmes.

Sean se tourna vers Kristine.

Il comprit tout de suite qu’Ian se trompait. Il connaissait Kristine, et elle n’était pas sur le point de pleurer.

Elle faisait son possible pour ne pas éclater de rire.

Quand elle était dans une situation embarrassante, elle gloussait. C’était une réaction nerveuse. Elle avait pouffé pendant les quinze minutes qu’avait duré leur cérémonie de mariage, ce qui avait poussé le juge de paix à croire qu’elle était ivre et à lui demander au moins cinq fois si elle était certaine de vouloir se marier.

Elle présentait d’ailleurs tous les symptômes d’un fou rire imminent : yeux agrandis, nez plissé, grimaces à peine contenues...

— Je vais lui parler, dit-il à Ian. Je pense qu’elle a juste besoin d’être rassurée.

En réalité, il n’avait aucune idée de ce dont elle avait besoin. En revanche, il était sûr de ce qu’il avait envie de lui donner.

* * *

Kristine aurait donné cher pour se débarrasser de ces fous rires inopinés. C’était extrêmement inconfortable, notamment dans les situations comme celle-ci où d’autres personnes risquaient de s’en offusquer. Si elle éclatait de rire maintenant, June risquait d’en déduire qu’elle ne prenait pas au sérieux les actes de vandalisme.

Pourtant, elle n’arrivait plus à se retenir. La situation était complètement absurde. Et June n’avait pas arrangé les choses quand elle avait comparé le niveau artistique des tags aux gribouillis d’un gamin de CP. Là, Kristine avait senti son rire bouillonner. L’auteur des graffitis, elle en était certaine, ne cherchait pas à déployer un quelconque savoir-faire artistique.

Sean arriva à leur côté pile au moment où elle sentait qu’elle avait perdu la bataille contre le rire.

— Je pense pouvoir garantir que vendredi il n’y aura aucun incident, promit-il à June. Je vais poster un agent devant la porte dès maintenant et jusqu’à la fin de votre soirée.

June le regarda de nouveau de la tête aux pieds, comme si elle estimait la valeur d’une œuvre à exposer.

— Excellent, fit-elle. Vous êtes donc le patron de Maddock Security ?

— En effet.

Kristine était soulagée de ne plus être sous le regard perçant de June. Et aussi, elle était amusée par le changement dans l’expression de sa directrice — qui exprimait à présent un intérêt moins professionnel que personnel. Oh ! elle ne la blâmait pas de lorgner Sean. Dans ce costume il ressemblait à un mannequin italien et avait de l’aplomb à revendre. Elle-même était subjuguée — et un

peu jalouse. Elle lui avait si souvent envié sa capacité à ne jamais douter de lui, à ne pas perdre son temps avec ces sentiments si encombrants que sont la culpabilité et les regrets.

Alors qu'elle passait son temps à s'excuser d'exister.

C'était une des mauvaises habitudes dont elle voulait se débarrasser, et la raison pour laquelle il fallait qu'elle reprenne les rênes de la situation. Tout de suite.

— Je peux faire quelque chose d'autre pour vous, June ? demanda-t-elle. Sinon, je pense que j'ai fini pour aujourd'hui. J'arriverai demain de bonne heure pour vous aider à accrocher les nouveaux cadres.

Sa journée de travail était finie depuis un bon moment, elle n'avait plus rien à faire à la galerie et, surtout, le but de sa petite tirade était de montrer de l'assurance. Même si elle s'était mise à craindre que June ne la prenne pour un tire-au-flanc dès qu'elle avait prononcé la dernière phrase. Au moins, l'alerte au fou rire était passée.

— Merci, Kristine, faisons comme cela. A demain.

— Je t'accompagne, fit Sean. Il est très sombre, votre parking.

— Merci, c'est gentil.

Il n'allait donc pas la laisser s'en tirer aussi facilement. Elle lui avait promis un verre et il comptait lui faire tenir sa promesse.

Ce qui, il fallait bien l'admettre, lui faisait très plaisir à elle aussi.

Elle avait beau être fatiguée et stressée, la façon dont Sean l'avait regardée juste avant que June ne débarque... Elle sentait encore des frissons de désir se propager dans tout son corps.

Sean se tint à une distance tout à fait raisonnable tant qu'ils restèrent dans la galerie, et pourtant elle avait l'impression d'être enveloppée par sa présence. Ses talons résonnaient sur le bitume du parking alors qu'ils avançaient dans un silence tendu. Elle ne savait pas quoi dire. Par où commencer ?

Quand ils arrivèrent à sa voiture, qui avait connu des jours meilleurs, elle introduisit la clé dans la serrure. L'ouverture automatique avait cessé de marcher deux ans plus tôt. Elle se tourna vers Sean.

— Merci.

— On se retrouve au bar à vin qui est à deux pâtés de maisons ? Dans dix minutes ?

— C'est que...

Mais elle n'avait pas d'excuse. Et elle avait déjà accepté.

— D'accord. Mais je ne peux pas rester tard, je dois être de bonne heure à la galerie.

— Tu auras tes huit heures de sommeil, dit-il. Je n'en demande qu'une.

— Bien sûr. Pas de souci.

Elle lui devait au moins ça... à cause de la façon déroutante dont sa demande de divorce lui était parvenue. Pour être honnête, elle lui devait beaucoup plus, mais ce parking sombre n'était pas le bon endroit pour discuter de tout ça.

Un bar à vin n'était pas idéal non plus, mais, au moins, le décor serait plus accueillant.

* * *

Sean arriva presque en même temps qu'elle dans le bar. Il poussa la porte et s'approcha d'elle d'un pas déterminé, le sourire aux lèvres.

Dieu qu'il était séduisant. Dix ans plus tôt, il était déjà pas mal, avec son sourire de mauvais garçon et son style négligé mais si sexy. A présent, il dégageait quelque chose de beaucoup plus

puissant. Elle n'en revenait toujours pas qu'aucune femme n'ait réussi à l'attirer dans ses filets. Alors qu'elles avaient dû être nombreuses à essayer, elle en était certaine.

N'importe quelle femme normalement constituée voudrait tenter sa chance avec lui.

— La dernière fois que je t'ai vue, tu n'avais même pas l'âge légal pour boire, dit-il en secouant la tête. Oh ! lala ! qu'on était jeunes !

— Jeunes, stupides et amoureux. Une combinaison idéale, dit-elle d'un ton lugubre.

Elle était sûre qu'il serait de son avis. Mais il se contenta de hausser les épaules.

Une serveuse les conduisit à une table nichée dans un coin. L'éclairage de la salle dans les tons de rouge et les banquettes matelassées en velours noir créaient une ambiance boudoir. Intime. Romantique.

— Je ne sais pas, ça avait ses avantages aussi, dit-il. On n'avait pas d'attentes, pas d'exigences financières. On était juste heureux d'être ensemble. Pourquoi ce serait stupide ?

Sans qu'elle comprenne pourquoi, son cœur se serra.

— Tomber amoureux n'était pas stupide. Mais, moi, j'étais terriblement immature. Je me suis enfuie au lieu de faire face à nos problèmes.

— D'ailleurs, à ce sujet, qu'est-ce qui s'est passé au juste, lors de notre dernière dispute ? Parce que d'après mes souvenirs tu m'as accusé de te tromper de façon complètement irrationnelle, je m'en suis défendu et tu es partie sans autre forme de procès. Fin du mariage.

Voilà leur passé résumé en trois phrases et étalé sur la table. Ce n'était pas beau à voir. Mais c'était une question légitime, et elle ne pouvait plus fuir en dépit de son malaise.

— Honnêtement, Sean, je ne sais pas vraiment ce qui m'est arrivé. J'étais si peu sûre de moi que je n'arrivais pas à croire que tu veuilles de moi. Sur le court terme, peut-être. Mais sur le long ? Ça me semblait impossible.

Elle but une gorgée du verre d'eau que la serveuse avait déposé devant elle.

— J'étais convaincue que tu m'avais trompée parce que... Pourquoi tu t'en serais privé ?

— Je ne t'ai pas trompée.

— Je sais. Mais je le sais maintenant. A l'époque...

Elle soupira.

— Tu connais mon enfance. Mon père s'est barré. Ma mère enchaînait les affaires passionnées, parfois avec des hommes, parfois avec des causes perdues. Je n'ai connu ni la stabilité ni la sécurité, et je voulais ces deux choses si désespérément que je savais que je serais dévastée si jamais tu me les enlevais. J'ai préféré tout détruire avant que tu ne puisses le faire.

Un long silence lui répondit. Elle ne savait pas ce qu'il cachait derrière ce visage impassible. Elle ne connaissait plus l'homme qu'elle avait en face d'elle. Mais que dire d'autre, après avoir raconté la vérité sans fard ? Elle n'en était pas fière, et elle avait honte de reconnaître qu'elle avait été aussi démunie et vulnérable, mais il lui semblait important d'être complètement honnête, aussi bien envers lui qu'avec elle-même.

Finalement, il demanda :

— Est-ce que, si j'avais agi différemment, ça aurait changé les choses ? C'est ce qui m'a le plus tracassé. Je suis sûr que j'aurais pu être un meilleur mari.

Elle soupira.

— Non. J'imagine que, si j'avais réussi à mieux m'expliquer, tu aurais pu mieux me comprendre. Mais c'était compliqué, parce que je t'en voulais de me donner ce que je te demandais.

Il fronça le front, l'air confus.

— Tu m'en voulais ? De quoi ?

— Je voulais que tu prennes soin de moi, que tu me protèges, que tu sois mon filet de sécurité. Mais ensuite je te détestais parce que je me sentais redevable. Comment dire ? J'avais l'impression d'être bonne à rien. Ça ne faisait que renforcer mon manque de confiance, jusqu'à ce que ça nous explose à la figure.

— Je n'ai jamais pensé que tu étais bonne à rien. C'était tout le contraire.

— Je sais.

S'il comprenait, tant mieux, sinon... elle ne pouvait rien pour lui. Car le problème ne venait pas de lui ni de ses actes. Il venait d'elle et de son histoire.

— Je prendrais bien un verre de pinot noir. Où est passée la serveuse ?

Il héla la jeune femme pour commander deux verres de vin rouge, puis, sans crier gare, il sortit une enveloppe de la poche intérieure de sa veste.

— Les papiers du divorce, fit-il en déposant l'enveloppe sur la table.

Trop bizarre. Elle toussota.

— D'accord. J'espère que les termes te conviennent ? Il n'y avait pas grand-chose, vu que nous n'avons pas de biens communs.

— D'après la loi du Minnesota, tu as droit à une prestation compensatoire, à cinquante pour cent de mon patrimoine et à une fraction proportionnelle de mon épargne retraite. Pourquoi tu n'as rien demandé ?

— Sean ! Comment tu peux me demander ça ? On n'a été marié que six mois et à l'époque on n'avait pas un rond ! Je ne pourrais pas faire ça, jamais !

Et, rien qu'à imaginer qu'il l'en croyait capable, elle se sentait rougir. De honte, d'indignation.

— Notre mariage s'est terminé le jour où je suis partie, le reste n'est qu'une question technique, reprit-elle. Ce que tu as acquis depuis est à toi et rien qu'à toi.

— Entendu. Merci.

La serveuse apporta leur commande et Kristine trempa les lèvres dans son verre pour gagner du temps avant de poser la question fatidique. Si ses conditions lui semblaient correctes et s'il était d'accord pour divorcer...

— Donc, tu vas signer ? demanda-t-elle finalement.

— Combien va te coûter la procédure ?

— Peu importe.

Elle ne parvint pas à soutenir son regard. Le divorce allait peser lourd sur ses finances, mais elle ne pouvait pas en faire l'économie si elle voulait couper les ponts avec le passé et, surtout, le filet de sécurité que Sean représentait pour elle.

— Kristine, je devrais payer au moins la moitié des frais.

Son ton était gentil, un rien condescendant.

— Pourquoi ? C'est moi qui suis partie. C'est moi qui ai disparu de la surface de la terre pendant dix ans.

Elle ne voulait plus de son aide, encore moins de sa charité. Elle avait besoin de se débrouiller par elle-même une bonne fois pour toutes.

Il gardait la main autour du pied de son verre, mais il n'avait pas touché au vin. Finalement, après une pause à peine plus courte que la période jurassique, il acquiesça.

— D'accord. Je signerai ces papiers. Je suis même d'accord pour que tu payes tout, à une condition.

Hum. Cela ne présageait rien de bon.

— Quelle condition ?

— Tu passeras ce week-end au lac avec moi.

Choquée, elle le regarda bouche bée. Littéralement. Elle dut faire un effort pour retrouver l'usage de la parole et demander, effarée :

— Quoi ?

— C'est ma condition. Je n'insiste pas pour payer la moitié de la procédure, et tu passes le week-end avec moi à la cabane.

La cabane. La même cabane où ils avaient passé leur lune de miel, loin des tensions de la ville, de leurs études, de l'influence de leurs familles. La cabane où ils avaient créé leur propre monde tout en amour jeune et rires et sexe. Elle ne pouvait pas accepter. Si elle y allait, elle en aurait le cœur brisé. Et elle ne parviendrait pas à le lui cacher.

— Comment tu peux me demander ça ? Pourquoi nous infliger une telle torture ?

Il ébaucha un sourire.

— Je ne vois pas ça comme une torture. Ce sera une partie de plaisir.

Alors ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as parfaitement compris, dit-il, les yeux assombris par le désir.

Bien sûr qu'elle avait compris. Mais ça n'avait aucun sens.

— Tu veux coucher avec moi ?

C'était stupide. Du pur n'importe quoi. L'idée la plus insensée qu'elle ait jamais entendue.

Et aussi la plus tentante.

— La réception télé n'est pas terrible, déjà, et, comme nous sommes en octobre, on ne pourra pas nager. Donc, oui, je comptais sur le sexe pour passer le temps. Du sexe sans compter, cela dit.

— Ce n'est pas du chantage, ça ?

Mais ce ne l'était pas, pas vraiment, puisqu'il proposait ce week-end en échange du fait de ne pas insister pour payer sa part des frais du divorce, ce qui était assez tordu. Et aussi, tout de même, un rien manipulateur. Ce qui n'expliquait pas par ailleurs pourquoi elle était tout à coup en proie à une excitation folle.

Ridicule.

— Non, c'est une aubaine au contraire.

— Parfois une aubaine est une mauvaise affaire si on n'a pas besoin de ce qu'on a acheté.

— Je pense que tu en as besoin, fit-il en tendant la main pour frôler ses lèvres du bout du doigt. Nous en avons besoin, tous les deux.

Oh ! mais pourquoi cette table était-elle si petite ? Il ne devrait pas pouvoir la toucher. Et si elle acceptait ? Est-ce qu'elle était folle, rien que d'y songer ? se demanda-t-elle, sans le quitter des yeux. Est-ce que la seule chose sensée à faire était de prendre la poudre d'escampette ?

— Non, Sean. C'est une très mauvaise idée.

Elle avait déjà assez de soucis comme ça sans passer tout un week-end à faire comme si leur relation n'avait pas changé au bout de dix ans de séparation. Rien n'était pareil. Rien.

Mais Sean lui décocha son sourire dévastateur.

— Donc, je peux payer la moitié des frais du divorce.

Il savait très bien que c'était une limite qu'elle avait tenue à fixer. Il cherchait juste à la repousser, elle, dans ses retranchements.

— Tu n'oseras pas.

— Oh ! tu me connais, tu sais que je ne plaisante pas. Dis-toi que c'est une affaire gagnant-gagnant. Tu as ce que tu veux — j'ai ce que je veux.

— Je crois que tu ne m'avais jamais dit un truc aussi obscène.

Il éclata de rire, mais elle n'arrivait pas à trouver de côté comique à cette situation.

— Allez, dis-moi ce que tu ressens. Qu'est-ce qui rend si repoussante l'idée de passer deux jours avec moi ?

L'idée n'était pas repoussante. La manipulation derrière, si.

— C'est très paternaliste de ta part.

Il cessa de sourire, son expression devint sombre.

— Il n'y a rien de paternaliste, dans ce que j'ai envie de faire avec toi. Je veux te rappeler qu'on formait un beau couple. Qu'on était bien ensemble, que notre histoire méritait un meilleur sort.

Kristine sentit son cœur s'arrêter. Elle n'avait pas imaginé une seconde qu'il puisse vouloir encore d'elle. C'était merveilleux, et très flatteur. Mais elle ne pouvait pas accepter, même si son corps ne demandait que ça.

— Et, si je dois employer la manière forte pour te convaincre, ajouta-t-il, je n'hésiterai pas.

Et elle ne doutait pas que le résultat au lit serait spectaculaire. Ça avait toujours été le cas, entre eux.

— Admettons. On passe ensemble le samedi et le dimanche, et ensuite on fait quoi ?

— Tu verras bien alors. Je peux signer le divorce, si tu y tiens toujours. Ou on peut considérer d'autres options, au besoin.

D'autres options ? Lesquelles ? Se remettre ensemble ? Ou voulait-il parler d'une procédure d'annulation ?

— C'est une très mauvaise idée.

— Je te demande juste de venir. Tu ne feras rien dont tu n'as pas envie, évidemment.

Sauf que le problème, justement, était qu'elle avait envie de faire plein de choses avec lui. Très envie.

C'était dangereux.

Deux jours ? Seule avec lui ? Dans une cabane ? Ce serait une bonne façon de mettre un point final à leur histoire. Et une façon plus qu'agréable de passer un week-end.

Elle n'était pas particulièrement douée pour faire les bons choix, elle le savait, et elle s'efforçait depuis des mois de changer. Mais elle n'était pas assez forte pour résister à cette proposition. En plus, si elle acceptait, elle pourrait payer complètement son propre divorce, ce qui était, à tout point de vue, une façon d'agir parfaitement adulte, non ?

Et cette excuse était, à tout point de vue, parfaitement hypocrite, non ? Si. Mais elle ferait avec.

— Je vais y réfléchir.

Une étincelle diabolique éclaira les yeux de Sean dès qu'elle eut fini la phrase et elle comprit qu'elle avait commis une erreur.

Il se leva, ce qui confirma son impression.

— Réfléchis plutôt à ça.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, surprise.

Il avait l'air... dangereux.

Il fit le tour de la table. Il était grand, imposant... et il venait d'envahir son espace personnel, mais, quand il se pencha sur elle, elle leva son visage vers lui, d'instinct.

Et alors il l'embrassa.

Chapitre 6

Sean sentit le moment précis où Kristine céda. Ce ne fut pas quand elle promit de réfléchir. Ni quand elle essaya de l'arrêter en posant la main sur son ventre.

Ce fut quand ses lèvres pincées et son regard grave s'adoucirent. Quand elle enlaça ses doigts et que sa bouche gourmande s'entrouvrit comme malgré elle. Quand elle papillonna des cils, le souffle court.

Quand elle déclara, le visage tendu vers lui :

— Je ne pense pas que ce soit approprié.

— Je ne le dirai à personne.

Alors, en tirant sans vergogne avantage de son hésitation, de son envie évidente, il fit glisser la main sur sa nuque, dans ses cheveux. La masse soyeuse s'écarta sous ses doigts. Les yeux dans ceux de Kristine, il se pencha vers elle, tout doucement, comme au ralenti, buvant chaque détail, sa respiration contenue, la pointe de sa langue qui humectait ses lèvres.

Il comptait lui donner un baiser bref, un simple aperçu de ce qui restait à venir.

Mais, dès que leurs lèvres se touchèrent, il oublia où il était, qui il était et quelles étaient ses intentions. Ce baiser l'avait fait voyager dans le temps, au moment où tout avait changé pour lui.

C'était son deuxième rendez-vous avec Kristine. Ils s'étaient vus pour la première fois au café où il allait chaque jour. Il parlait au téléphone, à fond concentré sur son stage, et c'était à peine s'il avait interrompu la conversation pour passer sa commande. Quelqu'un lui avait tapoté sur l'épaule : Kristine. Qui tenait à l'informer que c'était impoli envers le serveur de ne pas prendre une minute pour lui parler correctement. Très agacé sur le coup, il s'était tout de suite rendu compte qu'elle avait raison. Il s'était excusé auprès du serveur et lui avait laissé un bon pourboire.

Ensuite, il avait payé le café de Kristine et, au bout de dix minutes à la regarder aussi discrètement que possible depuis l'autre bout de la salle, il lui avait donné son numéro et lui avait demandé le sien. A sa grande surprise, elle avait accepté.

Pour leur premier vrai rendez-vous, ils avaient eu un dîner plutôt catastrophique dans un restaurant chic qu'il avait choisi pour l'impressionner. Ça n'avait pas marché. Elle était trop jeune pour apprécier le menu raffiné et, surtout, trop jeune pour boire le verre de vin qui accompagnait chacun des plats. Elle avait trouvé l'expérience très frustrante.

Il avait dû pratiquement la supplier de lui accorder une seconde chance, et elle avait accepté de le laisser l'accompagner à un cours de danses de salon. Il avait tout de suite compris que c'était un test, mais il s'en moquait : il voulait la revoir.

Il s'était senti dans la peau de Frankenstein en évoluant avec elle sur la piste, mais il avait

survécu, et à la fin de la soirée, après avoir décidé que le tango était terriblement sensuel, et sa cavalière encore plus, il avait dansé avec elle dans la rue, avant de se pencher sur elle pour l'embrasser.

Dans sa vie, il y avait eu un avant et un après ce moment. Le monde s'était arrêté de tourner, le temps avait cessé de passer pour contempler leur passion à naître.

Leur baiser dix ans plus tard était tout aussi bouleversant... sans la surprise de la découverte. La passion fusait, les émotions coulaient brûlantes comme la lave, leur entente resurgissait, incandescente et intouchée. Kristine avait hésité, une fraction de seconde peut-être, lorsque leurs lèvres s'étaient touchées, puis elle avait laissé échapper un soupir léger, à peine perceptible, et il avait serré ses doigts sur sa nuque. Elle avait le goût du vin qu'elle venait de boire. Et elle n'était que douceur.

— Je ne voulais pas dire ça, murmura-t-elle, sa bouche toujours tout près de la sienne.

— Qu'est-ce que tu voulais dire ?

Il aimait être debout alors qu'elle était assise, ça lui donnait une position de pouvoir, mais il préférerait encore l'avoir tout près de lui et, profitant de son état de confusion, il s'assit sur la banquette à côté d'elle.

— Je veux dire que nous ne sommes pas ensemble, Sean, dit-elle. Tu ne devrais pas m'embrasser. Et je n'ai pas encore accepté ta suggestion.

Ces propos contrastaient curieusement avec la façon dont elle s'accrochait à lui, les doigts aux passants de son pantalon. Tout dans son langage corporel criait oui, et ses mots, d'ailleurs, n'impliquaient pas vraiment un refus, mais il s'écarta d'elle légèrement pour étudier son visage.

— Mais tu as aimé ce baiser, non ? Tu apprécierais deux jours avec moi au bord du lac. Tu sais que c'est vrai, fit-il en titillant son oreille du bout de la langue. Tu as toujours aimé ma langue, si mes souvenirs sont bons.

Il obtint la réaction escomptée : elle frissonna.

— Tu es un peu trop... pressant.

Il rit doucement.

— Pour convaincre, il faut parfois insister.

— Tu ne devrais pas m'embrasser ici. On dirait un de ces couples qui se donnent en spectacle.

Ils l'avaient été, dans le temps, et il voulait qu'ils le soient de nouveau. Ou au moins voir s'ils pouvaient le redevenir.

— Si je t'embrassais ailleurs ? Qu'en dirais-tu ?

Elle le repoussa de nouveau.

— Je ne sais pas. Je veux dire, non. Absolument pas. Je ne veux plus que tu m'embrasses.

C'était donc bien ce qu'il pensait. Elle avait autant envie de lui que lui d'elle. Mais il devait jouer finement. Il fit mine d'accepter la défaite.

— D'accord, mon ange. Pas de souci.

Elle plissa le nez.

— Si tu peux éviter aussi d'utiliser des surnoms affectueux, c'est mieux. On ne doit pas tout mélanger.

— Mélanger quoi avec quoi ? Moi, j'ai les idées très claires.

Elle se raidit imperceptiblement.

— Je vois. Tu as sans doute raison. Appelle-moi comme tu voudras.

Il la connaissait tellement bien ! Pour peu, il aurait eu mauvaise conscience de la manipuler aussi facilement, car, il ne se voilait pas la face, c'était bien ce qu'il faisait. Mais Kristine le

connaissait aussi, elle savait qu'il ne la pousserait pas à sortir de sa zone de confort. Il refusait de culpabiliser. Elle voyait parfaitement son manège, mais elle y trouvait son compte. Et, à la fin, ils obtiendraient tous les deux ce qu'ils voulaient : l'autre, pour tout un week-end.

Bien sûr, têtue comme elle l'était, Kristine allait dire non aussi longtemps qu'elle le pourrait, et il était hors de question qu'il parte sans avoir obtenu un oui.

Ensuite, il allait l'appeler « mon ange » et tous les petits noms qui lui viendraient à l'esprit, et surtout il allait consacrer deux jours entiers à lui donner autant de plaisir qu'il le pourrait. Il comptait la combler au point qu'elle ne saurait plus où elle en était lundi matin.

Il caressa du pouce la lèvre qu'elle mordillait chaque fois qu'elle était nerveuse. Elle retint sa respiration. Oh ! il adorait ça.

— C'est parfait, mon ange. Juste comme toi.

* * *

Kristine essaya de se concentrer. C'était très, mais très difficile de réfléchir quand Sean la touchait. Quand il l'embrassait. Quand il la regardait comme si elle était quelque chose d'incroyable et de délicieux à la fois. Elle avait l'impression de fondre et, d'ailleurs, ses meilleures résolutions disparaissaient comme neige au soleil.

Mais il était fou s'il pensait qu'elle était parfaite... Ou alors il s'était moqué d'elle, elle n'arrivait pas à décider. Il avait l'air sincère, mais elle avait du mal à croire qu'il se fourvoyait au point d'imaginer que n'importe quel mot dans le champ sémantique de la perfection pouvait servir à la décrire. Ne venait-il pas de s'agacer parce qu'elle avait été trop immature pour lui parler des raisons de leur dispute ?

Oui, il s'était énervé. Et il avait eu raison. Parce qu'elle était cette femme-là. La femme qui avait fui le foyer conjugal pour disparaître dans la nature, comme son père avant elle, et son grand-père avant lui.

Donc, même si embrasser Sean la mettait dans tous ses états, et même si elle avait une envie folle de sauter dans son lit, elle devait rester ferme sur ses positions. Il n'en sortirait rien de bon.

Elle traversait une phase de sa vie très importante, et elle devait se concentrer sur ses objectifs : mettre de l'ordre dans sa vie personnelle, mettre sur les rails sa vie professionnelle et garder le cap jusqu'à atteindre une situation stable. Par elle-même.

Sans permettre que Sean lui trouve des excuses pour chacune de ses erreurs, ce qu'il semblait toujours disposé à faire.

Elle allait mûrir ! Même si elle devait y laisser sa peau. Son but en revenant à Minneapolis était d'avancer, pas de reculer.

— Très bien, fit-elle d'un ton morne en tendant la main pour récupérer son sac. Je devrais rentrer. Demain, j'ai une grosse journée.

Il semblait vouloir dire quelque chose, mais il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

— D'accord. Je vais payer et je t'accompagne.

Elle sortit son portefeuille.

— C'est combien, le vin ?

— Arrête, tu me vexes. Laisse-moi payer.

— Mais non, ce n'est pas ça, je veux juste...

— C'est moi qui ai proposé, je paye.

Elle n'insista pas, il était clair qu'il ne céderait pas.

— Pourquoi es-tu toujours aussi... rationnel ?

— Je suis né comme ça.

Ce n'était pas tout à fait faux. Ses parents, des ouvriers qui avaient travaillé dur toute leur vie, n'avaient pas beaucoup d'argent, mais ils avaient transmis à leur fils un pragmatisme à toute épreuve. C'était ce qui permettait à Sean de prendre des décisions logiques sans s'encombrer d'émotions.

Alors qu'elle n'était pas sûre qu'Ebbe lui ait transmis quelque chose d'autre que sa propension à foncer dans le mur.

Sur une impulsion, elle sortit son téléphone de son sac.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'envoie un SMS à maman pour lui dire que, si elle ose se pointer vendredi, je ne lui parlerai plus jamais.

— Tu crois que ça va marcher ?

Apparemment, Sean avait un souvenir assez juste du caractère de sa mère.

— Non, mais ça ne coûte rien d'essayer. June et Ian ont été très compréhensifs aujourd'hui, mais je ne veux plus de complications.

Elle envoya un message bien senti. Une fois de plus, elle jouait le rôle de l'adulte dans sa relation avec sa mère. Ça aussi, il faudrait que ça cesse un de ces jours.

— J'aurais bien aimé comprendre pourquoi ils ont fait ça, fit Sean en tendant sa carte de crédit à la serveuse. Je ne vois pas l'intérêt de mener une action symbolique dont personne ne comprend le sens. Sans dire que nous enfermer comme ça était dangereux, ils n'avaient aucun moyen de savoir combien de temps on allait y rester. Ça aurait pu mal tourner.

— Tu penses qu'on a affaire à des délinquants plutôt qu'à des activistes ?

Ce n'était pas rassurant.

— C'est trop tôt pour le dire, mais je vais faire mon enquête.

Il pianota à toute vitesse sur son téléphone. En plus d'être multitâches, cet homme avait l'efficacité d'une chaîne d'assemblage. Elle était prête à parier qu'il pouvait rédiger des e-mails tout en parlant au téléphone alors qu'il transpirait sur un tapis de course.

Alors que le multitâches, dans son cas à elle, voulait dire boire du vin avec le dîner.

D'ailleurs, ce serait dommage de laisser ce verre à moitié plein, non ?

Elle reprit une longue gorgée de pinot noir. Ensuite, dodo. Ce serait plus utile et plus prudent que de prolonger la soirée. Elle se leva.

— Merci pour tout.

Une phrase terriblement banale et fade étant donné tout ce qui les liait. Il y aurait beaucoup de choses à dire, beaucoup plus, mais elle ne savait pas comment. Ni vraiment par où commencer.

— Je t'en prie, tout le plaisir est pour moi, fit-il, un sourire en coin. C'est tout alors ? Tu te débarrasses de moi ?

Elle sentit ses joues s'enflammer. Intelligent comme il l'était, comment était-ce possible qu'il n'ait pas compris qu'elle n'avait jamais voulu se débarrasser de lui, mais plutôt qu'elle avait senti qu'il le fallait. C'était évident depuis leur premier rendez-vous, pour elle en tout cas, qu'ils appartenaient à deux mondes différents et... incompatibles. Mais Sean avait un redoutable pouvoir de persuasion, c'est pourquoi elle avait accepté de le revoir. Et ensuite de coucher avec lui. De devenir sa petite amie. De l'épouser, enfin.

C'était aussi la raison pour laquelle elle avait failli accepter de passer le week-end avec lui. Surtout après ce baiser.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, mentit-elle. Je ne veux pas abuser de ton temps, c'est tout.

Il lui indiqua galamment de passer devant lui.

— C'est très gentil, Kristy. Mais ce n'est pas ta gentillesse que je veux.

Elle n'allait pas lui demander. Non, elle allait fermer sa bouche. S'il le fallait, elle se mordrait la langue.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Et m... Pourquoi fallait-il qu'elle mette la main sur le feu pour voir si ça brûlait ? Elle savait parfaitement ce qu'il cherchait !

— Tu sais ce que je veux, Kristy.

Elle frissonna. Ils étaient déjà sur le parking. C'était sombre. Il la fixait obstinément de son regard magnétique.

Il était sur le point de l'embrasser, elle le sentait.

Mais non, elle s'était trompée. Il se contenta d'ouvrir la portière pour elle et, oui, elle était déçue.

— Attention sur la route. Je te vois vendredi.

— Vendredi ?

Qu'est-ce qu'il racontait ? Elle s'était laissé hypnotiser et avait sans le savoir dit oui au week-end au lac ?

— Au vernissage de l'expo. Vendredi soir.

Bien sûr. Le boulot. La galerie. La soirée d'ouverture.

— Oui, on se verra là. Merci.

Elle ne savait même pas pourquoi elle le remerciait, au juste. Pour tout, sans doute.

— Tu me donneras ta réponse à ce moment-là.

— Ma réponse ?

Oh ! qu'elle donnerait cher pour avoir de la répartie au lieu de répéter ce qu'il disait comme un perroquet.

— Pour le week-end dans la cabane. Tu me diras vendredi si tu viens ou pas. Ça te laisse le temps de réfléchir.

Elle acquiesça. Et ensuite, parce qu'elle refusait d'être la seule à perdre contenance, elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Bonne nuit.

Il frissonna. Mission accomplie ! On aurait dit qu'il venait de se prendre un coup de marteau sur le crâne.

Il s'éloigna en secouant la tête.

Et elle fit démarrer la voiture en souriant pour la première fois de la journée.

Chapitre 7

Le soir du vernissage, Sean ouvrit lui-même la porte aux employés du traiteur. Parmi les nouveaux arrivés, deux femmes éveillèrent ses soupçons à cause de leurs vêtements de sport qui détonnaient avec les uniformes impeccables du reste du groupe. Il était sur le point de leur demander de s'identifier lorsqu'elles se déshabillèrent tranquillement dans un coin.

Oh.

Cela méritait une approche plus réfléchie. Tout en étant conscient qu'il s'agissait d'une exposition de photographies de nus, il n'osait pas imaginer que ces femmes allaient distribuer des coupes de champagne en petite tenue. Ce serait embarrassant, pour lui en tout cas. Il avait été élevé par des parents assez conservateurs qui ne prenaient pas la nudité à la légère.

Pas de bol, l'une des filles, une jolie brune, semblait vouloir devenir son amie.

— Salut, fit-elle d'un ton enjoué.

Il s'obligea à la regarder dans les yeux.

— Euh, bonsoir, fit-il avec une voix hésitante qui lui fit penser à son assistant Michigan. Vous travaillez avec nous ce soir ?

— On vient pour le *nyotaimori*, répondit-elle avec un geste qui les désignait, elle et sa collègue, une blonde longiligne. Vous ne connaissez pas ? C'est une pratique japonaise qui consiste à manger des sushis sur le corps d'une femme nue. Nous, en l'occurrence.

Qui avait dit que Minneapolis n'était pas capable d'être aussi branchée et extravagante que New York ou Los Angeles ? L'idée de manger des makis servis sur le ventre d'une inconnue lui paraissait parfaitement farfelue.

— Vous ne vous endormez pas ? demanda-t-il. Ou c'est plutôt comme avoir une de ces pédicures avec des petits poissons ? Et les doigts des gens sur vous ? Ça ne vous chatouille pas trop ?

Personnellement, il n'aurait pas pu le supporter. Ouvrir les yeux et voir toutes ces mains venir sur lui. Non, merci.

Les deux femmes éclatèrent de rire.

— Je médite, expliqua la blonde.

— Moi, ça m'excite un peu, avoua la brunette. J'assume.

Kristine surgit alors à côté d'eux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle avait un regard belliqueux. Celui d'une femme jalouse.

— Je discutais avec les serveuses.

— Trouve-toi une autre occupation. Elles doivent finir la mise en place.

La porte d'entrée de la galerie s'ouvrit. Ian Bainbridge venait d'arriver.

— Oh ! fit Kristine, visiblement nerveuse. Ian.

— Si tu veux, je peux m'en occuper, dit Sean en voyant son expression stressée.

Elle parut sincèrement soulagée.

— Merci, ça m'arrange vraiment,

Il venait juste de dire bonjour à l'artiste lorsque la porte s'ouvrit encore. Il reconnut aussitôt la femme qui venait d'entrer. Ebbe se mit à arpenter la galerie comme si elle en était la propriétaire. Si elle avait reçu le message de Kristine, elle avait décidé de l'ignorer. Il décida de ne pas s'en occuper tout de suite et se tourna vers le photographe.

— La police vous a-t-elle donné des nouvelles ?

Il avait mené ses propres recherches sur les différents incidents qui jalonnaient la carrière de l'artiste, mais n'avait pu tirer aucune conclusion sur l'identité de la femme sur les images.

— Non, dit Ian. Pour eux, c'est un cas banal de vandalisme. Ils ont peut-être raison, après tout. Une simple protestation à échelle locale plutôt qu'un complot de grande ampleur.

— Vous devriez tout de même faire attention. En général, je veux dire. Je ne pense pas cependant qu'ils viennent perturber la soirée. Le mot qu'ils ont laissé semble indiquer qu'ils veulent jouer au chat et à la souris.

Ian haussa les épaules avec un sourire perplexe.

— Je ne vois pas l'intérêt de jouer au chat si la souris ne se sent pas en danger... Je devrais, peut-être, mais je trouve ça ridicule.

— On n'est jamais trop prudent, mais je vous comprends. Les dégâts de l'autre jour font penser à une farce potache.

La voix d'Ebbe résonna alors dans la galerie, mais il ne parvint pas à distinguer ses propos. Il prit congé d'Ian en disant :

— Félicitations pour l'exposition, et ne vous faites pas de souci. On s'occupe de tout.

Et il fila vers la mère de Kristine pour essayer de devancer les problèmes.

La dernière décennie avait approfondi les rides autour des yeux d'Ebbe, et elle avait gagné quelques kilos, mais dans l'ensemble elle n'avait pas changé. Elle avait conservé sa démarche assurée, le même regard perçant, et un penchant pour ces tenues compliquées — tout en superpositions — qui faisaient penser à un lit défait.

Il ne l'avait rencontrée que deux fois pendant sa relation avec Kristine, mais cela lui avait suffi pour comprendre qu'Ebbe était une femme terriblement égocentrique, incapable de voir que ses opinions arrêtées et son estime de soi débordante avaient écrasé sa fille, ratatinant son amour-propre par la même occasion. Sa façon de se comporter aujourd'hui en était le parfait exemple. Alors que Kristine se tuait à la tâche pour bien faire son boulot, sa mère se pointait sur son lieu de travail devant tout le monde, comme si tout lui était dû.

— On se connaît ? fit Ebbe en s'approchant de lui.

— Je suis Sean. Sean Maddock. On ne s'est pas vus depuis longtemps, mais vous avez l'air en forme.

Puisque c'était vrai, autant le dire.

— Ça ne m'étonne pas. Je ne vis que pour le yoga. Mais je n'arrive toujours pas à te situer. Ton visage me dit pourtant quelque chose... On a couché ensemble ?

Oh ! Seigneur. Il essaya de cacher l'expression d'horreur qu'il sentait lui monter au visage.

— Non, nous n'avons pas... Non.

Il ne voulait même pas répéter le mot « coucher ». Même sans l'écart d'âge et même si elle n'avait pas été la mère de Kristine, elle n'aurait jamais pu l'intéresser.

Elle haussa les épaules.

— J'ai eu une phase « jeune cadre dynamique » il y a cinq ans.

Il fallait couper court à cette conversation.

— J'ai épousé votre fille il y a dix ans.

— Kristine a été mariée ? s'étonna-t-elle avant de lever les yeux au ciel comme si elle cherchait loin dans sa mémoire. Ah, mais oui. Elle s'est crue amoureuse pendant dix minutes.

Aïe. Apparemment, rien ne lui serait épargné. Mais ce n'était pas le moment de prendre les choses personnellement.

— Ebbe, comprenez-moi bien : je suis en charge de la sécurité de la soirée et vous êtes considérée comme un risque pour le bon déroulement de l'événement. Je suis navré, mais votre présence ici n'est pas autorisée et je dois vous demander de partir.

Comme il ne voulait pas la perdre de vue, il ne prit pas le risque de se tourner, mais il était sûr que Kristine les observait et aussi que les filles aux sushis étaient déjà allongées, des makis plein les cuisses. Les invités n'allaient pas tarder à arriver et il ne pouvait permettre la moindre perturbation. Kristine risquait de faire une crise de nerfs.

— Quoi ? Ecoute-moi, bonhomme, fit-elle en ponctuant chacun de ses mots d'un coup d'index sur son torse. Tu. Ne. Peux. Pas. Me. Virer.

Non, mais, elle se prenait pour qui ? Elle comptait faire quoi ? Se rouler par terre ?

— Pensez aux conséquences de votre présence ici pour Kristine, lui intima-t-il dans un murmure qu'elle seule pouvait entendre. Ou, si vous n'y arrivez pas, pensez au fait que l'expo a déjà été vandalisée mercredi et qu'on pourrait vous soupçonner si vous vous faisiez remarquer ce soir.

Elle le toisa en hochant la tête lentement.

— Bien joué. J'aime ta stratégie. Ce n'est pas étonnant que ton histoire avec ma fille n'ait pas fait long feu. Elle ne saurait pas inventer une stratégie pour sortir de la salle de bains, si elle en avait besoin.

Comment Kristine pouvait-elle supporter cette femme ? Il fourra les mains dans ses poches pour qu'Ebbe ne voie pas qu'il serrait les poings.

— Kristine est très intelligente.

— Dans la moyenne, peut-être. Elle tient plus de son père que de moi.

Heureusement qu'il savait contrôler ses réactions. Ebbe aurait passé un sale quart d'heure, sinon.

— J'en déduis que c'est un homme aimable, généreux et discret, parce que, ça, elle ne l'a pas hérité de vous, c'est sûr.

Elle éclata de rire.

— Je t'aime bien, toi. C'est dommage qu'on n'ait pas couché ensemble. Mais est-ce que je peux rester, si je promets de bien me tenir ?

Kristine arriva à ce moment-là, fulminant.

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ? Ma patronne, la propriétaire de la galerie, est ici !

— Détends-toi. Je ne vais rien faire. Je voulais juste voir les photos en vrai. Je les ai regardées sur internet, mais sur l'écran on ne voit pas à quel point elles sont dégoûtantes.

Elle prit sa fille par le bras et avança de quelques pas.

— Franchement, tu aurais pu t'épargner tes méchants textos. Je ne vais rien faire.

Sean aurait voulu les suivre pour demander à Kristine si elle voulait qu'il mette sa mère dehors

manu militari, mais ses agents venaient d'arriver et il devait leur donner ses instructions. Après avoir vérifié avec eux les questions de routine, il désigna Ebbe du menton.

— Vous la surveillez comme du lait sur le feu. Je suis persuadé qu'elle a l'intention de faire un esclandre. Au moindre geste suspect, ou au moindre débordement, vous la mettez dehors.

Les deux hommes travaillaient pour lui depuis plusieurs années, et Jason, le plus âgé, sembla surpris.

— Qu'est-ce qu'elle pourrait faire, d'après vous ?

— Pour vous donner une idée, elle serait du genre à se mettre à côté des sushis et à commencer à prêcher sur les dangers de la surpêche pour les fonds marins.

La soirée s'annonçait longue. Il avait faim et, s'il ne mangeait pas quelque chose tout de suite, il allait commencer à digérer son propre estomac. Il décida d'aller goûter les tempuras de crevettes sur le ventre de la blonde.

* * *

Kristine accepta avec gratitude la coupe de champagne qu'Ian lui tendait. Elle était de l'avis qu'il fallait éviter de boire au cours d'une soirée professionnelle, mais, après les affres des derniers jours, elle avait bien mérité quelques bulles. D'autant plus qu'elle avait des choses à fêter : d'abord, June ne l'avait pas renvoyée après le saccage et, ensuite, elle avait réussi à ne pas trucider sa mère. Elle suivit Ebbe du regard, un peu anxieuse, mais se rassura en voyant que l'un des agents de sécurité ne la quittait pas d'une semelle.

— J'espère que la récolte de dons sera à la hauteur de vos espérances, dit-elle au photographe.

Elle aimait bien Ian, qui avait à peu près son âge et un style éclectique mais pas extravagant. Son accent néo-zélandais, elle en était sûre, faisait craquer pas mal de filles, même si elle préférait personnellement le ton plus grave et doux de Sean. Et voilà, elle recommençait ! Elle détestait l'admettre, mais elle avait passé les dix dernières années à comparer d'une façon ou d'une autre chaque homme qu'elle rencontrait à Sean.

En le revoyant, en l'embrassant de nouveau, elle avait compris que leur histoire n'était pas tout à fait finie.

— Moi aussi, fit Ian. C'est très important pour moi d'aider dans la lutte contre le cancer, dit-il en ajoutant, avec un geste vers le buffet : Je crois que je ne m'habituerai jamais à l'idée de manger du poisson cru sur des inconnues, mais c'est spectaculaire, et ça donnera aux invités des idées de conversation.

— J'en suis certaine.

Le *nyotaimori* était une idée de June. Kristine aurait préféré quelque chose de plus traditionnel et elle était convaincue qu'Ian aussi, mais personne ne lui avait demandé son avis. D'un autre côté, Sean semblait tout à fait emballé par le concept. Debout entre les deux femmes, il se servait sur l'une et l'autre tour à tour. Il avalait à une vitesse qui frôlait l'impolitesse, à croire qu'il n'avait pas mangé depuis des semaines. Était-il à ce point affamé ou était-ce juste une excuse pour traîner à côté de ces jolies filles nues ?

Kristine se força à détourner le regard. Elle devait arrêter avec cette vieille jalousie qui resurgissait à la moindre occasion. C'était ça qui avait détruit leur mariage : elle n'avait pas voulu croire que de toutes les femmes du monde c'était elle que Sean avait choisie. Et, à présent, alors qu'ils n'étaient même pas ensemble, elle était jalouse de deux nanas couvertes de poisson cru ? Ridicule.

Elle aperçut June qui sortait de la réserve en tâtant précautionneusement son chignon, élégante comme toujours dans une petite robe noire rehaussée d'un sautoir de perles. Mince et dynamique, sa patronne avait des cheveux d'un magnifique gris argenté, terriblement chic, elle avait de l'assurance et du savoir-vivre, et les gens écoutaient toujours son avis. C'était l'antithèse d'Ebbe et elle maîtrisait parfaitement l'art de vieillir avec grâce. Oui, elle était le type de femme qu'elle-même rêvait de devenir. June forçait le respect et l'admiration aussi bien des hommes que des femmes. Bon, inutile de rêver : elle-même ne serait jamais organisée, ni calme, ni menue. La véritable question était : pourquoi se concentrait-elle toujours sur ses défauts plutôt que sur ses points forts ? On pouvait susciter l'admiration pour plein de raisons différentes, et elle avait des qualités appréciables, comme la débrouillardise, la créativité, la bonne humeur.

Il était temps qu'elle l'accepte.

N'était-ce pas précisément pour ça qu'elle était revenue dans le Minnesota ?

— C'est l'heure, annonça June. Kristine, tu ouvres les portes, s'il te plaît.

Repérant le verre de champagne dans sa main, sa patronne se tourna pour éviter d'être vue d'Ian et articula sans bruit :

— Pas d'alcool.

Kristine aurait dû se douter que June désapprouverait, elle n'aurait pas dû prendre le risque. De son air le plus sérieux, elle posa le verre sur la table prévue à cet effet.

— Bien sûr, June. Je m'occupe tout de suite de la porte.

Elle traversa la galerie d'un pas aussi affirmé que possible. Elle aurait dû choisir une tenue plus habillée, quelle idiote ! Impossible de retourner se changer maintenant. La voix de June interrompit le cours de ses pensées.

— C'est qui, la femme avec le caftan ?

Kristine grimaça. Elle aurait payé cher pour savoir ce que sa mère faisait, mais des gens attendaient déjà dans la rue, et elle ne se retourna qu'une fois devant la porte.

Pour le regretter aussitôt.

Sa mère parlait à Ian.

Non. Oh ! non. Non.

Le nœud dans son ventre se serra, ses joues brûlèrent du feu de la honte. Sans parler de sa peur d'être renvoyée sous peu... parce qu'il n'y avait aucune chance que sa mère soit en train de discuter de la récente chute des températures.

Ecartelée entre l'envie d'attraper Ebbe pour l'entraîner de force dans la réserve et les instructions de June, elle n'hésita qu'un court moment. Elle était fichue quoi qu'elle fasse. La meilleure option était encore de s'occuper des invités en espérant que Sean neutralise le danger. Si tant est qu'il parvienne à se décoller de ces plateaux à sushis si sexy.

Elle ouvrit la porte pour accueillir les invités aussi hâtivement que la politesse le permettait. Mais elle avait visiblement fait le mauvais choix : la voix de sa mère s'élevait derrière elle.

— Bas les pattes, espèce de butor !

L'homme la prit par le bras pour la conduire vers la réserve. Elle se débattit dans un tourbillon d'étoffes colorées.

— Je suis citoyenne américaine ! J'ai des droits ! Si ces filles au buffet et les gens sur les photos sont nus, alors je le peux moi aussi ! Double standard ! La phallocratie dans toute sa splendeur !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'une des invités, effarée et une main sur le cœur. C'est une performance artistique ?

— Oui, répondit Kristine en attrapant au vol l'excuse pour justifier le comportement de sa mère.

Qui n'était aucunement justifiable, si, comme tout semblait l'indiquer, cette dernière avait essayé de se déshabiller en public.

Mais il fallait sauver la face. Elle improvisa.

— C'est une métaphore de l'irruption brutale du cancer dans la vie des malades.

— Je vois, fit la femme en hochant la tête. Ça incite à la réflexion, c'est sûr.

On pouvait dire ça, oui.

Kristine essaya de ne pas gémir en voyant sa mère résister de toutes ses forces à l'agent qui tentait, malgré tout, de rester poli. Que faire ? Devait-elle intervenir ?

Un soulagement sans nom l'envahit lorsque Sean prit en charge la situation. Il donna congé à l'agent et se pencha pour discuter avec Ebbe, qui cessa immédiatement de s'agiter. Kristine n'en revenait pas.

D'un pas aussi calme que possible, elle guida les invités vers le buffet.

— Je vous en prie, servez-vous. Je vous invite à échanger avec l'artiste, le photographe Ian Bainbridge.

Sa voix était presque normale, elle pouvait être fière d'elle-même. Et, quand sa mère et son futur ex-mari disparurent dans l'arrière-boutique, elle commença même à respirer de nouveau.

June l'appela d'un geste.

— Qu'est-ce que c'était que cette énerjumène ?

— Aucune idée, mentit-elle effrontément. Heureusement qu'on a un bon service de sécurité.

— C'est elle, la responsable des dégâts ?

— Je ne pense pas.

Là, elle ne mentait pas. Si sa mère avait été l'auteur des tags, elle ne s'en serait pas cachée ; au contraire, elle s'en serait vantée.

Dans tous les cas, elle était redevable à Sean pour avoir neutralisé sa mère et... elle se doutait de ce qu'il allait demander en retour.

Ses soupçons se confirmèrent lorsqu'il revint vers elle à peine quelques minutes plus tard d'un pas nonchalant, les mains dans les poches, comme si de rien n'était. Il se pencha pour lui dire tout bas :

— Ça risque de me coûter quelques séances de thérapie, mais Ebbe se trouve en ce moment même dans ma voiture avec un de mes agents, en train de jouer au solitaire sur son téléphone.

C'était presque trop beau pour être vrai.

— Merci, Sean. Merci beaucoup.

Il lui lança un regard appuyé.

— Tu n'arrêtes pas de me remercier. C'est très poli, mais je n'ai que faire de ta politesse.

Elle se mordit la lèvre.

— Ce n'est pas le bon moment... Ma mère me crée trop de soucis.

— Et à moi donc ? Alors que je veux me consacrer entièrement à toi. Viens à la cabane avec moi. Fais-moi oublier tout ce qui n'est pas toi.

Elle frissonna. Il était beaucoup trop proche d'elle. Comme si la notion d'espace personnel lui était inconnue — et elle était terriblement consciente de sa carrure imposante, de sa virilité qui la faisaient se sentir plus petite, plus féminine. Un effet de la fatigue, peut-être. Ou de la reconnaissance qu'elle éprouvait pour tout ce qu'il faisait pour elle depuis quelques jours. Ou c'était peut-être qu'elle ne pouvait plus résister à l'envie de glisser sous les draps avec son ex.

Ses raisons, à la fin, importaient peu, car elle s'entendit dire :

— D'accord. Je viens avec toi.

Il esquissa un soupçon de sourire, à la fois subtil et terriblement séduisant.

— Tu ne le regretteras pas.

Elle n'allait pas le regretter, non. Ce qui était, elle le savait, le fond du problème.

Chapitre 8

— Je suis désolé pour tout à l’heure, dit Sean à Ian.

Techniquement, son entreprise n’était pas responsable du comportement d’Ebbe une heure et demie plus tôt, mais ils se devaient, en revanche, de régler ce type d’incident de la façon la plus discrète possible. A vrai dire, il était lui-même surpris d’avoir réussi à mettre Ebbe hors d’état de nuire aussi facilement. Peu d’invités se trouvaient sur place à ce moment-là et on pouvait espérer que l’incident était passé relativement inaperçu. Lui, personnellement, comptait féliciter son agent pour avoir empêché que la scène ne tourne à l’exhibitionnisme.

— Pas de souci, fit Ian. Tout le monde a le droit de s’exprimer, n’est-ce pas ? Les avis sur mon travail m’intéressent toujours.

Le photographe prenait les choses avec beaucoup de calme. Lui n’aurait pas été si tolérant... Il devrait peut-être en prendre de la graine.

— Je ne dirais pas qu’elle donnait juste un avis, dit-il. Elle vous condamnait de façon assez virulente.

En riant, Ian prit une coupe sur le plateau d’un serveur qui passait.

— Ça m’arrive tout le temps. La nudité met les gens mal à l’aise, pour plein de raisons. Ce n’est pas mon cas. Pour les humains d’aujourd’hui, c’est la forme d’expression la plus évidente.

Sean n’allait pas le contredire. Il avait plein de choses à exprimer lui-même dès le lendemain, nu avec Kristine, à la cabane.

Même s’il avait su depuis le début qu’elle finirait par céder et passer le week-end avec lui, il avait été surpris qu’elle se laisse convaincre aussi facilement. L’idée suffisait à l’exciter douloureusement.

Heureusement, la soirée commençait à toucher à sa fin et demain n’était pas loin. Kristine n’avait pas cessé un instant de voler d’un bout à l’autre de la galerie, les joues roses et le sourire éclatant. A ceux qui ne la connaissaient pas, elle donnait sans doute l’impression de tout maîtriser, mais il savait qu’elle était sous pression et terriblement stressée. Il était évident que ce job comptait beaucoup pour elle. Elle devait être morte de faim. D’après ce qu’il avait vu, elle n’avait pas mangé de la soirée. Il se força à reporter son attention sur Ian.

— Et jusqu’à quand restez-vous à Minneapolis ?

— Encore une semaine, et après on reprend la route. On a six villes au programme avant la fin de l’année.

— Une vie excitante.

— Fatigante, plutôt, fit Ian avec un sourire ironique. Ce sont les aléas du métier.

— Je vous comprends.

Il connaissait très bien les journées sans fin. Il avait commencé à travailler à vingt ans et ne s'était pas arrêté depuis. Pendant que ses copains étudiants regardaient des matchs des Twins et testaient tous les bars de la ville, il répondait à des e-mails et emmenait dîner les clients de son mentor. Les loisirs n'avaient pas de place dans son emploi du temps et, bien qu'il tire aujourd'hui les bénéfiques financiers de cette discipline, parfois, lorsqu'il se trouvait seul dans son appartement à travailler encore à minuit, un verre de vin pour seul compagnon, il ne pouvait que se demander s'il n'y aurait pas une façon plus équilibrée de concilier vie privée et vie professionnelle.

— Votre expérience d'entrepreneur ressemble probablement à la mienne, fit Ian. Ça ne s'arrête jamais, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Vous êtes marié ? poursuivit Ian. Vous avez quelqu'un dans votre vie ?

— Non, répondit-il machinalement.

Mais il éprouva aussitôt, comme chaque fois qu'il répondait ainsi aux femmes qui lui posaient cette question, le besoin de rendre compte honnêtement de sa situation.

— Cela dit, je suis encore techniquement marié, bien que la séparation ait eu lieu il y a dix ans. Nous n'avons jamais pris le temps de divorcer en bonne et due forme.

Ian pencha la tête, curieux.

— Sans blague ? Dix ans, c'est beaucoup de temps. Vous êtes toujours amis ?

— On essaie de l'être.

Ou quelque chose comme ça.

— Bonne chance avec ça, mon vieux. Ça ne doit pas être facile.

— Les relations le sont rarement, en fait.

Bon sang ! Pourquoi était-il en train d'ouvrir son cœur à ce type qu'il ne connaissait pas ? Peut-être parce qu'il avait un cercle d'amis restreint, constitué seulement de ses deux frères et de son meilleur ami du lycée, et qu'il éprouvait un besoin pressant de parler de Kristine, de son retour fracassant dans sa vie. Mais ce n'était pas une raison pour se confier à un photographe — un client en plus !

— Vous avez déjà été marié ? demanda-t-il.

— Non. C'est difficile d'entretenir une véritable relation quand on est constamment sur la route pour prendre des gens nus en photo. Les femmes en déduisent que je suis un pervers, ou bien passent leur temps à comparer leur corps à ceux que je photographie, ou encore elles s'intéressent plus à mon succès qu'à ma personne.

Il n'y avait rien de cynique dans son ton, il dressait simplement un constat. Sean n'aurait pas imaginé avoir tant de choses en commun avec un artiste contemporain.

— A qui vous le dites, fit-il. Trop travailler tue la vie sociale.

— Absolument.

S'apercevant alors qu'ils fixaient depuis quelques minutes l'image devant eux, Sean se sentit mal à l'aise.

— Je vais vous rendre à vos invités, dit-il en serrant la main à Ian. Bonne chance pour vos prochaines expositions, et j'espère sincèrement que l'incident de mercredi ne se répétera pas.

— Merci, j'apprécie.

Sean prit congé et passa à côté des tables à sushis, où les mannequins, uniquement couverts à présent de quelques feuilles de salade, avaient un air encore plus incongru. La brune lui lança un clin d'œil, il se contenta de répondre avec un sourire circonspect. Pas la peine de l'encourager, il n'était

pas intéressé : Kristine occupait déjà toute la place dans ses pensées et dans sa libido.

Il croisa son regard alors qu'il était sur le point de retourner dans l'arrière-boutique, et le sourire qu'il lui offrit, à elle, n'avait rien de timoré. Elle roula des yeux avec une moue adorable, et il lui tira la langue en profitant du fait qu'il tournait le dos aux invités. Elle rit doucement, amusée et surprise.

— Tu t'en vas ? demanda-t-elle à mi-voix lorsqu'il se trouva assez près pour l'entendre.

— Je veux vérifier comment ça se passe sur le parking avec une certaine personne.

Elle hocha la tête.

— Bien sûr. Mais après tu reviens ?

Il se trompait peut-être, mais il aurait juré qu'elle n'avait pas envie qu'il parte... Elle ajouta :

— Tu as sans doute envie de reprendre des crevettes et du wasabi, non ?

Si elle voulait sous-entendre qu'il... Oh ! il n'avait pas envie de jouer aux devinettes. Il décida d'ignorer ce commentaire.

— Je prends tes coordonnées à mon retour, dit-il avant de s'éloigner. Ne t'encombre pas d'une grosse valise, tu n'auras pas besoin de beaucoup de vêtements.

Elle sembla cesser de respirer un court instant, mais reprit aussi vite ses esprits.

— Tu vas m'avoir en pyjama en pilou, et tu vas aimer.

Du tac au tac, juste comme dans ses souvenirs. Juste comme il aimait.

— Je n'en doute pas, fit-il avec un clin d'œil.

Il quitta la galerie par la porte latérale et s'approcha de sa voiture, où l'un de ses hommes de confiance surveillait Ebbe.

Il le regretta aussitôt.

Le juron bien senti qui lui échappa résonna dans le parking vide.

* * *

Le Sean que Kristine avait connu n'était pas du genre à lancer des clins d'œil, et le geste l'avait prise au dépourvu. C'était vrai aussi que, tout en ayant gardé son aura de businessman ambitieux, il semblait moins... impatient qu'il ne l'était dix ans plus tôt. C'était peut-être parce qu'il avait atteint le succès qu'il convoitait, mais il semblait plus assuré, en accord avec lui-même et la vie qu'il menait.

Cependant, même à l'époque, ils avaient souvent ri ensemble dans l'intimité de leur petit studio. Songer à ces scènes du passé la rendit nostalgique. A quand remontait sa dernière relation avec un homme qui la faisait rire ? Elle était soucieuse en permanence depuis un bon bout de temps, à cause de l'argent, ou de son avenir, et ces dernières années elle n'était sortie qu'avec des hommes sérieux et responsables. Comme si elle espérait que leurs qualités déteignent sur elle.

Mais ce n'était pas dans son caractère.

Peu importait qu'elle se présente à présent comme Kristine, elle était encore Kristy, la fille d'Ebbe, qui avait grandi tour à tour dans un vieux bus abandonné au milieu de nulle part et dans un appartement en ville. Elle était la femme qui aimait arborer des manucures extravagantes et danser le swing.

Mûrir ne voulait pas dire renoncer à être soi, si ? En acceptant ce week-end avec Sean, elle renouait avec sa partie la plus spontanée, celle dont elle avait appris à se méfier. L'impulsivité de sa mère avait provoqué beaucoup d'instabilité dans sa vie, et la décision hâtive de son père de partir avait sans aucun doute marqué son enfance de façon indélébile. Mais, en dépit de ce que tant de gens

disaient, la spontanéité n'était pas un défaut en soi. Au contraire, c'était vivre le moment intensément.

N'écoutant plus que son instinct, elle se précipita à la suite de Sean. Elle avait besoin de lui dire qu'elle avait hâte de se retrouver au lac avec lui. Bien sûr, elle aurait pu attendre le lendemain, mais elle voulait le faire maintenant. Il fallait qu'il sache tout de suite qu'elle appréciait sincèrement son aide et aussi qu'elle était soulagée qu'il ne soit pas entré dans une colère noire quand la demande de divorce lui était tombée dessus sans préavis. Elle n'était pas sûre qu'elle aurait été aussi conciliante si les rôles avaient été inversés.

L'air frais de la nuit lui fit du bien, elle eut tout de suite l'impression d'avoir les idées plus claires, la chaleur de la galerie et le stress l'avaient étourdie. Pourtant, elle sursauta quand Sean arriva vers elle au pas de course. On aurait dit qu'il venait d'être témoin d'un assassinat : pâle, le regard hagard, il respirait avec difficulté.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Paniquée, elle chercha des yeux une trace de sang ou de blessure sur son corps. Il avait dû être violemment agressé pour se trouver si mal en point. Elle le regarda de la tête aux pieds et des pieds à la tête. Rien. Il semblait parfaitement indemne.

— Ta mère et mon employé sont en train de se rouler un patin dans ma voiture, fit-il enfin.

— Quoi ?

Il se pencha en avant, les mains sur les genoux, comme un athlète qui reprend son souffle.

— Je les ai laissés tout à l'heure, ils jouaient aux cartes. Comment c'est possible ? Je veux dire... elle est... alors que lui...

Il éclata de rire.

— D'une certaine façon, c'est fascinant, dit-il. Comment fait-on pour faire comprendre à l'autre si vite qu'on est partant pour un... câlin ?

Que dire ? Kristine n'était pas surprise : sa mère était coutumière du fait, mais c'était mortifiant tout de même et elle éprouvait le besoin de s'excuser pour elle.

— Je suis désolée. Elle aime bien rencontrer des nouvelles têtes.

— C'est le cas de le dire, dit-il avec un sourire amusé. On devrait te décerner la médaille du courage pour avoir survécu à une enfance avec elle. Elle est frappée, tu le sais, non ?

— Mieux que personne, je t'assure. Elle est... Ebbe. Ma croix à moi. J'avais presque oublié comment c'était de se la coltiner en personne et de trop près.

— En ce moment précis, c'est Jason qui s'occupe d'elle en personne et de très près, donc tu as un sursis.

Maigre consolation, mais consolation tout de même.

Elle soupira.

— J'étais juste sortie un instant pour te parler mais, encore une fois, ma mère trouve le moyen de tout chambouler. Elle a vraiment un don, on dirait qu'elle le fait exprès.

— Ecoute, n'y pense plus. Je m'en occuperai. Je vais frapper à la vitre, leur suggérer d'échanger leurs numéros s'ils le désirent et demander à Ebbe de rentrer chez elle.

— Tu ferais ça ?

Une part d'elle était soulagée : il fallait absolument qu'elle retourne à la soirée, elle devait montrer à June qu'elle savait prendre au sérieux son travail. Mais, d'un autre côté, elle avait mauvaise conscience de laisser encore une fois Sean régler un problème créé par sa mère. C'était à elle de s'en occuper.

— Merci, Sean, mais je ne peux pas te laisser...

— J'ai proposé, ne t'inquiète pas, coupa-t-il en prenant son visage entre les mains. Je tiens à toi,

tu sais. Je veux t'aider.

Elle sentit sa gorge se nouer et aussi, à son grand dam, le picotement des larmes sur le point de déborder.

— Moi aussi, je tiens à toi.

C'était la vérité. Ce sentiment n'avait jamais cessé d'exister. Sean avait été l'aune à laquelle elle mesurait tous les hommes et aucun n'avait supporté la comparaison. Mais ce n'était pas pour autant qu'il fallait laisser la nostalgie brouiller leur jugement sur leur situation actuelle. Ils avaient chacun une place dans le passé de l'autre, pas dans son avenir.

— Mais je ne veux pas me sentir redevable.

L'agacement traversa fugacement le visage de Sean.

— La vie n'est pas un bilan comptable. Je peux faire quelque chose pour toi, parce que je t'apprécie, sans forcément attendre quelque chose en retour.

Evidemment, il avait raison.

— D'accord. Merci, alors.

— Donne-moi tes coordonnées, je serai chez toi demain à 6 heures.

Cette dernière phrase effaça d'un coup ces sentiments de reconnaissance si encombrants.

— Quoi ? 6 heures ? Tu me prends pour un coq ou quoi ?

— Je pourrais faire un jeu de mots douteux, avec le verbe prendre, là.

Sans qu'elle puisse l'éviter, le souvenir de leurs corps nus enlacés et trempés de sueur s'imposa à son esprit. Elle rougit comme une collégienne. Le week-end promettait d'être intense.

Elle tenta de reprendre contenance.

— Ha. Très drôle.

— Je préfère te prévenir, j'ai l'intention de te séduire.

— Oui, il me semble qu'on en a déjà parlé.

Ils n'étaient jamais aussi à l'aise que lorsqu'ils s'aventuraient sur un terrain sexuel. Ce qui n'était pas nouveau, après tout.

— Non, fit-il en hochant la tête lentement. Je veux dire séduire dans le sens le plus dépravé du terme. Dimanche soir, tu ne sauras même plus comme tu t'appelles. Tu me réclamera en criant.

Il frôla du bout du pouce sa lèvre, elle frissonna. C'était tendre, et intime. Et terriblement sensuel.

— Tu crois que tu vas tenir le coup ? ajouta-t-il.

Non. Mais elle avait passé sa vie à se cacher et à fuir. Si elle voulait qu'il signe ces fichus papiers, si elle voulait reprendre le cours de sa vie dans la peau d'une femme adulte et indépendante, elle devait aller jusqu'au bout. Pour Sean, pour elle-même. Pour son pauvre corps en manque de sexe.

— Parfaitement.

— Je te rappelle que la cabane se trouve sur une île qu'on ne peut atteindre ou quitter qu'en bateau.

Autant le dire, elle n'aurait pas d'échappatoire. Elle sourit à l'idée de décamper au beau milieu de la nuit pour échapper aux prouesses sexuelles de Sean. Pas très réaliste.

— Ce ne sont que deux jours, dit-elle. A moins que tu ne sois devenu un véritable psychopathe, je n'ai pas de soucis avec une approche... intense.

Il ébaucha un demi-sourire.

— Je ne me souvenais pas de cette facette de ta personnalité.

Ce ping-pong érotique commençait à la troubler. Elle aurait préféré être assise, elle aurait pu au

moins croiser ses jambes pour calmer ce qui se passait au fond de son ventre.

— Pas mal de choses ont pu changer en dix ans.

Et toc. Elle aussi savait flirter. De façon efficace, en plus, à en juger par le grognement sourd qu'il laissa échapper.

La porte arrière de la galerie s'ouvrit juste à ce moment.

— Vous voilà, fit June.

Kristine sursauta légèrement, surprise. Ah, bien sûr. Elle était censée bosser, là.

— Désolée, je discutais avec M. Maddock. J'arrive.

— Tu peux prendre la main, s'il te plaît ? Je m'échappe juste le temps d'une cigarette.

June fumait ? Kristine fut étonnée et rassurée en même temps, ce petit vice rendait sa chef plus humaine.

— Bien sûr. J'en ai pour deux minutes, pas une seconde de plus.

June sourit, visiblement soulagée.

— Merci. Je vais prendre mon briquet pendant que vous finissez.

Kristine attendit que la porte claque pour reprendre la conversation.

— Donc, demain 6 heures du matin. C'est d'accord, mais je n'aurai pas le temps de me maquiller, je préfère te prévenir.

— Au naturel, c'est ce que je préfère. Que je te préfère. J'aime le goût de tes lèvres sans celui du rouge, ta peau pâle et douce sans fard.

Ces mots la décidèrent à mettre le réveil à 5 heures pour avoir le temps de se faire une beauté. Sean n'était pas le réalisateur de ce film. Même s'il l'avait entraînée dans cette folie, elle avait encore son mot à dire.

— Tu ferais bien de te calmer, hein ? Allez, bonne nuit.

Et elle retourna vers la galerie d'une démarche exagérément chaloupée. Elle avait repris le contrôle de la relation.

Le sifflement admiratif qu'il lança ruina, malheureusement, cette sensation de triomphe.

Elle leva les yeux au ciel sans se retourner. Il était évident que, durant ces dix dernières années, il avait retrouvé son côté léger. Alors qu'elle avait juste trouvé sa facette susceptible.

Chapitre 9

Sean entra dans le parking de l'adresse que Kristine lui avait donnée. C'était un immeuble fatigué dans un quartier qui, sans être dangereux, n'avait rien à voir avec la zone chic où il l'avait imaginée habiter. La propriété était mal entretenue, les haies n'avaient pas été taillées depuis longtemps, des mégots et autres débris jonchaient les allées. Le cœur serré, il se sentit coupable de vivre dans le luxe sécurisant de l'appartement qu'il possédait. Ce qui était parfaitement ridicule puisqu'il n'avait pas ménagé ses efforts pour atteindre ce niveau de confort. Kristine ne partageait pas ses ambitions professionnelles ou matérielles à l'époque, et il était évident qu'elle n'avait pas changé depuis.

Elle était heureuse comme ça, non ?

Il n'en savait rien.

Ce qui le perturbait terriblement.

Il aurait dû le savoir.

Soudain, il trouvait insupportable la façon dont dix ans plus tôt elle avait surgi dans sa vie pour en changer le cours à jamais avant de disparaître. Il ignorait tout d'elle depuis : ce qu'elle avait vécu, ses blessures, ses succès, ses chagrins. Il ne la connaissait plus. Le chemin qu'elle avait choisi l'avait menée jusqu'à cet immeuble, mais quelles décisions avait-elle prises à chaque carrefour pour y parvenir ?

Il voulait le savoir.

Il avança vers l'entrée de l'immeuble en même temps qu'il l'appelait.

Elle décrocha, la voix chargée de sommeil.

— Bonjour.

— Tu dors encore ? demanda-t-il.

Ce ne serait pas étonnant, avec la journée qu'elle avait subie la veille.

— Non, je finis mes bagages.

— Tu n'as besoin que d'un jean et d'un gros pull. J'ai de l'insecticide, et nous passerons au supermarché avant de prendre le bateau si tu as besoin de quoi que ce soit d'autre.

La seule et unique fois où ils avaient passé du temps dans cette cabane avait été leur voyage de noces. Kristine, qui était pourtant une créature des villes, s'était adonnée avec enthousiasme à cette expérience d'un autre temps où il fallait apprendre à vivre sans eau courante, sans télévision et sans réseau téléphonique. Leur séjour n'avait duré qu'une semaine, et elle n'avait apporté qu'une poignée de culottes affriolantes, trois Bikini, un jean, un T-shirt et un sweat. Mais, puisque l'automne était là et qu'il était frais, elle n'avait même pas besoin des Bikini cette fois-ci. C'est pourquoi, lorsqu'elle

quitta son appartement avec une énorme valise, il ne put cacher sa surprise.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Et, bon sang, c'était quoi, cette tenue ? On aurait dit une pin-up des années quarante dans la revue de chasse *Field & Stream* : chemise de flanelle rentrée dans un jean moulant, bottes de randonnée. Elle avait noué un petit foulard autour de son cou dont les pointes caressaient l'écrin généreux de son décolleté.

— J'ai paniqué côté chaussures, s'excusa-t-elle. J'avais peur que cette paire ne se mouille, donc j'en ai pris une de rechange. J'ai aussi besoin de tongs pour sortir vite fait de la cabane et de pantoufles pour le soir. Il doit faire un froid de canard.

— Pour deux jours ?

Sans répondre, elle ferma à double tour la porte de son appartement. Lorsqu'elle se tourna vers lui, il vit qu'elle portait du rouge à lèvres, du mascara et même de l'eye-liner.

— Tu es beaucoup trop jolie pour Tower.

Tower, c'était la ville où il était né, aîné de trois garçons élevés par une mère assistante de vie et un père ouvrier de la construction — quand il y avait du travail. Son grand-père, mineur, avait passé la plupart de ses jours sous terre, dans le noir des galeries. Quitter ce patelin à la recherche d'une vie plus grande avait été son but depuis aussi loin qu'il s'en souvienne, mais il gardait la nostalgie de cette vie simple. C'était un bon endroit où grandir, cette petite ville où tout le monde se connaissait.

Kristine lui avait dit « oui » à l'église sur Main Street, et ensuite ils avaient mis le cap vers l'île où se trouvait la cabane de sa famille. Est-ce que Kristine serait surprise des changements qu'il y avait effectués ? Vu la taille de sa valise, elle en serait probablement ravie. La cabane originale était devenue une remise à bois et il avait fait construire une maison beaucoup plus confortable à côté.

— J'ai peut-être exagéré, admit-elle. Mais j'ai paniqué. On va plus au nord, et il y a l'humidité du lac, je ne voulais pas avoir froid, donc j'ai prévu de porter plusieurs épaisseurs. Beaucoup d'épaisseurs.

— Tu es en train de me dire que, si je veux m'amuser un peu, je vais devoir te peler comme un oignon ?

Elle lui lança un regard rieur.

— Tant que ça ne te fait pas pleurer... Ça risquerait de me complexer.

— Je ne pleurerai pas, répondit-il en riant. Promis.

Il prit la valise pour la ranger dans le coffre mais Kristine l'arrêta.

— Attends ! J'ai besoin de mon plaid pour le trajet.

Il roula des yeux pour cacher à quel point ses petites manies le faisaient craquer. Il la regarda coucher la valise sur le côté et l'ouvrir pour en sortir ledit plaid, mais aussi un petit oreiller. L'aperçu de l'intérieur de la valise lui donna le tournis. Elle avait emporté pas mal d'objets de toilette, vraiment beaucoup. Des pots, des flacons, un sèche-cheveux et... c'était des bigoudis, ça ?

— Kristine, tu déménages ou quoi ?

— Tais-toi et prends ça, fit-elle en lui mettant dans les mains le plaid et l'oreiller.

Il obtempéra, médusé, et attendit qu'elle referme la valise en remarquant au passage que le jean épousait à la perfection ses belles fesses.

— C'est bon, fit-elle, en faisant mine de soulever la valise.

Il l'en empêcha.

— Laisse-moi faire.

— Je peux le faire.

— Mais je veux le faire, répondit-il en lui laissant le plaid et l'oreiller sur les bras. Va dans la voiture.

Elle eut un instant d'hésitation, puis céda. Il mit la valise dans le coffre et s'installa au volant. Il voulait éviter les questions banales telles que « quoi de neuf depuis dix ans ? » mais rien de meilleur ne lui venait à l'esprit. En faisant démarrer la voiture, il s'aperçut que Kristine avait déjà les yeux fermés et la tête sur l'oreiller collé à la vitre.

Elle devait être épuisée. En plus, il était prêt à parier qu'elle s'était réveillée de bonne heure pour préparer sa valise et prendre le temps de se maquiller aussi soigneusement. Elle avait bien mérité de dormir pendant les quatre heures que durait le trajet jusqu'à Tower. Sans dire que, si tout se passait comme prévu, elle n'aurait pas tellement le temps de se reposer pendant le week-end.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il s'arrêta au drive-in pour acheter un café à emporter, elle dormait déjà.

Il la regarda très souvent, tout au long du voyage. Il pouvait voir son profil, la ligne de son nez, ses lèvres gourmandes. En dépit du maquillage, elle avait l'air plus jeune, moins... anxieuse que réveillée. Ces derniers jours, il avait à peine reconnu la gamine insouciante qu'il avait épousée sous les traits de cette jeune femme accablée par les tracas. La vie semblait avoir été moins généreuse avec elle qu'avec lui. Il avait travaillé dur, oui, mais il n'avait jamais subi la pression épuisante de ceux qui vivent d'expédients, toujours au bord du désastre financier. Année après année, il avait vu se creuser les rides sur le front de ses parents dans leur effort constant pour joindre les deux bouts. Le visage de Kristine trahissait les mêmes difficultés, ce qui le rendait triste... et lui donnait envie de changer le cours des choses.

Non, mauvaise idée. Ce sentiment de responsabilité ne présageait rien de bon. Le plan était, au contraire, de se sortir Kristine de la tête, il fallait juste trouver comment. Résoudre des problèmes, c'était son métier, après tout. Il était censé être un homme de ressources. Qu'il ne soit pas retombé amoureux après l'avoir connue ne voulait pas dire que Kristine était la « femme de sa vie », et ce mariage qui traînait l'empêchait de toute évidence d'aller de l'avant et de rencontrer d'autres femmes.

La solution était donc de clore ce chapitre une bonne fois pour toutes. De tourner la page pour de bon. De fournir une réponse à toutes les questions qui restaient encore ouvertes entre eux et qui l'avaient affecté plus qu'il n'avait voulu le reconnaître ces dernières années.

Kristine devait éprouver la même chose, sinon elle n'aurait pas demandé le divorce. Si elle avait disparu pendant dix ans, il y avait une raison, et ce n'était pas qu'elle l'aimait de tout son cœur. Evidemment que non.

C'était profondément agaçant de ne pas pouvoir maîtriser sa vie personnelle comme sa vie professionnelle, mais c'était comme ça.

Arrivé au petit port du village, il se gara devant le hangar de sa famille. Il secoua Kristine gentiment.

— On est arrivé, dit-il quand elle entrouvrit les yeux. Dernière chance de te rétracter avant de te trouver seule sur une île avec moi pour les prochaines trente-six heures.

Une partie de lui aurait voulu qu'elle arrête tout de suite cette folie.

Mais elle n'en fit rien.

Elle se redressa et se frotta les yeux, s'étira à loisir en mettant à l'épreuve les boutons de sa fine chemise.

— J'en ai assez de passer ma vie à fuir, Sean. Si tu veux te débarrasser de moi, il va falloir que tu me jettes dans le lac.

Une réponse qui se répercuta directement dans son bas-ventre.

— Oh ! Je peux trouver mieux à faire avec toi que te balancer dans une eau à dix degrés.

Mais, plutôt que de lui donner un aperçu des activités qu'il avait en tête, il sortit de la voiture et ouvrit le hangar. Son sexe était douloureusement dressé et il n'était plus sûr de survivre au week-end. Ça ne pouvait pas être bon, toutes ces érections insatisfaites.

Il espérait que ce petit somme avait redonné des forces à Kristine, car elle était sur le point de déployer une activité physique intense, il s'en faisait la promesse.

* * *

Kristine sursauta quand Sean claqua la porte de la voiture. Il transpirait la frustration sexuelle, mais aussi une sorte... d'irritation. Était-il fâché contre elle ? Ça en avait tout l'air. Mais elle aurait été incapable de dire pourquoi. Bien sûr, vu leur passé, il y avait tout un tas de raisons, mais elle aurait voulu savoir laquelle, concrètement, l'avait mis à ce point de mauvais poil.

Était-ce parce qu'elle l'avait accusé de la tromper, à l'époque ?

Parce qu'elle avait disparu de la façon la plus immature qui soit ?

Était-ce son manque de succès professionnel ?

Le comportement de sa mère ?

Ou peut-être que c'était juste parce qu'elle s'était endormie dans la voiture et qu'il s'était ennuyé. Elle aurait voulu rester éveillée, mais la fatigue accumulée pendant cette semaine infernale, ajoutée à une nuit très courte, avait eu raison de sa détermination. C'était stupide de s'être levée si tôt juste pour lui prouver — en se maquillant — qu'elle n'obéissait pas à ses ordres. D'ailleurs, ce n'était même pas un ordre, plutôt une préférence qu'il avait exprimée. Pourquoi tenait-elle tant à lui montrer qu'elle était une femme indépendante ? Si elle en avait été profondément persuadée, se serait-elle acharnée à le montrer constamment ?

Non.

C'était le cœur du problème.

Plutôt que d'essayer d'en mettre plein les yeux à Sean, elle devrait chercher à rester elle-même.

Elle prit son sac à main avec l'intention de le poser dans le canot avant de retourner prendre sa valise, mais, lorsqu'elle entra dans le hangar, elle eut le souffle coupé par le paysage encadré par la porte. Le lac s'étendait sous ses yeux, parsemé d'îles couvertes d'arbres ; l'eau sombre qui ondulait, le soleil à travers des nuages d'un blanc éclatant. C'était beau et elle fut submergée par les souvenirs de son premier séjour ici avec Sean.

C'était ici qu'ils avaient passé leur lune de miel.

En arrivant, il l'avait hissée dans ses bras et l'avait déposée dans le petit bateau à moteur pendant qu'elle riait et criait d'excitation. Le bateau avait tangué et elle avait eu peur, mais rien qu'un instant, car en regardant le visage de Sean toutes ses craintes s'étaient évaporées. Il était là pour la protéger et la chérir, pour l'aimer. Elle l'avait su avec certitude.

Elle n'avait aucune raison de penser qu'il ne l'aurait pas fait. Il avait tenu ses engagements, lui.

Et elle devait faire de même, ce week-end, en dépit de ces souvenirs des jours heureux qui la rendaient mélancolique.

Elle ne pouvait pas prendre la fuite chaque fois qu'elle avait à affronter une émotion compliquée. C'était à cause de cette propension qu'elle s'était trouvée loin de tout et de tous à Las Vegas.

Pendant que Sean détachait l'une des amarres, elle jeta résolument son sac dans le cockpit.

Voilà, elle ne pouvait plus faire demi-tour, toute sa vie se trouvait dans ce bagage et elle ne pourrait le récupérer que si elle montait à bord. Elle retourna chercher sa valise, à côté de laquelle elle découvrit des sacs de courses remplis. Bien sûr. De la nourriture. Elle n’y avait même pas pensé, préoccupée qu’elle était à choisir les pièces les plus spectaculaires de sa collection de lingerie et à se composer des tenues de bûcheronne chic.

Heureusement que Sean avait le sens pratique. C’était d’ailleurs très gentil de sa part. Il s’était chargé tout seul des courses pour la laisser dormir.

Elle culpabilisa un instant avant de chasser ce sentiment qui était toujours prêt à lui compliquer la vie : elle se rattraperait en cuisinant pendant leur séjour, voilà tout. Si elle n’avait pas, comme Sean, bâti une entreprise à succès, elle pouvait se targuer d’avoir réussi à apprendre seule, en dépit d’une éducation chaotique, une grande variété de compétences domestiques comme cuisiner et tricoter. Elle avait d’ailleurs apporté une écharpe en cours au cas où elle aurait du temps entre deux orgasmes. Mais, si le malaise qu’elle sentait entre eux perdurait, elle risquait de l’avoir finie avant lundi.

Sans dire un mot, Sean revint à côté d’elle et attrapa la valise. Quand il la chargea dans le bateau, celui-ci pencha violemment en éclaboussant profusément le ponton. Peut-être qu’elle avait eu la main lourde, avec les fringues...

— Tu veux que je m’assoie à l’autre bout pour répartir le poids ? plaisanta-t-elle, des sacs de courses au bout des bras.

— Je crois que cette valise est plus lourde que toi, ça ne servirait à rien.

Sans perdre de temps, il chargea les deux derniers sacs, ferma la porte de la voiture, celle du hangar, et sauta lestement dans le bateau. Debout sur le ponton, elle se sentit bête de ne pas savoir où poser le pied pour ne pas perdre l’équilibre.

— Tiens-toi à la saisine, dit-il en montrant une corde pendue au toit du hangar. Ça t’aidera à te stabiliser.

— Il faudrait peut-être que je m’y accroche à temps complet, plaisanta-t-elle dans une vague tentative d’autodérision pour le dérider.

Il n’ébaucha même pas l’ombre d’un sourire. Elle ne savait plus quelle attitude adopter.

— Monte, Kristine.

Au moins, il l’avait appelé Kristine. Plus personne, à l’exception de sa mère, ne l’appelait Kristy. Ce petit nom la faisait se sentir jeune et inaccomplie au lieu de vieille et... inaccomplie.

Elle se hissa à bord.

Le bateau oscilla, mais gentiment, et elle se laissa tomber lourdement sur la banquette.

— Baisse la tête, fit-il en lâchant la seconde amarre.

Il démarra le bateau et entreprit de le sortir du hangar pendant que, penchée, elle admirait ses bottes. A Las Vegas, elle les portait parce qu’elles étaient à la mode, mais ici elles remplissaient leur véritable mission. Une fois qu’ils furent sortis du hangar, elle se redressa et prit une longue inspiration.

— C’est bon d’être de retour. L’air semble si pur ici. Ça m’a manqué, à Las Vegas.

— Je ne pourrais pas vivre dans le désert, dit-il par-dessus le bourdonnement du moteur.

Sean avait grandi dans la région et, à la barre de son bateau, il était dans son élément. Elle avait du mal à reconnaître l’homme d’affaires policé de la veille, mais peu importait, elle appréciait ces deux visages.

— Ça a du bon aussi, dit-elle. Du soleil toute l’année, les baignades au mois de mars... Mais c’est le manque de végétation qui est bizarre. Ils me manquaient, les arbres, tout ce vert.

— Je ne pense pas que je m'en irai un jour. J'ai le meilleur des deux mondes, je vis en ville mais je viens ici dès que je le peux.

— Tes parents et tes frères continuent de venir à la cabane ?

Elle adorait sa famille. Ils l'avaient accueillie à bras ouverts.

— Oui. Mes frères se sont tous les deux mariés, j'ai deux nièces maintenant. Mes parents viennent pratiquement tous les week-ends, en été.

Un aigle passa au-dessus d'eux, contre le bleu du ciel ; elle le regarda jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la cime d'un haut sapin sur l'un des nombreux îlots qui parsemaient le lac.

— Deux nièces ? Dis donc. Vous ne devez pas vous ennuyer.

C'était quelque chose qu'elle lui avait toujours envié. Une famille stable et unie, avec ses fêtes, ses traditions et maintenant une nouvelle génération pour les faire perdurer. Elle les appréciait vraiment, ne serait-ce que parce qu'ils ne se déshabillaient pas en public pour de prétendues raisons politiques.

La voix de Sean interrompit le cours de ses pensées.

— Raconte-moi un peu ce que tu faisais à Las Vegas.

— J'ai commencé comme standardiste et de fil en aiguille j'ai fini dans le service événementiel d'un casino.

Elle haussa les épaules.

— J'avais besoin de bosser, c'est cher d'habiter là-bas.

— Tu as profité de la vie nocturne ?

Pour dormir. Et encore.

— Non, pas du tout. Les spectacles coûtaient trop cher pour mon budget, pareil pour les restaurants. Je n'aime pas le jeu et les clubs sur le Strip sont bondés et hors de prix. Pas pour moi.

— Alors, tu faisais quoi, pour t'amuser ?

Rien.

— Mes ongles. Très souvent.

Il éclata de rire, et elle n'eut pas le cœur de lui avouer qu'elle ne plaisantait pas. Elle frissonna, ils avançaient vite et le vent fouettait son visage. *Flash info, Kristine. Le Minnesota est froid.*

— Regarde ! s'écria-t-elle en reconnaissant l'île devant eux. On y est !

Ce qui était très bête, parce qu'il le savait parfaitement, il avait même fait exprès de voguer dans ce sens pour atteindre l'île qu'il connaissait comme le fond de sa poche. Mais ça lui avait échappé : elle était émue et ravie de reconnaître le ponton et la maisonnette sur le promontoire. C'était une bicoque fatiguée avec une seule pièce en bas et une chambre délabrée sous les combles, mais elle l'avait trouvée parfaite, dix ans plus tôt, parce qu'ils y étaient comme seuls au monde. Comme aujourd'hui. Sauf que... Elle fronça le nez. Une autre cabane, beaucoup plus grande et bien plus luxueuse, se dressait extrêmement près de la cabane des Maddock.

— Oh ! mais vos voisins ont construit beaucoup trop près. C'est dommage. Ils sont calmes ?

— Ce ne sont pas les voisins, dit-il en approchant le dock dans une manœuvre impeccable. C'est moi qui l'ai fait construire. Elle est à nous.

— Pas mal, fit-elle, impressionnée. Tu t'es fait plaisir, on dirait.

— Oui, je voulais pouvoir accueillir tout le monde en même temps. Mais je tenais aussi à ce qu'elle se fonde dans le paysage.

Pari tenu, la maison était une réussite. Une de plus, songea-t-elle, fière de tout ce que Sean avait accompli. Elle savait à quel point partager les fruits de son succès avec les siens comptait pour lui.

— C'est génial, dit-elle. Je parie que tes parents sont ravis. C'est chouette que tu aies pu offrir

ce beau cadeau à ta famille. Du coup, ça veut dire qu'il y a l'électricité ? Et l'eau courante ?

Il avait coupé le moteur et était en train de nouer l'amarre au ponton avec un nœud compliqué.

— Il y a l'électricité, oui. Il n'y a pas l'eau courante, on pompe l'eau du lac pour la vaisselle et on peut se doucher à l'extérieur, mais l'eau n'est pas potable. On a une fontaine à eau. L'ancienne cabane nous sert de remise, et j'y ai installé des toilettes incinératrices.

Elle n'était pas sûre d'avoir bien compris.

— Toilettes comment ? Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que tu n'as plus à utiliser le cabinet extérieur. Et il y a même un véritable interrupteur, tu ne feras pas de rencontres inopinées avec les araignées.

Il sauta sur le dock et se tourna vers elle avec un sourire moqueur.

Elle releva le menton, digne. D'accord, elle avait peur des araignées, et oui, lors de son dernier séjour, s'étant trouvée seule aux toilettes face à une de ces bêtes, elle avait hurlé si fort que Sean avait couru à sa rescousse, convaincu qu'elle était aux prises avec un ours en colère. Mais l'arachnophobie était une affection très courante, après tout. Ce n'était pas pour autant qu'elle était une mauviette.

— Ne me dis pas que tu n'as toujours pas peur des araignées.

— Toujours pas, apparemment.

— Mais, moi non plus, figure-toi. J'ai surmonté mes peurs.

Sauf qu'au moment de poser le pied sur le ponton elle vit un monstre, un véritable monstre noir et poilu qui avançait de ses longues pattes vers elle.

Avec un cri, elle bondit en arrière et trébucha sur une canne à pêche. Le canot oscilla, elle perdit l'équilibre et... elle atterrit, heureusement, au fond du bateau et non pas dans l'eau. Sa fierté était blessée et ses fesses meurtries, mais au moins elle n'avait pas plongé dans le lac. Sean revint sur le bateau promptement et s'accroupit à ses côtés.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça.

Elle pointa la bête d'un doigt tremblant.

— Ah. Une dolomèdes. Désolé, j'aurais dû te le rappeler, il y en a toujours, ici. Mais ne t'inquiète pas, elles restent dans leur coin.

Elle n'arrivait plus à respirer. Cette chose la fixait hostilement, elle le sentait.

— Oh ! Sean. Je ne vais pas pouvoir. Des toilettes extérieures, passe, me doucher avec un tuyau d'arrosage en me gelant les fesses, passe encore, mais une araignée aussi grande qu'un poney, non. C'est trop pour moi.

Il retint un sourire.

— Je croyais que tu avais surmonté tes peurs.

— J'ai menti. Content ?

Elle scanna le ponton pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres intrus poilus.

— Je suis encore terrifiée par les araignées et je le serai probablement toujours. Je suis désolée, mais je suis incapable de sortir du bateau. J'ai la chair de poule de la tête aux pieds.

Ce n'était pas une exagération ou l'envie de jouer les divas. L'idée même de marcher sur la même surface que cette araignée éléphantique la paralysait.

— Ah bon ? Je peux voir ? fit Sean, lutin.

Il éclata de rire devant son regard noir.

— D'accord, j'arrête de te taquiner. Viens.

Et, sans crier gare, il la souleva dans ses bras.

Le bateau se balançait violemment, elle s'accrocha au cou de Sean comme si ça vie en dépendait.

— On va tomber ! On va tomber !

Il était fou ! Ils n'étaient pas sur la terre ferme ; au moindre faux pas, ils tomberaient dans une eau presque glacée.

Elle tenta de se calmer. Sean avait le pied marin, il était pratiquement né sur un bateau. Elle se blottit contre son torse, le visage enfoui dans la douceur de sa veste, ses bras rassurants autour d'elle. Un pas, un autre. Voilà, ils étaient sur la terre ferme. Elle attendit tout de même pour ouvrir les yeux d'être certaine qu'ils se trouvaient à une distance de sécurité raisonnable de l'araignée.

— Mieux ? murmura-t-il.

— Oui, merci.

Comme il ne disait rien, elle ajouta :

— Tu peux me reposer par terre, maintenant.

— Et si je ne veux pas ?

Son cœur se mit à battre plus vite, le bas de son ventre se contracta.

— C'est très mignon, mais, en dépit de ta force indéniable, je ne pense pas que ce soit très pratique de me porter sur un sentier irrégulier et très pentu.

— Depuis quand tu as l'esprit pratique ?

— Depuis que j'ai découvert que la vie est très chère et les frais médicaux pour un os cassé encore plus.

Et, pour adoucir ce commentaire défaitiste, elle ajouta :

— Mais je pourrais peut-être t'embrasser, avant que tu ne me poses. Pour te remercier de m'avoir sauvée d'une morsure d'araignée probablement mortelle.

— Ça ne me dérangerait pas.

Il ne s'était pas rasé ce matin, sans doute parce que, contrairement à elle, il ne s'était pas levé une heure avant pour se pomponner. Cela lui donnait une allure virile, un peu rugueuse sur les bords, et elle caressa sa barbe naissante avant de dessiner le contour de sa bouche. Il embrassa le bout de ses doigts, les mordilla. Le malaise du matin s'était mué en une tension érotique insoutenable.

Elle tendit le visage et l'embrassa.

Chapitre 10

Sean se rendit compte qu'il retenait son souffle, mais il avait du mal à se rappeler comment respirer quand il serrait Kristine tendrement, la rondeur aguicheuse de ses fesses contre son bras, sa cuisse plaquée contre sa braguette. Mais, quand elle sourit doucement avant de poser ses lèvres sur les siennes, il s'en souvint et, en l'embrassant, il expira finalement.

S'il avait eu l'âme d'un poète, il aurait dit que c'était le souffle qu'il avait contenu pendant dix ans. Mais il avait un esprit très pragmatique, non ? Tout le monde le disait.

Il décida donc d'écraser les émotions qui montaient en lui pour se concentrer sur les sensations que la bouche de Kristine éveillait dans son corps, comme pour lui rappeler l'objectif premier de ce week-end. Il l'avait invitée ici afin d'en finir avec l'idée qu'elle était la femme de sa vie et que son cœur lui appartenait, qu'il le veuille ou pas. Ce qui l'inquiétait depuis dix ans, ce n'était pas tant la crainte de ne pas trouver une bonne entente au lit avec une femme que de ne plus retrouver la magie qu'il avait partagée avec Kristine.

Leur séjour ici avait un but purement sexuel, rien de plus. Leur relation était purement sexuelle. Rien de plus.

Il la reposa délicatement par terre sans interrompre leur baiser. Du bout de la langue, il taquina ses lèvres, qu'elle lui ouvrit sans réserve. Et, si elle lâcha un petit soupir quand ses pieds touchèrent le sol, elle profita aussitôt de la nouvelle position pour lui enlever son bonnet et enfouir les mains dans ses cheveux, l'embrassant avec plus de fougue, les hanches ondulant contre les siennes.

Il glissa les mains vers sa taille et ensuite plus bas, incapable d'attendre une seconde de plus. Kristine avait un corps fait pour le sexe, avec cette taille de guêpe à laquelle il s'amarrait quand elle le chevauchait, avec ses beaux seins qui ondulaient pour ajouter à celui de la chair le plaisir des yeux. Il aimait plus que tout son corps de femme, si différent du sien et dont la douceur ne manquait jamais de le ravir.

Leur baiser monta en intensité, leurs soupirs en volume. Il y avait trop de couches de tissu entre eux pour qu'il sente le relief de ses mamelons contre son torse, mais il pouvait les imaginer. Il n'avait rien oublié de leur sensibilité, qui l'avait tant surpris au début de leur relation, avant de devenir son arme secrète pour la pousser vers le point de non-retour. Il suffisait qu'il les caresse, qu'il les embrasse...

Ce souvenir lui donna envie de faire sauter les boutons de sa chemise, mais il se retint. Après dix ans sous le soleil du Nevada, elle était sans doute devenue plus sensible au froid. A sa grande surprise, elle s'écarta de lui pour enlever son écharpe qu'elle fourra dans une poche de son jean.

— Ça nous encombre.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il tout en commençant à dessiner la ligne de sa clavicule du bout du pouce.

Il descendit vers la vallée entre ses seins, à présent découverte. Elle n'avait pas fermé la chemise jusqu'au cou, donc il n'eut qu'à enfoncer le doigt entre les deux pans pour ouvrir le premier bouton-pression et élargir la parcelle de peau offerte à ses yeux. Très tentante.

— Ça, souffla-t-elle.

— Et c'est tout ?

Il avait parlé d'un ton sec, mais il n'avait pu s'en empêcher. Il avait attendu trop longtemps pour la toucher et, sans attendre sa réponse, il fit sauter le bouton suivant, exposant le soutien-gorge qui couvrait sa peau ivoire. De la dentelle rouge. Elle n'avait pas oublié comment le faire bander sans même le toucher.

Elle avait la chair de poule à cause du froid. Et du désir, espérait-il.

— Je ne voulais pas que l'écharpe t'étouffe, murmura Kristine en lui passant la main sur la nuque pour l'attirer vers elle — vers ses seins.

Il sourit. Alors elle aussi se rappelait, elle savait ce qu'il était capable de lui donner, ce qu'il rêvait de lui donner. Il ne se fit pas prier. Il se pencha pour embrasser le haut de son décolleté, effleura du bout des doigts la dentelle. Quand il descendit vers les mamelons, déjà dressés, ils durcirent aussitôt. Kristine enfonça les ongles dans la chair de ses bras en poussant des petits bruits de gorge terriblement excitants.

Lorsqu'il abaissa le tissu pour poser la langue directement sur sa peau, elle retint son souffle.

Il allait continuer son exploration plus bas lorsque le bruit d'un moteur se fit entendre distinctement. Avec un juron agacé, il serra Kristine contre lui pour la protéger des regards indiscrets et leva la tête. Le bateau perturbateur se trouvait trop loin pour que les passagers aient vraiment vu quelque chose, mais assez près pour qu'ils devinent s'ils étaient d'humeur curieuse. Comme l'exhibitionnisme n'avait jamais été son truc, il ferma le chemisier de Kristine. A contrecœur et en déposant un baiser sur le sommet de son crâne.

— Eh merde, fit-elle tout bas.

— On va reprendre quand on sera dans la cabane, dit-il en retournant sur la barque pour décharger leurs affaires. Personne n'est plus déçu que moi.

— On parie ?

L'expression sur le visage de Kristine faillit le tuer. On aurait dit qu'elle songeait à braver l'araignée sur le dock pour grimper sur le bateau et sur lui par la même occasion. C'était très, mais très excitant. Il posa sacs et valises par terre aussi vite qu'il le put.

— Je croyais que tu n'aimais pas le jeu.

— Là, je ne peux pas perdre, fit-elle avec un regard faussement contrit. Quoique j'ai encore du boulot, côté séduction. Il me semble que ça ne se fait pas, de reconnaître dans les cinq minutes qu'on veut se retrouver dans le lit du mec et plus vite que ça.

— Ce sont des circonstances exceptionnelles, la rassura-t-il en avançant vers elle.

Elle soutint son regard sans ciller. Il continua :

— On savait tous, c'est-à-dire toi et moi, qu'on venait ici pour folâtrer. Mais c'est mieux d'attendre d'être protégé au moins par les arbres.

— Petit joueur, va.

Elle plaisantait, bien sûr. A moins que... Quelque chose dans son ton suggérait qu'il pourrait peut-être la convaincre, ce soir, au coin du feu, à la belle étoile.

Cette perspective lui occupa l'esprit pendant qu'il attaqua l'escalier qui menait à la cabane.

— Tu peux prendre les courses ?

— Bien sûr.

Elle passa devant lui.

— Ces dolo... machin, ce sont des bêtes qui vivent au bord de l'eau, non ? Elles restent bien au bord du lac ?

Il sourit, c'était flatteur, de vérifier qu'il pouvait lui faire oublier son arachnophobie.

— Oui, ne t'inquiète pas. Sinon, j'ai pris de quoi faire du chili, ça te va ? On peut le préparer puis trouver à s'occuper pendant qu'il mijote.

Elle s'arrêta à côté du foyer extérieur en lui lançant un regard aguicheur.

— S'occuper comment ?

— Pêcher, par exemple.

— Pêcher ? Tu crois au péché, maintenant ?

— Pêcher, comme dans « attraper des poissons ». Il ne fait pas chaud, je te l'accorde, mais c'est la meilleure saison pour la perche noire. Ou, si tu veux, on peut sortir en pleine nuit pour les maskinongés.

— C'est ça que tu veux faire au beau milieu de la nuit ? Hameçonner un gros brochet ?

Son cœur fit un bond. En plus, elle s'y connaissait en poissons ?

— Les nuits ne sont pas faites que pour dormir.

— On est d'accord, répondit-elle sans aller plus loin.

Ils savaient tous les deux qu'il y avait une troisième option beaucoup plus plaisante.

Ils arrivèrent sous le porche en même temps. Pendant qu'il fouillait dans ses poches à la recherche de la clé — elle était là, cette fichue clé, il en était sûr —, il devisagea Kristine.

Comment pouvait-il la connaître autant et ne pas la connaître du tout en même temps ? C'était la plus bizarre des sensations.

Qui fut confirmée lorsqu'elle dit :

— Je peux commencer à préparer le chili pendant que tu vas chercher un peu de bois. J'adorerais faire un feu dehors ce soir.

— Bien sûr.

Elle savait comment faire du chili ? Sa femme, Kristy, ne cuisinait pas mais peut-être que Kristine, son ex-femme, si. Ou peut-être qu'il devrait dire « presque ex ».

Il trouva enfin la clé et ouvrit la porte.

— Après vous, madame, fit-il en l'invitant à entrer.

— Oh ! Sean, c'est parfait, dit-elle avec un enthousiasme dont la sincérité le toucha. J'adore. C'est simple mais bien douillet, un vrai nid.

— Merci.

C'était exactement l'ambiance qu'il avait voulu obtenir. Il y avait quatre petites chambres et il avait aménagé une grande pièce à coucher sous les combles en prévision des enfants qui, une fois grands, auraient envie d'un peu d'indépendance. Ses frères et leurs femmes ainsi que ses parents avaient une chambre attitrée avec leurs lits doubles. Sa chambre à lui, il l'avait placée à l'autre bout de la maison pour préserver, en théorie, ses grasses matinées du week-end. En réalité, il avait choisi cet agencement pour s'épargner le moment où les couples heureux fermaient la porte derrière eux et où son statut de célibataire lui pesait plus que jamais. Il n'avait jamais emmené aucune femme sur l'île parce que c'était pour lui un symbole de famille, d'engagement et de tradition.

Exception faite de Kristine, bien sûr.

Aïe.

Il n'aurait pas dû venir avec elle.

Elle déposa à cet instant les sacs sur la grande table entre la cuisine et le séjour, et regarda autour d'elle.

— Dommage. Si j'avais su, j'aurais pris d'autres couleurs de laines. Ils me donnent envie de faire un plaid, ces tons automnaux.

Mais de quoi parlait-elle ? Il traîna sa valise vers la porte de sa chambre. Feindre qu'elle pourrait vouloir dormir ailleurs serait hypocrite. Et une perte de temps. Et surtout, aucun d'eux n'y croirait une seconde.

— Laines ? Couleurs ?

— Oui, pour tricoter un plaid. J'ai apporté une écharpe que j'ai commencée, mais cette maison a besoin d'un plaid, c'est évident.

Elle vidait les sacs de courses tout en parlant, comme si de rien n'était.

— Depuis quand tu tricotes ? demanda-t-il, bizarrement excité par l'image de Kristine occupée à créer des pièces de maille moelleuses.

— Je ne sais pas. Il y a quatre ans ? J'avais besoin d'une soupape créative. Changer de couleur de cheveux tous les trois mois ne me satisfaisait pas. C'est très relaxant le tricot.

— Je comprends. La pêche me fait le même effet.

— Dis donc, pêche, tricot et Minnesota, le rêve, fit-elle, amusée.

Elle commença à ouvrir et fermer les placards. Elle émergea de derrière le comptoir avec un « voilà » heureux, une planche à découper à la main.

— Et pas qu'un peu, fit-il en laissant son accent du Midwest balayer sa diction policée d'homme d'affaires.

Il était fier de ce qu'il était et de ses origines ; il fallait un caractère bien trempé pour survivre aux hivers de la région. Kristine aussi, en dépit son maquillage de pin-up et de sa période Vegas, resterait à jamais une fille du Minnesota.

* * *

Kristine commença à émincer un oignon pendant que la viande hachée dorait dans la cocotte. La nouvelle cabane, qui n'avait de cabane que le nom, lui tournait la tête. C'était le point de convergence du passé de Sean et de son présent, leur matérialisation. Et la question était de savoir si elle y avait sa place. Alors qu'en théorie elle devrait être reléguée au passé, elle était là, en train de préparer un chili con carne pour un dîner en tête à tête avec lui. Et, sauf incident spatio-temporel, elle était bel et bien dans le présent.

A certains moments, elle ne savait pas comment se comporter, mais ce n'était pas parce qu'elle se sentait mal à l'aise avec lui. Le malaise venait du fait qu'ils ne formaient plus un couple et qu'elle se demandait quelle attitude elle était censée adopter. Par exemple, Sean avait laissé sa valise dans une chambre, mais était-ce sa chambre à lui ? La chambre d'amis ? Elle n'avait aucun moyen de le deviner et aucune envie de demander.

Parmi les provisions, elle avait trouvé une barquette de fraises qu'elle grignotait tout en finissant de couper les oignons.

— Comment peux-tu manger des fraises en faisant revenir des oignons ? demanda Sean, l'air horrifié.

Il rangeait dans le Frigidaire des packs de bière et une bouteille de champagne.

Champagne ? Oh ! Seigneur, qu'est-ce qu'il comptait célébrer ?

— J'ai faim.

— Ignoble, ton truc, fit-il en prenant une fraise qu'il lui porta à la bouche. Tiens.

Elle croqua le fruit. Le jus acidulé baigna sa bouche, mais une goutte coula le long de ses lèvres. Elle l'arrêta avec la langue. Le regard de Sean s'éclaira d'une lueur sulfureuse.

Avant qu'elle ait fini de déglutir, il l'embrassa, avec une urgence qui la laissa sans souffle. Accrochée à sa ceinture, elle oublia la préparation du repas. Il était temps d'aller là où ils voulaient aller, le chili pouvait attendre et, de toute façon, cette première fois ne durerait pas longtemps. Ils avaient dix ans de frustration derrière eux, et elle voulait Sean sur-le-champ. Et fort. Et vite.

Il semblait sur la même longueur d'onde. Il éteignit le feu avant d'ouvrir d'un geste impérieux les pans de la chemise qu'elle portait. Les pressions sautèrent avec un « pop » grisant, ses seins tressautèrent dans le même mouvement.

— Enfin, fit-il en se penchant pour sucer ses tétons à travers la dentelle rouge.

Elle gémit doucement, sidérée qu'il puisse l'exciter à ce point aussi vite. Il la mordilla, aguicheur, et enveloppa ses fesses de ses mains. Il tira sur l'écharpe qu'elle avait fourrée à moitié dans une poche et la balança sur le plan de travail comme si sa seule présence l'offensait. Avec la même urgence, il défit le bouton de son jean, glissa la main dans sa culotte.

Ce n'était pas grand-chose, la paume de sa main contre le bas de son ventre, mais après une longue période de célibat, et surtout au bout de ces jours interminables passés à tenter de lui résister, elle ne put que serrer les paupières et les lèvres pour étouffer le grognement de plaisir qui voulait lui échapper. Elle tâtonna pour ouvrir le jean de Sean, elle voulait le toucher.

Il releva la tête juste le temps de l'embrasser goulûment et se pencha de nouveau pour la débarrasser de son pantalon. Il tira dessus avec force... mais très peu de succès.

— Tu aurais dû mettre un survêtement, grogna-t-il. On dirait que ce jean est tatoué sur toi.

— Il me fait de belles fesses, dit-elle en même temps que le bouton capricieux du jean de Sean céda sous ses doigts.

— Il faut que je voie ça.

Il la fit virevolter et posa ses mains sur la zone à examiner.

— Tu as un cul incroyable, je te l'accorde. N'empêche, je veux me débarrasser de ce truc.

Il la souleva et la porta vers la table de la cuisine, une pièce massive de bois rustique sur laquelle se trouvait un porte-serviettes esseulé. D'un coup de pied, il écarta une chaise qui s'interposait sur son chemin.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle quand il la hissa sur la table.

C'était une question de rhétorique, évidemment. Elle se doutait de ce qui allait suivre et il confirma ses suppositions en la poussant doucement à s'allonger.

— Je me rends la vie plus facile, répondit-il.

Il tira sur le jean, elle tendit les jambes pour l'aider, et il descendit le pantalon et la culotte qu'il avait entraînée dans le même geste. Dans son impatience, il les laissa accrochés à l'une de ses chevilles.

Soudain, elle se sentit très vulnérable. Elle était dans la cabane de sa lune de miel, pour de bon, à moitié allongée sur la table de la salle à manger, et Sean, bien réel, campait entre ses jambes.

Qu'était-elle en train de faire ? Tous ses doutes se dissipèrent lorsqu'il se pencha et commença à lui faire des caresses délicieuses avec sa langue. Apparemment, il avait appris deux ou trois trucs, ou plutôt douze, depuis leur dernière fois. Elle n'aurait pas su dire ce qu'il faisait exactement, mais elle était prête à croire que c'était illégal dans une douzaine d'Etats. C'était, en tout cas, vraiment dingue. Elle fixa aveuglément le plafond, prise au dépourvu par l'intensité de ce qu'elle éprouvait,

les doigts tremblants et désorientés jusqu'à ce qu'elle les enfouisse dans les cheveux de Sean.

— Oh ! oui, murmura-t-elle dans un souffle. Sean, oui.

C'était sa façon de lui demander de ne pas arrêter jusqu'à ce qu'elle jouisse, ce qui ne saurait tarder s'il continuait à fureter entre ses jambes avec tant d'adresse.

Mais il avait, apparemment, d'autres plans. Il se redressa et ôta son jean et son boxer d'un seul mouvement. Elle aperçut brièvement son sexe imposant au moment où il déroulait un préservatif, mais l'objet de son désir disparut très vite. Heureusement, elle n'eut pas à se demander où il était passé.

Serrant les mains sous ses genoux, il l'attira contre lui, le visage plissé en une expression concentrée, presque féroce, et tout à coup il était en elle.

Enfin.

Elle eut le souffle coupé par la force des sensations qui la submergèrent. C'était comme s'il la remplissait en entier.

— Tu as toujours su ce dont j'avais besoin, murmura-t-elle dans un souffle.

— Oui, fit-il avec le soupçon d'un sourire.

— Et, là, tu es en train de me faire oublier une suite interminable de nuits solitaires.

— C'est vrai ? Tu n'avais personne pour chauffer ton lit ?

— Personne.

La veille, cette question la taraudait, mais plus aujourd'hui. Elle était trop occupée à profiter des sensations incroyables que Sean lui procurait.

— Moi non plus, dit-il.

Pourquoi cet aveu lui faisait-il plaisir ? Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question. Elle allait jouir, c'était inévitable. Elle se cramponna à ses avant-bras puissants.

— Sean.

Elle plongea son regard dans le sien, et il commença à bouger de plus en plus vite. Elle s'attendait à ce qu'il ferme les yeux, mais il les gardait grands ouverts, rivés sur elle, comme s'il avait peur qu'elle disparaisse.

Finalement, il jouit lui aussi. Il dit « Kristy » dans un murmure inaudible qui déclencha en elle un nouvel orgasme.

Pendant un instant hors du temps, elle se perdit en lui, avec lui. Le passé avait disparu, avec les regrets, avec les peurs.

Il ne restait que l'amour.

Chapitre 11

Sean avait perdu l'usage de la parole. Il avait l'impression que sa gorge s'était fermée et qu'il n'avait d'autre choix que d'articuler sans bruit le prénom de sa femme alors qu'il aurait voulu le lui murmurer. Mais elle avait compris. Il avait vu ses yeux s'écarquiller, avant d'être surprise par un second orgasme.

C'était parfait. Elle était parfaite.

Et la façon dont elle le regardait... La dernière décennie disparut et, le temps d'une seconde, il fut de nouveau le jeune homme de vingt et un ans optimiste et follement amoureux qui croyait dur comme fer que dans son avenir il aurait de nombreux week-ends de bonheur dans cette cabane.

Mais Kristine papillonna des cils, comme si elle comprenait qu'elle se donnait trop, et rit doucement, mutine. Le moment passa.

Il était à la fois déçu et soulagé. Faire l'amour avec elle était déjà très intense, ce n'était pas la peine d'ajouter à la confusion en remuant de vieux sentiments. Mieux valait se concentrer sur le plaisir de leurs retrouvailles physiques et rien d'autre.

Il prit une longue, très longue inspiration. Il avait les poumons en feu. Kristine était encore cramponnée à lui et il ne voulait pas qu'elle se dégage. Depuis vingt-quatre heures, il ne pensait à rien d'autre qu'à la toucher et la réalité n'avait rien à envier au fantasme.

Bordel. Pourquoi fallait-il que tout soit aussi parfait ?

Son goût encore sur les lèvres, il se retira doucement.

— On dirait que j'avais faim, moi aussi, fit-il. Ton dos n'est pas trop malmené ?

— Mon dos doit être la seule partie de mon corps que je ne sens pas en ce moment précis, fit-elle en se redressant sur les coudes. Tout le reste est en pleine effervescence.

Il lui frotta le dos, elle avait la peau douce, très douce.

— Désolé d'être allé si vite. Je prendrai mon temps la prochaine fois, promis.

A vrai dire, il était lui-même surpris par la façon dont cela s'était passé. Il n'avait jamais eu l'intention de la prendre sur la table, mais elle avait croqué cette fraise et... bref, il était temps, c'est tout.

— On en avait besoin tous les deux, dit-elle. Ça ne pouvait pas se passer autrement. Quoique, je suis plutôt gênée d'avoir briqué la table familiale avec mes fesses.

Elle faisait courir ses mains paresseusement sur son ventre, tâtant ses muscles. Ses cheveux formaient une auréole rougeoyante autour de son visage.

— Tu es plus musclé qu'avant, dit-elle avec l'expression du chat qui vient de trouver un bol de crème.

— Quand tu m’as connu, je sortais de l’adolescence. Depuis, j’ai eu un peu le temps de m’étouffer.

Les derniers mots moururent sur ses lèvres quand elle referma les doigts autour de son sexe. Il serra les dents. Il avait besoin d’un moment pour récupérer. Il détestait l’admettre, mais c’était comme ça.

— Mon ange, et si on se laissait cinq minutes pour reprendre nos esprits ?

Elle éclata de rire, avant de réclamer :

— Embrasse-moi, j’ai un chili à l’abandon que je dois finir.

C’était dans ses cordes, ça. Il prit son visage entre les mains et l’embrassa tendrement.

— Comment puis-je t’aider ?

— Tu peux déjà m’enlever le jean qui pend au bout de mon pied pour que je ne me casse pas la figure en descendant de la table. Et tu peux fermer les yeux pendant que je me rhabille. Si tu as trouvé compliqué de me l’enlever, imagine ce que je dois endurer pour l’enfiler.

Il obéit.

— Tu sais que tu es folle, non ? Je t’ai vue aussi nue que tu peux l’être. Je pense parler au nom d’un bon nombre de mes semblables en disant qu’à l’intérieur de chaque homme il y a encore un ado en pleine révolution hormonale qui rêve juste de voir vos seins tressauter.

Elle fit la moue.

— Désolée d’avoir mis ça sur le tapis.

— Quoi ? C’est la vérité.

Pourquoi avait-elle autant de mal à accepter qu’il la voie comme l’incarnation idéale de la féminité ? Avec un soupir, il lui tendit son jean.

Elle ne répondit pas. Elle enfila sa culotte, les yeux obstinément rivés au sol, lui prit le jean des mains et s’installa sur une chaise pour le mettre. Ne sachant pas comment interpréter son attitude, il se tourna vers ses propres vêtements.

Si elle ne voulait pas qu’il la regarde, il ne le ferait pas, pas de problème. Il n’avait aucun droit, aucun privilège, après tout ; il n’était qu’un homme qu’elle avait épousé sur un coup de tête à dix-neuf ans avant de disparaître dans un tourbillon de colère. Oh ! il exagérait, peut-être, il avait aussi participé à leur dernière dispute. Mais il avait essayé d’arranger leur différend et, surtout, de la rassurer.

La situation avait-elle vraiment changé ? Probablement oui, mais en pire, à cause de la rupture et du temps qui s’était écoulé depuis.

Il prit une longue inspiration et retourna aux fourneaux. Kristine ne lui devait rien. Il l’avait poussée dans ses retranchements pour qu’elle vienne passer le week-end avec lui, et à vrai dire il ignorait pourquoi elle avait accepté.

Pour la même raison que lui, probablement : pour laisser le passé derrière elle une bonne fois pour toutes. Et ils ne risquaient pas d’y arriver s’il se vexait chaque fois qu’elle parlait.

— Il y a tout ce qu’il faut, fit Kristine en faisant le tour des placards. C’est une cuisine très bien approvisionnée.

— C’est plus simple que d’avoir à faire des grosses courses chaque fois qu’on vient.

— Ça te dirait, que je te fasse des cookies ? Tu es toujours aussi gourmand ?

— Toujours. Mais tu vas avoir besoin d’une recette, non ? Tu peux chercher sur internet avec mon téléphone, j’ai du réseau.

— Je n’ai pas besoin de recette. Je fais des gâteaux tout le temps. J’adore.

Il n’en revenait pas.

— Tu tricotes et tu cuisines ? Qu'est-ce que tu sais faire d'autre ?

— Je couds. J'aime trouver des nappes vintage et en faire des coussins ou des petits rideaux. Je crois que je suis née à la mauvaise époque. J'aurais dû être une grand-mère à la période de la Grande Dépression, ou quelque chose comme ça.

— Grand-mère n'est pas le mot qui vient à l'esprit en te regardant, crois-moi, dit-il pendant qu'elle réunissait sur le comptoir œufs, farine et sucre. Mais je suis stupéfait, bravo. Moi, je suis l'animal le moins domestique du monde.

Et il n'allait pas avouer qu'il avait fait appel aux services d'un décorateur pour que son appartement ressemble enfin à quelque chose. Cela semblait si... impersonnel. Alors que l'approche de Kristine lui paraissait beaucoup plus vivante, plus authentique.

— On dirait que tu as trouvé qui tu es.

Elle parut surprise.

— Oui, je crois.

Mais elle se mordilla la lèvre, un geste qui trahissait, il le savait, un certain trouble.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. J'ai toujours associé la notion de « se trouver » à l'accomplissement professionnel. Mais j'imagine que ça n'a pas d'importance tant qu'on est heureux et en accord avec soi-même, non ?

— Complètement d'accord. Tu sais exactement qui tu es, et c'est précieux.

Car, parfois, il ne savait plus qui il était. Son succès professionnel lui procurait beaucoup de satisfactions, mais il était comme une pièce de monnaie à deux faces, la ville et la campagne, incapable de choisir.

— Merci, Sean. Moi aussi, je voulais te dire que je suis très fière de toi. On dirait que tu as accompli tout ce dont tu rêvais et c'est évident que tu n'as pas ménagé tes efforts.

Elle ne pouvait pas imaginer l'importance que cela avait pour lui.

— Merci.

Ils continuèrent à travailler dans un silence confortable. Kristine mélangea les ingrédients avec une habileté époustouflante et il couvrit le chili pour le laisser mijoter.

— Je vais chercher du bois.

— Tu as pourtant une belle bûche, là, fit-elle en fixant sa braguette d'un air malicieux.

Il avait toujours adoré sa capacité à trouver le double sens salace à la phrase la plus banale.

— Oui, mais j'ai mieux à faire que de la mettre au feu ce soir.

— Bien vu, répondit-elle en riant.

Il l'attira contre lui, et l'éloigna du bol et de la spatule de bois assez longtemps pour l'embrasser. Le soupir qu'elle poussa récompensa son audace.

Dans la foulée, il vola une boulette de pâte à cookies.

— Mmm, grommela-t-il, la bouche pleine.

— Tu vas attraper une salmonellose, prévint-elle. Il ne faut pas manger des œufs crus.

— J'en mange depuis toujours. Et ça vaut le risque.

Il essaya de reproduire son méfait, mais elle lui donna une tape avec la spatule.

— Aïe. Kristy !

— Il n'y en aura pas assez si tu manges tout maintenant.

— Tu es méchante.

— Grand-mère de la Grande Dépression, je ne t'ai pas menti.

Il éclata de rire.

— Bon, je vais chercher du bois alors. Tu veux de la guimauve grillée ce soir, non ?

— Quelle question.

Il mit son bonnet, chaussa ses bottes et prit dans le placard de l'entrée une paire de gants en cuir épais. Il avait l'intention de ramener assez de bois pour le reste du séjour.

La journée était magnifique. Il descendit la colline en sifflotant, léger, mais sa bonne humeur s'arrêta brusquement quand il porta son regard vers le ponton. Un second bateau oscillait paisiblement à côté du sien. Il le reconnut, c'était celui de son frère Liam.

Eh merde.

* * *

Kristine aplatit la dernière boule de pâte sur la plaque à pâtisserie et la glissa dans le four. Elle était contente d'avoir un moment de solitude. Elle avait éteint son téléphone quand Sean était sorti. Si elle voulait être vraiment présente, vraiment ici, avec Sean, elle devait ignorer le monde extérieur et ses incessantes requêtes aussi longtemps que possible. Et elle voulait être ici. La cabane était confortable et, en dépit d'un petit côté austère, elle était propre et joliment décorée. Les arômes du chili et des cookies mélangés rendaient l'ambiance encore plus accueillante.

Sans dire que la séance acrobatique à laquelle elle avait eu droit sur la table l'avait laissée très détendue. Sean et elle s'entendaient à merveille et, loin de se jeter à la figure les torts du passé, ils arrivaient même à évoquer avec humour leurs bons souvenirs. Elle mit en marche la minuterie du micro-ondes et décida d'aller aider Sean à ramener le bois.

Elle enfila ses bottes et enroula l'écharpe autour de son cou.

Mais... où était-il passé ? Tout en le cherchant du regard parmi les arbres, elle marcha vers l'ancienne cabane. Elle n'y trouva que le bois soigneusement empilé, une paire de canoës, un pédalo et des coussins pour les meubles d'extérieur. C'était difficile de croire que cette petite bicoque avait été autrefois la seule habitation de la propriété. Ils avaient dormi sur la mezzanine, nus, dans un sac de couchage déplié. Elle n'oublierait jamais la chaleur de Sean, étendu sur elle, alors qu'ils exploraient ensemble les possibilités sans fin que leurs corps offraient à leurs envies.

Elle était en train de fermer la porte lorsque le bruit d'une branche brisée la fit sursauter. Elle se tourna.

C'était Sean, il était tout près.

— Oh ! tu m'as fait une de ces frayeurs !

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas un ours. Et, pour ta gouverne, ils font beaucoup plus de bruit.

Ours ou pas ours, elle avait frôlé la crise cardiaque.

— Préviens-moi quand tu t'approches la prochaine fois, s'il te plaît. Tu sais que j'ai facilement peur.

— Promis. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je te cherchais, je voulais te donner un coup de main.

— Ah, fit-il en rajustant le bonnet sur son front. Mon frère était là, j'ai eu peur, moi aussi. Je croyais qu'il venait à la cabane, et j'ai eu des sueurs froides en pensant qu'il aurait pu arriver vingt minutes plus tôt.

— Oh non !

Kristine sentit le sang quitter son visage.

— Il était censé venir ce week-end ? Il est là, sur le ponton ?

— Non, il est parti. Il était sorti pêcher, il a vu mon bateau et il est passé dire bonjour. Il voulait

savoir ce que je faisais.

Il prit une mine contrite.

— Je lui ai dit que j'étais avec une amie et donc de garder ses distances.

— Oh ! tant mieux.

Tant mieux... Ou pas tellement. Elle comprenait parfaitement que Sean n'ait pas révélé l'identité de ladite amie, mais elle n'aimait pas l'idée qu'il puisse avoir honte de sa présence ici.

— C'était lequel de tes frères ?

— Liam.

— C'est lui qui a eu des petites filles ?

Ce détail, plus que tout le reste, la rendait consciente du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté Sean. Liam était un lycéen de dix-sept ans quand elle s'était mariée avec Sean.

— Et donc, pour Liam, je suis ton petit secret invouable ? dit-elle en commençant à marcher.

Il la plaqua contre le mur en planches.

— Trop facile, Kristine. C'est fini, ça. Tu ne peux pas me balancer des trucs pareils et partir ensuite comme si de rien n'était.

Elle se sentit piquer un fard. Sean avait raison, évidemment, mais elle n'avait aucune envie de l'admettre.

— Quel truc ? Tu ne lui as pas dit que c'était moi, si ?

— Non. Je voulais préserver notre intimité. Si je lui avais dit, il aurait débarqué dans la seconde pour te dire bonjour. Était-ce égoïste ? Oui. Était-ce parce que j'ai honte de toi ? Non. Absolument pas.

Sa véhémence lui serra le cœur et elle posa la main sur le bras qu'elle était sur le point de repousser.

— D'accord.

Que dire d'autre ?

— Pourquoi tu me prêtes toujours les pires intentions ? demanda-t-il avec une expression meurtrie. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cette méfiance ?

Oh ! non, ils remuaient le passé. Pire encore, c'était elle qui avait rouvert la vieille blessure.

— Ce n'est pas ta faute, Sean, ça vient de moi. Tu n'as rien fait pour que je me méfie de toi. C'est juste que j'étais incapable de te croire. Ma mère avait passé dix-neuf ans à piétiner mon estime de soi, je n'arrivais pas à croire que tu veuilles vraiment de moi pour la vie.

— Kristy, je t'aimais.

Son visage s'était radouci.

— Je le savais, je t'assure.

Comment expliquer ce qu'elle-même avait du mal à comprendre ?

— Une partie de moi, poursuivit-elle, te croyait, une autre était sûre qu'un jour une fille mieux que moi allait te faire les yeux doux et que tu n'allais pas résister. J'étais persuadée que tu changerais d'avis. Maintenant je suis complètement consciente que c'était ma névrose à moi, mon problème, pas le tien. J'ai beaucoup travaillé là-dessus et j'apprends à accepter qui je suis et à m'aimer. Mais c'est un processus de longue haleine.

Il hocha la tête lentement et s'écarta pour la laisser bouger.

— J'imagine que le plus dur c'est le premier pas, non ? Je suis content que tu sois rentrée.

— Moi aussi.

Elle le regarda avec prudence

— Et toi ? J'étais convaincue que tu allais te remarier assez vite. Ou au moins que tu

demanderais le divorce. Je m'attendais à avoir de tes nouvelles d'un jour à l'autre.

— Monter une entreprise ne laisse pas beaucoup de temps libre. Et mon petit secret inavouable, je vais te le dire : je me sens seul.

Sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta :

— On rentre ?

Kristine sentit son cœur se serrer. Pourquoi se sentait-elle responsable de sa solitude ?

Et pourquoi sentait-elle l'envie de faire, du moins pendant ce week-end, tout son possible pour atténuer sa mélancolie ?

Elle lui devait au moins ça.

Elle se le devait à elle-même.

Si elle ne pouvait pas défaire le passé, elle pouvait refaire l'amour avec lui.

Avec Sean, pas avec le passé.

Ou était-ce la même chose ?

Chapitre 12

Sean regrettait son aveu. Kristine avait dû les trouver pathétiques, lui et sa solitude.

L'expression de surprise de Liam quand il avait dit qu'il passait le week-end sur l'île avec une amie avait été déjà assez humiliante — de toute évidence, son petit frère lui prêtait une vie de moine. Ou, dans le meilleur des cas, celle du célibataire qui n'arrive pas à garder une femme au-delà du second rendez-vous. C'était vrai, d'ailleurs. Les femmes se lassaient vite d'être casées au chausse-pied dans son agenda une fois toutes les deux ou trois semaines.

Ensuite, Kristine lui avait demandé pourquoi il n'avait pas cherché à divorcer et la vérité l'avait frappé avec la violence d'un coup de poing — il avait repoussé le moment du divorce parce qu'il ne voulait pas couper ce lien avec elle. Bien sûr, il y avait aussi sa tendance à fuir les questions affectives, mais pourquoi fuyait-il, dans ce cas précis ? Parce que même aujourd'hui, après tant d'années, il regrettait encore que leur couple n'ait pas duré.

Seigneur, on dirait le scénario d'un mauvais téléfilm. Le type louche qui n'est pas capable d'avoir des relations normales avec les gens et qui fait du chantage à la gentille héroïne pour qu'elle l'accompagne sur une île dépeuplée...

Ironie de la vie, c'était en se montrant sous les traits d'un loser qu'il avait fait baisser sa garde à Kristine. Elle semblait enfin à l'aise avec lui. Il jeta un regard vers la jeune femme qui était en train de sortir les cookies du four.

— Maintenant, tu peux les goûter, dit-elle après l'avoir fait attendre le temps que les gâteaux tiédissent.

Elle en brisa un et lui en proposa une moitié.

C'était délicieux. Chaud, sucré juste comme il fallait, les pépites de chocolat qu'elle avait trouvé dans le placard délicieusement fondantes...

— Mmm. J'en veux encore.

Il mordilla le bout de ses doigts.

— Tu es bête, fit-elle en riant doucement. C'est ma main, ça.

Non, ce n'était pas son imagination, elle s'était détendue : elle lui parlait d'un ton tendre et... non, il ne rêvait pas : elle venait de lui passer les mains autour du cou comme ça, spontanément.

— Tu as encore plus de « beau-gossitude » qu'il y a dix ans, dit-elle en un murmure enjôleur.

— C'est un mot, ça ?

Mais il était touché. Et un peu émoustillé, aussi.

— Bien sûr, je viens de l'inventer.

Elle déposa un baiser moelleux sur ses lèvres avant de se tourner vers le placard où se trouvait

la vaisselle. C'était étonnant, comme elle avait vite trouvé ses marques.

Elle sortit des bols et servit le chili.

— Je meurs de faim.

Lui aussi. De faim d'elle.

Mais il prit le bol qu'elle lui tendait et s'installa à table. S'il ne mangeait pas le chili, elle lui refuserait l'accès aux cookies, il en était certain... et il voulait toutes les douceurs qu'elle voudrait bien lui offrir. Ils savourèrent le chili en silence pendant un petit moment, ensuite elle l'interrogea à propos de ses parents, de ses frères et leurs femmes, elle avait aussi des questions sur la nouvelle maison. Elle s'intéressait sincèrement à ce qui le concernait, une qualité qu'il avait toujours appréciée. Lui aussi, il voulait tout savoir sur sa vie à Las Vegas et sur ces intrigants talents domestiques qu'elle avait acquis au cours des années.

C'était tout simplement bon de partager un repas avec elle, de discuter et de rire ensemble.

— Tu veux aller à la pêche tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Avec plaisir !

— Il y a des gros anoraks dans le placard si tu as besoin d'un truc plus épais.

Cette chemise lui allait à la perfection, mais elle n'avait pas grand-chose à offrir comme protection contre le froid. Chaque fois que Kristine bougeait, il pouvait voir sa peau entre les boutons. C'était très plaisant à regarder, pour lui, à l'intérieur, mais il doutait que ce soit plaisant pour elle, plus tard, quand ils seraient sur le lac.

— J'ai pris un manteau, mais il n'est pas vraiment niveau Minnesota.

— Ne t'inquiète pas. J'ai de quoi t'emmitoufler.

Et il pourrait la déballer ensuite comme un cadeau de Noël arrivé à l'avance.

Maintenant qu'il avait repris des forces, il se sentait partant pour un deuxième round de sexe. Il le voulait plus langoureux que le premier, afin de refaire connaissance avec chacune des courbes de Kristine.

— Tu as toujours bien pris soin de moi, dit-elle, perdue dans ses réflexions.

Il se tendit. Quelque chose dans cette affirmation l'avait mis en alerte. Il prit son bol vide et se releva brusquement pour le rincer dans l'évier, avec l'eau qui venait du lac.

— Et si on emmenait quelques-uns de ces cookies avec nous sur le bateau ?

— Comme tu veux.

Son ton était doux, calme.

Il avait peur de la regarder, mais il ne savait pas pourquoi. Peur de ce qu'il verrait ? Ou peur de ce qu'elle pourrait voir ?

Donc, au lieu de retourner vers la table, il alla fouiller dans le placard. Il dénicha une veste de chasse qui appartenait probablement à sa belle-sœur Mary, la femme de Liam. Motif camouflage, tons rose bonbon et fuchsia.

— Essaie ça, fit-il en la tendant à Kristine.

Elle écarquilla les yeux.

— On va me repérer depuis le Canada, avec ça.

Pas faux.

— Je doute qu'elle soit efficace pour te camoufler, mais elle a l'air chaude. Je n'y suis pour rien, je tiens à le dire, elle appartient à ma belle-sœur.

— Elle va jurer avec mes cheveux roux, mais j'espère que les oiseaux d'Ely Island pardonneront ce faux pas.

— Tu seras belle, quoi qu'il en soit.

C'était sincère, c'était un cri du cœur, et pourtant, pourtant, il se sentit idiot dès que la phrase fut sortie de sa bouche. Mais Kristine souriait.

— Merci, fit-elle en emportant son bol dans l'évier. Rien que pour ça, en plus de te laisser emporter les cookies, je vais chauffer du lait et trouver une Thermos pour que tu le boives avec.

A vrai dire, il aurait préféré du café, mais le geste était trop adorable pour la contredire.

— Merci.

Cinq minutes plus tard, ils descendaient l'escalier qui menait au ponton.

— Je continue à paniquer quand tu sors comme ça sans même donner un tour de clé.

— Qui va nous cambrioler ? Un ours ?

— Je n'en sais rien. Les voisins ? Il y a quoi, trois ou quatre autres cabanes sur l'île ? Ou quelqu'un qui se trouve sur le lac et décide de monter à la maison ?

— S'il y a quelqu'un d'assez idiot pour gaspiller du fuel à traverser le lac et tenter sa chance à chaque maison dans l'espoir qu'elle soit ouverte et y pénétrer au cas où il y aurait des objets de valeur, alors moi je dis « bonne chance, mon pote ». Le plus probable, c'est que les frais de carburant dépassent le très éventuel bénéfice. Ce ne serait pas un délit très malin.

Et il ne comptait pas s'en soucier une seule seconde.

— J'imagine que tu as raison. Donc, quel est le plan ? On mouille juste l'ancre ?

— Ça me fait très bizarre de t'entendre utiliser ces expressions, dit-il en montant à bord. On va faire de la pêche au leurre.

— Mais c'est qu'elles sont tordues, ces expressions !

Belle comme une princesse de conte avec la couverture en polaire qu'elle avait drapée autour de ses épaules et malgré le bonnet qu'il lui avait prêté, elle posa précautionneusement son pied botté sur le bateau.

— Le mot leurre, continua-t-elle, me fait me sentir très fourbe. Comme si j'étais désespérée, comme si en plus d'attraper les poissons je les arnaquais. Il n'y a pas d'autre terme ?

— Pêcher, tout court ? Ça te va ?

— Ça me va. Mais c'est toi qui vas pêcher. Moi, je vais tricoter, fit-elle en montrant son sac. Ça te va ?

— Ça me va.

Il était même impatient de la voir à l'œuvre. Cette facette domestique de Kristine était terriblement sexy.

La barque fendit les eaux bleu-gris du lac. Sean la guida jusqu'à atteindre son lieu préféré. Il lança la ligne et la vit se refléter à la surface puis y plonger. Kristine s'affairait déjà sur ses aiguilles, la future écharpe formait une masse laineuse sur ses cuisses. Si on lui avait dit une semaine plus tôt qu'il allait se retrouver sur le lac à pêcher pendant que son ex-femme tricotait, il aurait ri.

C'était bizarre. Surréaliste, même. Kristine et lui en train de passer un après-midi dans la plus harmonieuse des ententes sur le lac Vermilion.

Le pire dans ce scénario improbable, c'était qu'il y prenait du plaisir. Beaucoup plus qu'il ne le devrait.

Comment allait-il tourner la page s'il adorait tout ce qui se passait sur cette page ?

Il s'était trompé. Royalement. Plus il passait de temps avec Kristine, plus il se mettait à divaguer. Des pensées qui allaient de « si ce week-end est possible, d'autres choses pourraient le devenir » à « avec tant d'affection par le passé, comment peut-on ne pas avoir de futur » en passant par « nous avons de l'avenir » envahissaient son cerveau de toute évidence ramolli.

Des pensées très dangereuses, donc.

Par chance, au bout de deux heures à se torturer les méninges et à boulotter des cookies pour éviter de dire quelque chose qui pourrait pousser Kristine à sauter par-dessus bord, il sentit un départ.

— Ça mord.

— Poil à tribord !

Et elle rit de sa propre blague. Il ne put que rire avec elle, tellement c'était absurde.

— Pourquoi on dit ça, « poil au... truc » ?

— Aucune idée.

— Tu as toujours aimé faire rire les gens.

Il moulina.

— C'est un gros ! Tu peux me passer l'épuisette ?

— Bien sûr.

Elle posa son tricot dans le sac et se releva promptement... avant de partir à la renverse.

— Attention. Crois-moi : tu n'as pas envie de piquer une tête aujourd'hui.

— Oh ! non !

L'idée seule la fit frissonner et elle se rassit sur la banquette en se contorsionnant pour attraper l'épuisette.

— Je suis sur le point de le sortir, il faut que tu la tiennes vers moi. Je vais mettre le poisson dedans. Tiens bon, même si ça gigote, d'accord ?

Il n'avait aucune envie, mais aucune, que le poisson retourne à l'eau. Encore moins que Kristine le suive.

— Oui, c'est bon. J'ai compris. Ça ne peut pas être si dur, si ?

* * *

Kristine avait posé la question sans même y penser. Ce n'était même pas une véritable question, elle avait parlé pour parler.

Mais, quand le poisson arriva vers elle, pendu au fil en Nylon, si vite qu'elle crut qu'il volait, elle se sentit entraînée dans un tourbillon d'eau, de mouvement d'hameçons et d'écailles. La fichue bête la gifla, exprès, elle en était sûre, avec sa queue. Elle cria. Sean n'arrêtait pas de lui lancer des instructions, mais elle ne pouvait pas l'écouter, encore moins lui obéir, sa peur prenait toute la place. Elle allait tomber dans le lac, elle en était sûre.

Heureusement, elle se trompait.

Côté vêtements, cependant, elle était aussi trempée que si elle avait plongé, et en bonus elle empestait le poisson frais. Une odeur qui, paradoxalement, n'avait rien de frais.

L'épisode avait duré moins d'une minute. Le poisson était bel et bien hors de l'eau, Sean récupéra l'épuisette et elle resta là, ruisselante, ni assise ni debout et hors d'haleine.

— On a attrapé une perche noire ! s'écria-t-il. Bon travail, bébé. Le dîner est presque prêt.

Il sortit le poisson du filet et enleva l'hameçon.

— Tiens, tu veux le prendre ? Il faut juste le tenir par la bouche.

Était-il sérieux ?

— Tu es sérieux ?

— Mais oui. Tu ne veux pas que je te prenne en photo avec ?

— Oh ! non. Sans façons. J'ai ma dose.

Il avait l'air si déçu qu'elle se sentit comme le rabat-joie de service. Ce qui allait à l'encontre

de ses bonnes intentions pour ce séjour. Ils étaient censés s'amuser, et elle voulait se faire pardonner, par tous les moyens, même les plus insignifiants, de l'avoir quitté si abruptement.

Ainsi, en dépit de ce que lui criait son bon sens, elle tendit la main. Hésitante, mais elle le fit.

— D'accord, fit-elle. Je vais le tenir.

L'expression ravie de Sean la laissa perplexe. Il n'en fallait pas plus pour faire plaisir à un homme ? Une photo avec un poisson ? C'était la révélation de l'année.

— Il suffit d'accrocher sa bouche avec ton index, dit-il en lui tendant le poisson.

C'était glissant, et écailleux, et froid. Beurk. Elle avait son doigt dans la bouche d'un poisson ! Elle fit de son mieux pour ne pas grimacer, et dans son effort elle faillit laisser tomber la chose. Malgré tout, elle réussit à tenir la pose le temps que Sean sorte son téléphone.

Génial. Il venait de l'immortaliser sanglée dans une veste en camouflage rose qui appartenait à une femme avec une poitrine beaucoup moins généreuse que la sienne, coiffée d'un bonnet noir, une perche — noire aussi — au bout de sa *French manicure* inversée. Elle devait vraiment aimer Sean pour se prêter à un truc pareil.

Bordel.

Elle aimait Sean. Enfin, ce n'était pas un scoop. Mais elle savait aussi que, pour devenir une grande personne, elle devait le laisser partir. Comme le poisson, elle devait le libérer. Si elle le laissait revenir dans sa vie, et tout prendre en charge, et prendre soin d'elle, comme il le voulait, sa vie serait plus facile et plus simple, mais alors qu'est-ce qu'elle aurait appris ? Pas à se tenir debout toute seule, droit dans ses bottes de *cowgirl* de Las Vegas, certainement pas.

Donc, qu'est-ce qu'elle fichait ici, au juste ?

Elle perdit sa prise qui tomba avec un bruit mouillé sur le plancher de la barque. La pauvre bête se convulsa franchement.

— Désolée ! Mais il m'a mordue ! Je le jure !

— Il n'a pas de dents, fit-il en secouant la tête mais sans paraître particulièrement offusqué.

Ce qu'il aurait été s'il avait pu lire dans ses pensées. Seigneur, mais pourquoi l'aimait-elle encore ?

C'était idiot. Irréaliste. Irresponsable.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sean. On le mange ce soir ou on le remet dans l'eau ? C'est toi qui décides.

Sans hésiter même une fraction de seconde, elle répondit :

— On le remet dans l'eau.

Elle ne pouvait pas regarder le poisson sans se sentir coupable, et elle serait incapable de le manger sans avoir l'impression qu'elle le punissait pour lui avoir fait remarquer qu'elle était complètement frappée. Ce n'était pas sa faute à lui, le pauvre.

La faute lui revenait, à elle et à personne — ni animal — d'autre. Il fallait être stupide pour ne pas parvenir à oublier un homme au bout de dix ans. C'était l'exemple suprême de son incapacité à aller au bout d'une démarche. Franchement. Qui échouerait à oublier l'homme avec lequel elle n'avait été mariée que six mois ?

Elle, voilà la triste réponse.

— Bye, Bob, dit-elle au poisson d'un air lugubre.

— Bob ?

— Oui, il a une tête à s'appeler Bob.

Bob la Perche, Kristine la Cruche. On aurait dit une comptine débile.

— Un bisou d'adieu pour Bob, alors, dit Sean en prenant le poisson et en l'approchant de son

visage.

Les branchies de Bob s'ouvraient et se fermaient désespérément. Elle connaissait ce sentiment. Elle fit des bruits de baiser en gesticulant pour que Sean se dépêche.

— Allez, remets-le dans l'eau. Je ne veux pas qu'il souffre de dommages cérébraux par manque d'oxygène ou quelque chose comme ça. J'aimerais lui donner un cadeau d'adieu.

— Belle intention, dit-il en lâchant Bob dans le lac. Mais non, tu ne peux pas lui tricoter un pull. Je ne pense pas qu'il apprécierait.

— Je suis trempée, dit-elle en se rendant compte qu'elle tremblait de froid.

— Bob ne s'en est pas plaint, lui.

— Tu t'éclates, hein ? Au moins quelqu'un rit à tes blagues. Toi !

— On peut rentrer, fit-il avec un ton plus sérieux. Je ne veux pas que tu prennes froid.

Elle retint un soupir. Il avait toujours pris soin d'elle quand ils étaient ensemble. Il le faisait de façon naturelle et spontanée, sans doute parce qu'il avait vu son père traiter ainsi sa mère. Elle avait envié le couple que formaient les parents de Sean, basé, pour autant qu'elle avait pu en juger, sur l'affection et le respect. C'était tout ce qu'elle avait toujours voulu, et, à vrai dire, c'était ce qu'elle avait eu... jusqu'à ce qu'elle gâche tout. En dépit de la température et de ses vêtements mouillés, elle sentit ses joues la brûler.

Sean remit le moteur en marche.

— C'est gentil, merci.

— Tu n'as pas fait une seule blague à propos de la longueur de mon emmanchement, rien dit de ma pointe... Je suis déçu.

Elle rit en repoussant les cheveux qui se collaient à son visage.

— Je sais, je suis en perte de vitesse. J'étais très forte en sous-entendus sexuels. J'imagine que je ne pratique pas assez. Tu te rappelles, pendant notre lune de miel ? J'ai cru que la vieille dame qui visitait la mine de fer avec nous allait tomber dans les pommes.

Elle le regarda d'un air contrit avant d'ajouter :

— J'étais vraiment une sale gosse. Elle devait vouloir tout apprendre sur l'hématite et moi, ivre d'amour et de sexe, je n'arrêtais pas avec mes blagues douteuses.

— Tu les disais tout bas. Si elle a entendu, c'est qu'elle a tendu l'oreille.

— Bien vu.

Elle porta son coude vers son nez et reniffla la veste.

— Beurk.

— Les risques du métier. Ce n'est pas grave, dit-il en se penchant sur elle comme pour la humer. Tu as déjà senti pire, t'inquiète.

Elle lui tira la langue.

— C'est dommage qu'il ne fasse pas chaud, continua-t-il. J'aurais pu te jeter à l'eau pour te laver.

— Je ne vois pas en quoi ce serait une solution. Je sens comme le lac.

— Ah, ça ne ferait rien pour enlever l'odeur. Mais ce serait marrant. Surtout, je pourrais voir ta poitrine quand tu sautillerais parce qu'une écrevisse s'accrocherait à ta cheville. Ça a toujours été un spectacle fascinant.

Il se souvenait de ça ? Elle n'en revenait pas. Elle avait exécuté la plus ridicule des danses ce jour-là. Sean avait oublié de la prévenir de la présence d'écrevisses et elle s'était avancée dans le lac en toute ignorance, pour finir victime d'une meute de crustacés fourbes et du fou rire de son nouveau mari.

— Charmant, ça. Profiter de la détresse d'une damoiselle pour mater ses seins au lieu de l'aider.

Mais elle ne lui en avait pas vraiment voulu parce qu'il était venu la prendre dans ses bras et avait fait toutes sortes de choses délicieuses avec sa bouche à ses seins, qui pointaient à cause du froid. Il les avait sucés avec délices jusqu'à ce qu'elle oublie même l'existence des écrevisses.

Le souvenir lui donna envie de pleurer. Elle ne se souvenait plus de la dernière fois où elle avait consacré tout un week-end rien qu'au plaisir. Et encore moins de la dernière fois où elle avait fait l'amour avec un homme qui lui plaisait vraiment.

— Je sais, je suis charmant, dit-il en attrapant le dernier cookie.

Alors qu'il ne s'était même pas lavé les mains après la rencontre avec Bob...

— Et tu trouvais ignoble le mélange fraise-oignon ? rouspéta-t-elle. Pff.

Il finit le gâteau avec force bruits de satisfaction et se concentra pour accoster au ponton. Heureusement qu'ils étaient arrivés. Non seulement elle était frigorifiée, mais l'odeur de la veste commençait à lui retourner l'estomac. Sur Bob, ça pouvait avoir un certain charme, mais sur elle ça devenait vite insupportable.

— Il n'y a pas moyen de prendre une douche comme il faut, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se débarrassant de l'anorak.

— Il n'y a que la douche extérieure. L'eau risque d'être très froide.

— J'ai la tête qui tourne un peu. J'ai besoin de me rafraîchir et de me changer. Même mes cheveux sentent le poisson.

Normalement, elle n'était pas si sensible, mais elle avait très peu dormi ces derniers jours à cause du stress.

Elle frissonna.

— Je peux te trouver des vêtements propres. Et je vais allumer le feu tout de suite pour que tu te réchauffes vite.

— Merci. Même s'il fait froid, je vais essayer de me rincer un peu. Ça ira mieux après.

— D'accord. Tu veux que je t'apporte quelque chose de ta valise ?

— Si tu pouvais m'apporter mon savon, ce serait génial. Il est dans la trousse de toilette.

Dès qu'elle mit les pieds sur le ponton, elle se sentit mieux. Ou c'était peut-être parce qu'elle avait enlevé la veste qui la serrait comme un corset.

Il se pouvait que l'eau froide lui fasse du bien, après tout.

— Assieds-toi une minute pendant que j'allume le feu.

En quelques gestes efficaces, il réunit un petit tas de pommes de pin au centre du brasero qu'il couvrit ensuite d'une pyramide de brindilles surmontée de quelques bûches. En moins de cinq minutes, les flammes dansaient allègrement et elle avait déjà moins froid.

Ensuite, il lui montra le fonctionnement de la douche extérieure. Il n'y avait pas de véritable cabine de douche, juste un muret qui apportait un semblant d'intimité.

— Parfois le soleil chauffe un peu le tuyau, mais je ne compterais pas trop là-dessus vu qu'on est en octobre.

— C'est mieux que rien, vraiment.

Le tuyau d'arrosage était raccordé à un pommeau de douche accroché au mur. Quand elle ouvrit le robinet, l'eau tomba en pluie sur un lit de galets. Le dispositif n'avait l'air ni glamour ni confortable, mais elle devrait s'en contenter. Elle enleva l'écharpe d'abord, puis la chemise, et approcha craintivement l'épaule.

— Aïe. C'est froid, mais ça va me faire du bien. Un peu.

— Tu vas garder ton soutien-gorge pour te doucher ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas l'intention de prendre une vraie douche, mais, quoi que je fasse, je le ferai quand tu seras allé voir là-bas si j'y suis.

La situation était déjà assez ridicule comme ça. Elle n'avait pas besoin de public.

— Tu n'es pas drôle.

Sean prit appui sur le muret, visiblement peu pressé de partir.

— Je suis super-drôle. Je suis une balle rebondissante de rires et de blagues en tous genres.

Elle se savonna les bras, les épaules, le cou.

— Prouve-le.

Elle n'éprouvait pas le besoin de prouver quoi que ce soit, mais elle était sûre que Sean ne s'attendait pas à ce qu'elle relève le défi.

Aussi, pour le plaisir, elle décida de lui offrir un souvenir impérissable.

Elle enleva son soutien-gorge et le lui lança à la figure.

Le bruit étranglé qu'il lâcha lui apporta entière satisfaction. Et un courage qu'elle ne soupçonnait pas : elle mit la tête sous le jet d'eau glacée.

Chapitre 13

Sean était persuadé que Kristine allait l'envoyer balader.

C'est pourquoi, lorsqu'elle dégrafa son soutien-gorge et le lui lança, il était trop sidéré pour l'attraper. Le projectile en dentelle l'atteignit à la poitrine avant de tomber sur ses bottes. Il était incapable de détacher son regard de ces seins qui n'avaient jamais cessé de le fasciner. C'était une vision dont il avait été privé pendant dix ans, mais, que diable, l'attente en valait la peine.

Kristine était une femme cent pour cent naturelle, deux cents pour cent sexy, avec un décolleté où un homme pouvait plonger s'il voulait connaître l'ivresse des profondeurs.

Quelle chance il avait d'avoir un fauteuil au premier rang pour ce spectacle.

Quand elle renversa la tête en arrière sous l'eau glacée, des gouttes coulèrent de son visage vers ses joues et jusqu'à la pente dangereuse de sa poitrine. Elle avait la peau hérissée par le froid, et ses mamelons durcis ressemblaient à deux framboises mûres à point.

Le rêve.

C'était officiel, il bandait comme un adolescent et était incapable de penser. Mais à quoi bon penser quand il pouvait regarder Kristine se savonner ?

Spécialement quand elle avait ce petit air canaille. Comme si elle n'était pas fâchée qu'il la fixe bouche bée. Elle arborait même un soupçon de sourire.

Ce sourire le sortit de sa stupeur. Il enleva sa veste et avança vers elle.

— Il y a de la place pour moi ?

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Il y a très peu de pression, fais attention.

C'était un oui. Un oui ! Il l'entoura de ses bras pour l'attirer contre son torse. Sous ses paumes calleuses, la peau de Kristine semblait du velours. Même s'il travaillait dans un bureau depuis des années, il avait grandi en travaillant au grand air avec son père. Le contraste entre sa peau rêche et celle si douce de Kristine était un pur délice.

— Tu as raison, la pression est pourrie, fit-il en lui mordillant l'oreille.

Elle soupira.

— Mmm. Tu es tout chaud, c'est trop bon.

— C'est que je suis assez malin pour garder mes fringues sur moi.

Mais il aurait préféré que ce soit l'été. Pouvoir se déshabiller, la déshabiller, et faire l'amour ici, à l'air libre, sous l'eau. Evidemment, bien que très excitante, l'idée était complètement impraticable en automne.

— On devrait se dépêcher, non ? dit-il. Je ne veux pas que tu attrapes froid.

Elle leva les bras pour les passer sous l'eau.

— Tu pourrais m'aider, non ?

Elle fleurait ! Et il adorait ça. Qu'elle l'invite à la toucher suffisait pour faire de lui un homme très très heureux.

— Je peux, en effet.

Il cueillit un peu d'eau dans le creux de ses mains qu'il passa sur les seins de Kristine pour enlever les restes de savon. Une fois sa mission accomplie, il ne put résister à la tentation de les enrober de ses mains, de les caresser et les presser doucement, tandis que ses pouces en cajolaient les mamelons.

— Je ne suis pas sûre que ce soit utile, fit-elle dans un murmure.

— Je suis consciencieux, tu me connais.

Délicatement, il titilla son oreille du bout de la langue. Il aimait l'odeur de l'île et celle de Kristine mélangées. Elle sentait exactement comme dans son souvenir, un parfum doux, avec quelques notes de fraise et de sexe.

Non, elle ne sentait pas vraiment le sexe, c'était plutôt que, dès qu'il la sentait, il avait envie de faire l'amour. C'était comme si son odeur avait été spécialement conçue pour le rendre fou de désir, et ça marchait à tous les coups.

— Allons à l'intérieur, murmura-t-il en faisant courir ses lèvres sur son cou.

Elle retint son souffle.

— J'aurais dû prendre une serviette.

Il se pencha pour fermer le robinet.

— Tu vas mettre ça, dit-il en enlevant le sweat qu'il portait.

Il le lui passa par la tête, et elle se laissa faire en gloussant.

C'était vraiment dommage d'avoir à couvrir un si joli corps, mais il espérait pouvoir la déshabiller aussitôt à l'intérieur.

— Mieux ? demanda-t-il.

— Oui, je ne sais pas ce que j'avais. Je me sens en pleine forme maintenant.

— Tant mieux. Allez, on va dans la cabane.

Et dans son lit.

Elle rentra les mains dans les manches.

— Oh ! c'est tout chaud, ça. Et ça sent l'homme et pas le poisson.

C'était très excitant de la regarder perdue dans le pull qu'il venait de retirer... Et qu'il allait lui enlever dès qu'ils seraient à l'intérieur.

Sauf que, apparemment, Kristine avait laissé ses pensées dériver dans une direction complètement différente. Elle s'arrêta à côté du feu et tendit les mains.

— Et si on grillait des Chamallows tout de suite ? Mieux ! On peut faire de S'mores ? J'ai vu qu'il y avait des sablés ! On se fait des sandwiches avec les gâteaux, du chocolat et de la guimauve rôtie. J'adore ça.

— Les sablés risquent d'être un peu rassis, mais on va voir ça.

Il se pressa derrière elle et l'entoura de ses bras, il ne voulait pas s'arrêter de la toucher. Il ne pouvait pas.

C'était si bon de l'avoir dans ses bras. Cet après-midi, il n'avait pas pensé au boulot une seule fois, il n'avait même pas vérifié s'il avait des SMS ou des e-mails.

L'île était son endroit préféré au monde, mais il n'y avait pas à dire, avec Kristine, c'était cent fois mieux. Et le fait qu'elle semble, elle aussi, passer un bon moment le rendait encore plus heureux.

Quand ils étaient ensemble comme ça, ce n'était pas difficile de se souvenir pourquoi ils étaient tombés amoureux. En tête à tête, quand le monde extérieur ne leur mettait pas de bâtons dans les roues, ils s'entendaient à merveille, ils avaient le même sens de l'humour et l'alchimie entre leurs corps était hors du commun. C'étaient les circonstances qui avaient saboté leur mariage avant même qu'il ait commencé.

— Je crois que ce n'est pas le bon week-end pour m'inquiéter de mon poids, dit Kristine avec une moue.

— Tu n'as pas besoin de surveiller ton poids. Moi, je dis : mangeons des Chamallows et buvons du champagne. Je ne crois pas qu'on puisse rêver d'un programme plus alléchant.

Elle éclata de rire.

— Pas en ce qui me concerne.

Le jour tombait doucement et le feu dansait devant eux, avec force craquements de bois et étincelles d'or. C'était hypnotique et il se sentait plus heureux qu'il ne l'avait été depuis très longtemps. Lundi semblait encore loin, très loin.

— Alors, ces Chamallows ? demanda-t-il. Tout de suite ou tu les veux plus tard ?

— On n'a rien d'autre à faire, si ? fit-elle d'un ton léger, le dos pressé contre son torse. Ou plutôt si : je devrais sécher mes cheveux.

— Ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête.

— Non ?

Il posa le menton sur le sommet de sa tête, les doigts enlacés aux siens. Il avait oublié qu'elle était plutôt petite quand elle ne portait pas de talons — ce qui était rare.

— Non. Je pensais plutôt te montrer ma chambre, te déshabiller et te faire l'amour. En prenant notre temps, cette fois-ci.

Elle marqua une longue pause, comme si elle réfléchissait à sa proposition. Il se doutait qu'elle voulait juste le tourmenter gentiment, prendre sa petite revanche parce qu'il l'avait quasiment forcée à venir. Mais il n'allait pas s'en excuser. Et, s'il fallait tricher, il tricherait sans culpabiliser le moins du monde. Par exemple, là, il allait remonter les mains et les poser sur ses seins pour l'aguicher.

— Qu'en dis-tu, bébé ? Tu veux que je te montre ma chambre ?

— J'espère que tu peux me montrer plein de choses.

Elle le regarda avec un sourire langoureux. Oh ! oui, il connaissait ce sourire. C'était son jour — ou plutôt sa nuit — de chance.

— Tu ne seras pas déçue, promit-il en l'entraînant à l'intérieur.

En montant les marches qui menaient à la cabane, il se demanda si elle éprouvait elle aussi cette anticipation fébrile, cette impression de justesse lorsqu'ils marchaient main dans la main.

Il avait envie de lui demander... quelque chose. Mais il n'arrivait pas à déterminer quoi au juste, donc il garda le silence et se contenta de dessiner du bout du pouce des petits cercles sur sa paume.

Heureusement, l'escalier était court et la maison petite, donc il n'eut pas à attendre longtemps pour renverser Kristine sur son lit.

Il se pencha pour l'embrasser, conscient soudain que les minutes leur étaient comptées. Combien de fois aurait-il le privilège de presser ses lèvres sur les siennes ? Pendant dix ans, il avait vécu sans la toucher et, bien qu'il n'ait jamais voulu se l'avouer, cela lui avait terriblement manqué. Elle lui avait terriblement manqué. Elle avait toujours été présente dans ses pensées chaque fois qu'une femme avait essayé de se rapprocher de lui. Et chaque fois il l'avait repoussée parce qu'elle n'était pas Kristy.

Mais elle était de nouveau dans ses bras, enfin, et il avait l'impression de rêver, de flotter, d'avoir voyagé dans le temps. Il voulait profiter de chaque aspect de cette connexion qui avait résisté au passage du temps et s'y perdre totalement afin de mettre le mot fin à ce chapitre de sa vie.

Il l'embrassa fébrilement. Leurs langues se retrouvaient avec une tendresse presque douloureuse. Kristy fit courir ses mains le long de son torse, pressa sa cuisse contre la sienne. Elle s'écarta un instant, ses cheveux en désordre comme la crinière d'une magnifique créature sauvage, le maquillage ruiné par l'eau. Elle était défaite, sexy, et une lueur dangereuse allumait ses yeux fauves. Il comprit pourquoi quand elle plissa les yeux, intrigante, et cessa de le caresser.

— Tu sais à quoi je pense ?

Est-ce qu'il voulait le savoir ? Oui. Chaque muscle de son corps se tendit d'anticipation.

— Je t'écoute.

— Je pense que j'ai envie de faire ça...

Elle s'assit au bord du lit en face de lui et ouvrit sa braguette.

Avant même qu'il ait pu comprendre qu'il avait gagné le gros lot, elle l'avait pris dans sa bouche.

Oui. Elle était dangereuse. Dans le meilleur sens du terme.

* * *

Kristine avait décidé qu'une fellation était la meilleure preuve de bonne volonté qu'elle pouvait donner. Elle voulait que Sean sache qu'elle était désolée pour le passé, désolée d'avoir été si immature, désolée d'avoir été la cause de dix ans de solitude. Rien n'exprimait mieux le regret qu'un fondant au chocolat ou une bonne fellation, et, puisqu'elle n'avait pas de moule pour le premier... Sean devrait se contenter de la seconde option. Et ça tombait bien, parce qu'elle faisait partie des femmes qui trouvent du plaisir en donnant du plaisir de cette façon.

Elle aimait tout, dans cet échange érotique : les bruits que faisait son partenaire, sa saveur, la sensation de pouvoir qu'elle éprouvait et qui rajoutait à son excitation. Mais, avec Sean, c'était encore plus fort. Avec Sean, ils partageaient quelque chose de très intime.

Paupières closes, elle le prit profondément dans sa bouche, concentrée sur les sensations.

Sean avait enfoui les mains dans ses cheveux, et, les doigts crispés, l'encourageait à aller plus loin. Elle lui donna ce qu'il voulait. Le long gémissement qu'il poussa fut sa récompense.

— C'est trop bon, Kristy, tu es incroyable.

Elle s'était réhabituee à ce qu'il l'appelle comme ça. Si au départ elle s'en était agacée, à présent elle pouvait en apprécier le côté familial, aimant.

Encore ce mot. Aimer.

Hélas. Il fallait qu'elle l'assume, au moins dans son for intérieur : elle aimait encore Sean. Elle l'avait toujours aimé. Ils n'avaient pas fini leur relation, ils l'avaient interrompue avec un claquement de porte et un billet d'avion pour Las Vegas. Ou, plutôt, c'était elle qui l'avait interrompue.

L'heure était venue. L'heure de montrer à Sean sans mots qu'elle l'aimait à l'époque et qu'elle l'aimait aujourd'hui. Qu'elle l'aimerait probablement toujours. Elle pressa doucement ses testicules dans sa main et fit jouer sa langue sur son sexe. Elle le lécha, le suçà, de plus en plus excitée par la respiration saccadée de Sean. Soudain, il l'écarta fermement.

— Stop. J'adore, mais c'est trop bon. Trop.

Et, sans lui laisser le temps de protester, il l'attira à lui et la poussa pour qu'elle s'allonge sur le lit.

— Et tu es trop habillée, ajouta-t-il en défaisant son jean.

— Tout à l'heure, je n'étais pas assez couverte à ton goût, là, c'est trop, plaisanta-t-elle. Il faudrait savoir ce que tu veux !

— Oh ! mais je le sais très bien !

Il fit glisser son jean sur ses hanches pour la deuxième fois de la journée.

— Ce pantalon est pénible à enlever. A mon humble avis, tu devrais rester nue jusqu'à notre départ demain soir.

— Pourquoi pas ? Je peux manger des Chamallows nue, ça ne me pose aucun problème.

Sous le regard de Sean, elle oubliait les défauts qu'elle trouvait d'habitude à son corps. Quand il la contemplait comme ça, comme s'il pouvait la dévorer tout entière et savourer jusqu'au dernier petit morceau, elle se sentait belle. Tant qu'il serait là pour la caresser, elle resterait nue avec bonheur aussi longtemps qu'il le voudrait.

D'ailleurs, elle allait l'aider à parvenir à ses fins. Elle enleva le sweat qu'il lui avait prêté et le jeta par terre.

— Mince, j'ai laissé mon soutien-gorge dehors.

— Espérons qu'il ne pleuve pas.

— Ou qu'un ours ne le vole pas.

Sean fit une moue de dérision en se débarrassant de son propre jean.

— Je doute qu'un ours soit tenté par ton soutien-gorge. Ce serait de la nourriture, je ne dis pas, mais en général ils se fichent pas mal de la lingerie.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Peut-être qu'ils aimeraient, si on leur en donnait l'occasion.

Sean secoua la tête et sourit.

— Chut. Kristy, le seul son que je veux entendre dans ta bouche à partir de maintenant, ce sont des cris de plaisir.

Puisqu'il insistait...

— Alors tu devrais aussi arrêter de parler et te mettre au travail, non ? répondit-elle.

Il ne se fit pas prier. Il parsema de baisers son corps, tout son corps, de la tête aux pieds, sans oublier la moindre parcelle de peau. Il s'attarda plus longuement sur l'intérieur de ses cuisses et elle retint son souffle, mais il ne fit que l'aguicher avec un frôlement fugace sur son sexe avant de continuer à remonter. Il marqua aussi une pause pour enlever son T-shirt, une initiative qu'elle appréciait parce qu'elle pouvait le caresser et explorer le nouveau relief de son torse. Elle reconnaissait son corps, même s'il était plus solide, plus imposant. C'était fascinant de voir les changements que l'âge, le temps et le sport avaient apportés à sa carrure.

— Tu as un corps impressionnant, tu sais, dit-elle en enfonçant ses ongles dans ses épaules.

Il mordilla avec gourmandise le bout de ses seins avant de répondre.

— Merci. La gym m'aide à évacuer le stress.

Par opposition au sexe. Elle entendit pratiquement la suite de la phrase, mais s'abstint de faire un commentaire. Ce n'était pas le moment, et surtout elle n'avait aucune envie qu'il perde sa concentration.

Un souci parfaitement superflu, comme elle put le voir immédiatement.

— Et, grâce au sport, je peux faire... ça.

Un bras de chaque côté de sa tête, il fit une pompe, descendit jusqu'à ce que leurs corps se frôlent et l'embrassa sur la bouche avant de se relever. Puis il recommença.

— Tu es fou, dit-elle en riant.

— C'est pour ça que tu m'aimes.

C'était une de ces phrases banales qu'on peut dire à n'importe qui — un ami, un frère. Mais, à cause de leur passé, elle était particulièrement lourde de sens, et les mots tombèrent de tout leur poids dans le silence qui avait soudain envahi la pièce.

— Je suis désolé, dit-il, le visage figé en faisant mine de s'écarter. Je ne voulais pas dire que...

— Je sais. Je sais ce que tu voulais dire. Et, oui, c'est pour ça aussi que je t'aimais.

Autant aller jusqu'au bout de sa sincérité maintenant qu'elle y était... Elle prit une longue inspiration avant d'ajouter :

— C'est pour ça aussi que je n'ai pas vraiment cessé de t'aimer.

On aurait dit qu'elle venait de le frapper. Il s'écarta, comme s'il craignait un autre coup.

— Tu veux dire que tu m'aimes d'une façon un peu nostalgique, dit-il.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

— Je veux dire que, quand je suis partie, ce n'était pas parce que je ne t'aimais pas. Je t'aimais tellement que je ne savais que faire de tout cet amour et j'ai commis cette erreur grossière, puérile, de partir comme je l'ai fait. Mais l'amour n'est pas quelque chose qu'on éteint d'un souffle comme une bougie.

Il l'avait déshabillée, mais elle venait de se mettre à nu d'une façon beaucoup plus radicale, elle lui montrait sans fard la vérité dans son cœur. Et elle n'avait même plus de rouge sur les lèvres... ce qui était d'habitude son dernier rempart contre le monde. Peu importait, elle irait jusqu'au bout de sa démarche.

— Donc, tout en sachant que je ne connais pas vraiment l'homme que tu es aujourd'hui, ni ce que tu as traversé depuis que je suis partie, je crois pouvoir affirmer que, oui, je t'aime.

Voilà. C'était dit. La vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Elle attendit sa réaction sans oser respirer.

— Ça veut dire beaucoup pour moi, Kristy, répondit-il doucement.

C'était tout ? Elle rougit. Mais qu'est-ce qu'elle était cruche ! A quoi s'attendait-elle ! Qu'il se jette à ses pieds, et lui déclare sa flamme ?

Ridicule.

En même temps, s'il l'avait vraiment oubliée, il ne l'aurait pas fait venir ici, si ?

Sans se laisser le temps de changer d'avis, elle tendit la main vers lui. La poitrine agitée par la peur, et les émotions, et le désir, elle dessina le contour de ses lèvres du bout du pouce. C'était tellement bon d'être avec Sean, ça sonnait tellement juste. Il ferma les yeux un instant et embrassa son doigt.

— Je n'ai pas su éteindre mon amour non plus, dit-il. J'ai passé dix ans à nier que je n'avais pas réussi à t'oublier. Je t'aime encore, moi aussi. Je t'aime.

Elle crut qu'elle allait éclater en sanglots. Ces mots étaient le baume du pardon. Peu importait ce qui se passerait lundi, ces deux jours ensemble allaient leur permettre de guérir.

— Je suis désolée, dit-elle.

Pour tout, aurait-elle voulu ajouter. Pour avoir fait dérailler ce qui aurait pu être un mariage heureux.

Il sourit.

— Moi aussi. Tu n'es pas la seule à avoir commis des erreurs. Je suis content qu'on soit ici tous les deux, ensemble. Quoi que cela veuille dire.

Elle hocha la tête, la gorge nouée.

Il l'embrassa alors, et c'était douloureux et profond et puissant. Sans même y penser, elle laissa ses jambes s'écarter.

Lorsqu'il vint en elle, elle s'était ouverte à lui, totalement, à un niveau qui allait au-delà du physique.

Chapitre 14

Craignant ce qu'il pourrait dire s'il continuait à parler, Sean décida de laisser son corps parler pour lui. Il pénétra le corps chaud et doux de Kristy, se laissant accueillir par la chaleur de son sexe, se pressant contre sa poitrine. Il plongea son regard dans ses yeux limpides emplis de désir, émerveillé par ce qu'il y lisait, par la déclaration qu'elle venait de faire.

Elle avait dit qu'elle l'aimait encore.

Ce n'était pas pareil qu'être amoureuse de lui, il le savait. Mais c'était ce qu'il avait voulu entendre pendant dix ans. Ça voulait dire qu'elle n'avait pas grimpé dans un avion sans plus jamais se retourner sur leur histoire. Comme lui, elle regrettait leur manque de maturité, mais pas leur mariage en lui-même.

Elle enroula les jambes autour de lui et souleva les hanches pour qu'il vienne encore plus loin en elle. Elle soupirait à chaque coup de reins, mordillait doucement ses lèvres en une caresse presque amoureuse. Elle était belle, absolument renversante.

Quand elle jouit avec un cri brisé, il ne s'était jamais senti aussi comblé, aussi... mâle. Il continua à bouger en elle, le corps arc-bouté, la main en appui sur la tête du lit pour ne pas l'écraser de son poids. Il voulait rendre l'instant si intense que rien d'autre ne compterait. L'orgasme lui brûla les reins si violemment qu'il crut qu'il allait s'évanouir. Oh ! c'était bon, si bon, de faire de nouveau l'amour avec elle.

— Dis donc, souffla Kristine lorsqu'il s'écroula sur elle. Heureusement qu'on a dit qu'on prenait notre temps. Je crois que j'ai joui en moins de trois minutes.

— On doit encore rattraper le temps perdu.

Il roula sur le côté et l'embrassa sur le front.

— Tu es consciente qu'on n'a que trente-six heures pour compenser ces dix ans d'orgasmes en retard.

— C'est trop ambitieux, je crois que je finirai dans le coma si on vise si haut. Et mon clitoris n'y survivra pas, dit-elle en se blottissant contre lui. Mais merci de me prévenir. C'est gentil de ta part.

— Quand on est un gentleman...

Et il enroba son sein de la main, juste pour le plaisir, parce que sa femme était blottie contre lui et qu'il le pouvait.

— Les gentlemen ne pelotent pas les seins des dames, tu sais.

— Je ne « pelote » pas, je protège, nuance.

Elle ferma la main sur son sexe encore mi-dur et le caressa doucement.

— Moi, pareil, dit-elle.

Oui, pas de doute : il l'aimait. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle était incroyable.

Comment réagirait-elle s'il lui disait maintenant qu'il n'allait pas signer les papiers du divorce ? S'il lui expliquait qu'il pensait qu'ils devraient tout recommencer, depuis le début, et voir où cela les menait ?

Déjà, l'engourdissement de l'orgasme se dissipait et son cerveau tournait à plein régime.

Qu'allait-il faire, à la fin du week-end ? Il ne pouvait imaginer la déposer chez elle dimanche soir et ne plus jamais la voir.

Leur relation méritait une dernière chance avant d'en sonner définitivement le glas. Il ne lui restait plus qu'à la convaincre. Comment allait-il y parvenir, il ne le savait pas encore, mais il allait commencer par la combler sexuellement jusqu'à ce qu'elle ne sache plus où elle était... Elle serait sans doute plus facile à convaincre ensuite.

Elle bailla.

— Comment est-ce que je peux avoir encore faim après ce qu'on a mangé ?

— Parce qu'il est bientôt 18 heures. C'est l'heure du dîner. J'ai apporté des steaks et de quoi faire une salade.

— Je ne mange jamais autant de viande. J'avais presque oublié à quel point c'est bon.

Il la regarda en biais.

— J'ai toujours cru que tu adorais ça...

Ils éclatèrent de rire à l'unisson.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! gloussa-t-elle. Je veux dire, j'essaie de me limiter en viande rouge pour garder ma silhouette de jeune fille. Enfin, ma silhouette de sablier. Je ne voudrais surtout pas que ma taille s'efface.

— Tu as un corps de rêve, dit-il en la poussant gentiment. Roule sur le côté, s'il te plaît.

— Quoi ? Pourquoi ?

Elle le regarda comme s'il était complètement fou.

— Fais-le, allez.

— D'accord.

Avec un petit grognement, elle s'allongea sur le ventre.

Il se pencha sur elle et mordit le cupcake tatoué sur sa fesse. Elle cria.

— Hé, ça fait mal !

— Désolé, j'ai fantasmé pendant des années sur ce cupcake. Il fallait que je le fasse.

— Il faut me prévenir avant ! ronchonna-t-elle en le regardant par-dessus l'épaule.

Prévenir ? Pas de souci. Il dessina d'une main la courbe délectable de sa croupe, glissa un pouce coquin le long de la fente.

— Kristy ?

— Oui ?

— Je vais croquer ton cupcake.

— Sean, écoute...

Sa voix se changea en un gémissement lorsqu'il traça avec la langue le pourtour en forme de cœur de ses fesses. Après avoir marqué une brève pause pour s'égarer entre ses jambes, il remonta pour fermer ses dents sur le gâteau rose et jaune, qui avait vocation, si on lui demandait son avis, à se faire croquer. Pourquoi sinon aurait-elle choisi de le porter à cet endroit précis ?

D'après ce que racontait Kristine, à dix-huit ans, elle avait décidé que ce serait une bonne idée de se faire tatouer sur les fesses un rappel permanent que tout ce qu'elle mangeait finissait là, mais il

aimait à penser qu'elle ne racontait qu'une partie de l'histoire, et qu'elle avait voulu signifier qu'elle était douce et gonflée comme ce cupcake.

En même temps qu'il la mordillait, il glissa un doigt entre ses jambes pour la caresser. Elle était humide... et prête. Il chercha à tâtons un préservatif sur la table de chevet. Elle était allongée sur le ventre, ses fesses légèrement relevées, un véritable chef-d'œuvre de sensualité.

— Je vais prendre un dessert.

— Le dessert avant le dîner ? Mais c'est très osé, ça !

— Que veux-tu, même si on a passé la journée à manger, j'ai encore faim. Pas toi ?

Elle semblait d'accord, ou c'est ce qu'il déduisit des petits bruits de gorge qu'elle émettait, les mains cramponnées au couvre-lit, tandis qu'il glissait en elle. Le tissu bleu sombre contrastait avec sa peau ivoire, mettait en valeur chaque vallée et chaque colline de son corps ravissant et excité. La chevelure rousse qu'il aimait tant ondulait sur ses épaules chaque fois qu'il la pénétrait. Elle avait tourné la tête de sorte qu'il pouvait voir son profil droit, sa bouche entrouverte, ses lèvres enflées de leurs baisers.

Cette fois-ci, il allait enfin prendre tout son temps. Il posa les mains sur ses hanches sculpturales, leurs corps bougeant à un rythme sensuel, presque paresseux. C'était entêtant, hypnotique, mais il y avait, au-delà des sensations — en plus des sensations —, quelque chose d'autre. Il le sentait, et apparemment Kristine aussi, parce qu'elle lui offrit sa main droite pour qu'il l'enlace. Leurs doigts s'entremêlèrent.

— Je ne t'avais jamais senti en moi aussi pleinement, murmura-t-elle.

Il fallait qu'il réponde, mais il ne savait pas quoi dire. « Oublions le divorce » aurait été une bonne option, mais il ne voulait pas gâcher l'instant. Ni l'orgasme de Kristine, qui jouissait déjà. Que c'était beau, de la voir s'abandonner au plaisir. Quelle chance il avait de pouvoir s'abandonner avec elle. Il jouit avec un gémissement contenu.

Cette fois-ci, au lieu d'éprouver la douce fatigue qui succédait généralement chez lui à la petite mort, il se sentit revigoré. Il l'embrassa sur l'épaule, sortit du lit et enfila son jean.

— Je fais un saut dehors, dit-il.

Elle marmonna son accord, les yeux fermés.

— Tu fais une petite sieste ?

Elle répéta le même bruit adorable.

Avec un sourire, il récupéra le pull et le passa en même temps qu'il quittait la chambre. Il se tourna sur le pas de la porte pour regarder Kristine allongée sur son lit. Elle y était bien.

Comme si elle avait été créée pour être là, dans son lit, dans sa cabane.

* * *

Kristine avait sommeil, pourtant elle n'arrivait pas à s'endormir. En même temps, elle était trop détendue pour bouger. Un vrai bonheur, après ces derniers mois de stress. Elle avait l'impression de flotter, comme si Sean l'avait libérée du poids des factures et de la peur de se retrouver au chômage. Même le souvenir des mensualités de son prêt étudiant n'arrivait pas à gâcher sa sensation de contentement.

C'était un état évidemment éphémère, raison pour laquelle elle devait en profiter au maximum tant qu'il durait.

Donc, même si se relever et s'habiller semblait une option tout à fait envisageable, elle se demanda si cela en valait la peine. Sean allait râler s'il devait encore une fois se bagarrer avec son

jean si moulant, non ? Donc, elle s'étira et bâilla comme un chat, roulant sur elle-même pour contempler la chambre. Qui était très agréable. Son architecture aussi bien que sa décoration s'inscrivaient, comme le reste de la maison, dans la tradition rustique de la région. Les matériaux étaient bien choisis et haut de gamme, une preuve de plus du succès financier de Sean. Cela dit, si on lui demandait son avis, il faudrait réchauffer la pièce avec des textiles pour lui enlever un peu de son austérité.

Mais son avis ne comptait pas ici.

Ses élucubrations furent interrompues par le clic caractéristique d'un appareil photo en action. Elle se tourna brusquement. Le photographe n'était autre que Sean, qui se tenait sur le seuil, le téléphone devant les yeux.

— Mais ça ne va pas la tête ? s'insurgea-t-elle en se couvrant avec un oreiller.

— C'est pour la postérité.

Il prit une autre image.

— Je répète : ça ne va pas la tête ? Tu ne sais pas qu'il faut demander la permission aux gens avant de les prendre en photo ? C'est la moindre des politesses. Surtout quand ils sont nus.

Le pire, dans tout ça, c'était que ses cheveux partaient dans tous les sens et que son maquillage avait disparu depuis belle lurette.

— Je dois ressembler à rien, en plus.

Sean abaissa le téléphone. L'expression de son visage aurait pu figurer dans un dictionnaire pour illustrer la définition de « ravissement ». Elle en eut le souffle coupé.

— Tu ressembles à une très belle femme qui vient de passer l'après-midi au lit. Qui est satisfaite et même heureuse. Tu ressembles à la femme dont je suis tombé amoureux.

— Oh.

Bravo. Repartie brillante. Peut mieux faire ?

Il vint auprès d'elle pour lui montrer l'image. Il avait raison, elle était... sexy. On la voyait allongée sur le côté, les cheveux déployés sur l'oreiller, la taille marquée, une jambe repliée sur l'autre, comme si elle venait de faire l'amour... Ce qui était le cas. En regardant cette photographie, elle avait l'impression de se voir à travers les yeux de Sean et, pour la première fois, de comprendre l'attrait de sa féminité sur lui. Elle savait, bien sûr, qu'elle avait des formes, mais elle les avait toujours considérées comme des défauts plutôt que des atouts. Quelle perte de temps de stresser pour deux ou trois kilos ici ou là.

En parlant de stress, autre chose l'inquiétait encore plus.

— Et si on te vole ton téléphone ? demanda-t-elle.

— J'ai un mot de passe. Mais, si tu veux, je l'efface.

Elle hésita. Dans l'absolu, ce serait plus prudent, on ne savait jamais, avec les fichiers numériques et internet, mais, en même temps... on ne voyait pas son visage et Sean travaillait dans la sécurité, après tout. Il devait savoir comment protéger ses données privées. Elle aimait imaginer Sean dans son lit, en train de regarder cette image. De se rappeler ce week-end.

C'était peut-être un peu égoïste, mais elle l'aimait. Elle l'aimait vraiment, de tout son cœur, et, si leur histoire devait s'arrêter dès le lendemain, elle voulait qu'il en reste une trace.

— Non, tu peux la garder.

Il se pencha pour l'embrasser.

— Tant mieux parce que ça m'aurait fait mal de l'effacer.

— J'imagine qu'il faut que je me rhabille.

Elle n'était pas particulièrement pressée, mais elle commençait à avoir froid.

— Si tu veux des Chamallows, oui, c'est plutôt une bonne idée. Mais sinon, franchement, je n'en vois pas l'intérêt.

Pourtant, il ouvrit le placard et commença à fouiller.

— D'ailleurs, fit-il, pourquoi tu trouves super qu'Ian Bainbridge prenne des tas de photos de gens nus alors que tu n'es pas à l'aise quand je te photographie, moi ?

— Tu m'as vu sur ses photos ? rétorqua-t-elle. Non. Je ne pourrais pas, ce n'est pas mon truc.

— Je dirais que ça doit faire encore plus bizarre de se retrouver à poil au milieu d'une foule, on doit se sentir comme du bétail.

— Je pense que donner cette impression c'est exactement le but de son travail, bébé.

Elle releva la tête pour regarder de plus près le pantalon de survêtement qu'il venait de sortir de la commode.

— C'est pour moi ?

— Oui. Je n'ai pas l'intention de me bagarrer encore avec ton jean skinny machin. C'est comme faire du catch avec une anguille.

Elle éclata de rire.

— D'accord, si tu insistes. Mais j'ai apporté une tenue d'intérieur.

— On s'en fiche, mets ça.

— Très bien. Il a l'air plus chaud, le tien, de toute façon. Et, pour revenir aux images d'Ian, leur but est de faire passer un message politique. Ce ne sont pas des photos de charme.

— Si tu le dis. Mais, pour un mec comme moi, c'est un peu trop abstrait.

Il lui tendit le pantalon.

Elle l'enfila. Le tissu, très doux, caressa sa peau. Elle ne regretta pas de ne pas avoir mis de culotte.

— Merci. Un mec comme toi ? Tu veux dire un dieu des maths ? Ton talent avec les chiffres a dû beaucoup contribuer à ton succès, non ?

— Oui, je ne me plains pas. C'est ma troisième entreprise, tu sais ? Avant, j'ai créé une application de sécurité qui a bien marché ; j'ai pu vendre la boîte avec une marge confortable.

Il était venu s'allonger à côté d'elle et lui caressa la joue, le visage à la fois grave et tendre.

— Rappelle-moi pourquoi on s'est séparés ?

A ces mots, elle sentit quelque chose naître et grandir dans son cœur. Quoi au juste, elle n'aurait pas su dire, mais c'était rond et brillant et fragile comme une bulle de savon. Ou comme l'espoir.

— Techniquement, on ne l'a jamais fait, dit-elle.

— Bien vu.

Il dessinait de sa paume râpeuse la courbe de sa taille. Un geste tendre, d'adoration.

— Donc, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Et comment voulait-il qu'elle le sache ? Elle n'avait jamais su comment faire. Ni comment payer ses factures. Ni comment mener sa barque. Ni pourquoi le chocolat était tellement meilleur que les épinards. Elle n'était pas quelqu'un vers qui on se tournait pour demander conseil. Elle était plutôt celle qui faisait des gros câlins quand ça n'allait pas, qui envoyait des cartes d'anniversaire faites main, celle dont les petits plats mitonnés vous poussaient à l'overdose.

Elle vivait dans le présent, pas dans l'avenir, et, si cela pouvait avoir des résultats catastrophiques, comme son banquier pouvait en témoigner à n'importe quel moment, d'autres fois c'était une bénédiction.

Comme en cet instant précis.

— D'abord, tu vas m'embrasser. Et ensuite, on ira les griller, ces guimauves.

Chapitre 15

Kristine tenait une brochette de guimauves au-dessus de la flamme. La chaleur du feu la réchauffait, sa lumière la rendait heureuse.

— Comment ça s'appelle, ces trucs pour rôtir les Chamallows ?

Il avait trouvé deux tiges fourchues avec des manches et enfilé dessus des guimauves. C'était, sans hésiter, le mec idéal pour passer un week-end au bord du lac.

— On peut les appeler pics à guimauves, peut-être ? Ou tridents ?

Il pointa l'outil vers elle avec une pose d'escrimeur.

— Fais attention, tu vas m'éborgner !

— C'est ce qu'Eve a dit à Adam quand la feuille de vigne est tombée.

Elle roula des yeux.

— Ah, les hommes et leur ego. J'adore. Je suis désolée de te l'apprendre, mais aucun pénis ne m'a fait craindre pour mes yeux, pas une fois dans ma vie.

Il éclata de rire.

— Tu n'as jamais rien vu qui t'ait donné envie de te les arracher ? Ça doit vouloir dire que tu as eu une vie sexuelle plutôt réussie.

Parler de son CV sexuel avec Sean n'entrait pas dans ses priorités, mais elle répondit néanmoins.

— Sans doute. Quand je pense aux histoires qu'on raconte dans les magazines féminins. Certaines sont atroces ! Même si je ne peux pas dire que la terre a tremblé souvent pour moi, je m'estime heureuse de ne pas m'être retrouvée dans des situations malsaines ou avec des types dégoûtants.

— Je ne sais pas trop si tu es optimiste ou résignée. Tu ne veux pas sentir la terre trembler ?

Il s'était assis à côté d'elle et avait plongé les guimauves dans le feu. Les friandises s'enflammèrent et il les retira pour éteindre les flammes avant de recommencer.

Seigneur, il les voulait grillées ou carbonisées ? Mais, surtout, où voulait-il en venir, avec cette dernière question ?

Il faisait noir, le lac était un miroir sombre et calme. Une petite musique venait de la radio que Sean avait installée sur la terrasse. C'était parfait. Et pourtant, le profil, puissant et mûr, de Sean la forçait à penser au temps qui s'était écoulé. Si elle avait passé la dernière décennie à ses côtés, ces changements infimes, quotidiens, elle ne les aurait pas remarqués. C'était désolant de se trouver face à ce beau visage qu'elle avait tant regardé et de voir qu'elle avait manqué tant de choses.

— Bien sûr que si, dit-elle enfin. Qui ne voudrait pas ? Mais il y a des relations qui ne sont pas

faites pour brûler de passion.

— Alors, c'est une perte de temps. Je préfère rester seul plutôt que de me contenter d'un flirt tiède.

Elle n'était pas d'accord, elle trouvait même ce commentaire un peu hautain. Elle était sortie avec quelques hommes, dont deux étaient devenus de bons amis par la suite. Elle n'avait pas l'impression d'avoir perdu son temps, au contraire. Elle avait appris des choses sur elle-même et aussi comment trouver l'équilibre entre passion et réalité.

— Tu as bien dit que tu te sentais seul, non ?

Les mots lui avaient échappé. Dis à haute voix, ils semblaient plus agressifs qu'elle ne l'avait voulu. Elle prit une gorgée du champagne que Sean lui avait versé. Il n'en prit pas ombrage, visiblement. Il la regarda, la lumière du feu dansant sur son visage.

— Et c'est vrai. J'imagine que chacun choisit le chemin qui lui convient.

D'un geste expert, il retira les guimauves de la broche et les déposa sur un sablé en ajoutant :

— Je suis heureux que nos chemins se soient croisés de nouveau, Kristy.

— Moi aussi. Très heureuse. Je ne sais pas comment te remercier pour ton aide à la galerie, quand on est restés coincés, et aussi avec ma mère.

— Ça m'a fait plaisir. Même si ensuite j'ai essayé de te faire du chantage.

Elle rit alors qu'il croquait son sablé au chocolat et à la guimauve.

— Tu n'as pas eu à beaucoup insister, je dois dire. Et tu n'en avais pas besoin, j'ai eu envie d'accepter dès que tu l'as proposé.

— Mon charme irrésistible, n'est-ce pas ? Ou c'est que tu as aimé ce que tu as vu quand j'ai enlevé mon pantalon ? Ou mon geste chevaleresque quand je t'ai aidée à passer par cette fenêtre ?

Kristine se renfrogna. Avec un peu plus de recul, elle arriverait un jour à trouver drôle la façon dont elle était sortie par la fenêtre avec le pantalon de Sean. Mais c'était encore trop tôt.

— Comment tu as deviné ?

Son Chamallow avait enfin le ton doré, parfait, qu'elle avait cherché en le tournant sans cesse pour que le sucre ne brûle pas. Elle forma un petit sandwich avec moins d'habileté que Sean mais plus de chocolat.

Le mélange de saveurs explosa joyeusement sur ses papilles.

— C'est trop bon !

Ils mangèrent en silence pendant un petit moment.

— Tu en veux un autre ? demanda Sean en même temps qu'il piquait des guimauves sur sa broche.

— Non, merci. J'ai besoin d'un petit temps de récupération après le premier. C'était comme faire l'amour.

— Tu es sérieuse ? Je suis jaloux !

Mais il se remit vite de sa déconvenue quand les premières notes endiablées d'un standard résonnèrent à la radio.

— Tu danses encore ?

— Oui. Je trouve toujours le temps pour danser, j'aime vraiment.

— Je n'ai pas dansé... depuis la dernière fois que j'ai dansé avec toi.

Le visage de Sean exprimait une telle nostalgie qu'elle finit son verre de champagne et se leva.

— Allez, viens. On va danser.

— Là ? Ici ? fit-il, pris au dépourvu. C'est assez accidenté, comme piste de danse.

— On peut aller sous le porche, dit-elle en lui tendant la main. Allez, mauviette.

— C'est une façon de parler, ça ?

— Pardon. S'il te plaît, veux-tu danser avec moi, la mauviette ?

Il éclata de rire et se releva.

— Tu gagnes. Mais je vais te marcher sur les pieds, je n'ai aucun sens du rythme.

— Bien sûr que si. Sinon tu ne serais pas si bon au lit.

Il avança vers elle avec une assurance nouvelle.

— Merci, beauté. Je fais ce que je peux, dit-il en prenant sa main. Mais ça me rassure que tu portes des bottes.

Elle portait des bottes, en effet, mais aussi le pantalon de Sean — sans culotte. Plus un T-shirt, une chemise et un pull — mais pas de soutien-gorge. Elle avait remis le bonnet de pêcheur. Un look d'enfer pour aller danser. Mais, une fois qu'ils furent enlacés, elle n'aurait pu se moquer davantage de ce qu'elle portait.

C'était curieux. Elle avait passé des centaines de soirées avec plein de cavaliers différents dans des situations bien plus propices, et pourtant c'était avec Sean, sa radio un peu crachotante et la lumière des étoiles en toile de fond, qu'elle prit le plus de plaisir. Il n'avait pas menti — son sens du rythme n'était pas très développé, ses pieds bougeaient lourdement et, quand il essayait de la guider, on aurait pu penser qu'il la malmenait. Mais il essayait avec un enthousiasme touchant, et ils virevoltèrent avec des éclats de rire.

— Gauche, fit-elle, un peu à court de souffle.

Il la fit pivoter à droite, et ils se heurtèrent.

— L'autre gauche !

Il fit une moue dépitée en riant.

— Je le jure, j'ai fait des études et j'ai mon permis ! Je sais distinguer ma droite de ma gauche !

— Je ne suis pas convaincue, fit-elle en déplaçant son pied juste avant qu'il ne l'écrase. Ce n'est pas grave, on continue !

Elle ne s'était pas autant amusée depuis longtemps. Elle riait, détendue, légère. Elle avait l'impression d'avoir passé les six derniers mois à prendre des baffes de la main implacable de la réalité : elle avait dû accepter qu'elle ne s'en sortirait jamais à Las Vegas et se résigner à regagner le Minnesota. Elle avait dû mettre toute sa vie dans des cartons et rouler seule sur deux mille cinq cents kilomètres dans une camionnette de location. Elle avait dû trouver un boulot en catastrophe et un appartement dans l'urgence. Ensuite, elle avait dû s'installer, se plier en quatre pour faire bonne impression sur June. Et, par-dessus le marché, elle avait dû se réhabituer à vivre à proximité de sa mère.

Ces six derniers mois, elle n'avait pas vécu, elle avait survécu. S'il n'y avait eu dans l'ensemble rien de vraiment dramatique — pas de cancer, pas de décès, pas d'accident invalidant —, elle avait, en revanche, perdu sa joie de vivre. Elle s'en rendait compte à présent. Et c'était intolérable. Aucune femme de vingt-neuf ans en bonne santé ne devrait vivre une existence aussi morne que la sienne.

Mais ici, à Ely Island, sous une coupole d'étoiles dont les grandes villes ne pouvaient même pas rêver, elle était libre. Libre de danser, libre de rire. Libre d'aimer.

— J'ai l'impression d'être un rouleau compresseur, s'exclama Sean. J'ai peur de t'écraser.

A ce moment précis, le morceau se finit et un slow, sensuel et sirupeux, les enveloppa. Le rythme était lent, le saxo poignant, la voix rauque et sensuelle. Le chanteur chantait les draps froissés et les peaux chaudes. Sean s'arrêta, son sourire s'estompa.

Il l'attira contre lui.

— Un bon vieux slow, c'est beaucoup plus dans mes cordes. Il suffit de se balancer doucement.

— Veux-tu ma tête sur ton épaule ? demanda-t-elle comme il l'enlaçait par la taille.

Contempler le visage de Sean suffisait largement à son bonheur mais le moment semblait appeler au romantisme adolescent.

Non pas qu'elle se sente comme une collégienne. Elle se sentait pleinement femme, une femme adulte qui se regardait dans les yeux du seul homme qu'elle ait jamais aimé.

Dix années à aimer quelqu'un, c'était beaucoup. Surtout si on avait passé la quasi-totalité de cette période seule. Cela devait signifier quelque chose. Quelque chose de grand, de puissant.

— Non, je ne veux pas, dit-il. Je veux voir ton visage. Ou faire ça, dit-il en penchant la tête pour l'embrasser. Oh ! c'est tellement bon de t'avoir dans mes bras.

— Etre dans tes bras n'est pas mal non plus, murmura-t-elle.

— Kristy... Que dirais-tu d'aller danser avec moi une fois qu'on sera de retour à Minneapolis ? J'essaierai de m'améliorer.

Elle sentit son pouls s'accélérer, et ce n'était certainement pas à cause de la danse. C'était une proposition amicale ? Ou voulait-il quelque chose de plus ?

— J'adorerais, répondit-elle.

Il valait mieux ne pas poser de questions. Elle finirait bien par savoir, non ?

Les bras autour du cou de Sean, enveloppée par son odeur et celle du feu, elle tenta de profiter de l'instant présent. En vain. Elle ne voulait pas attendre pour savoir. A quoi bon ? Elle n'allait rien gâcher, elle n'avait rien à perdre. Elle avait déjà tout gâché, tout perdu, dix ans plus tôt. Aujourd'hui, elle avait tout à gagner en étant franche, avec Sean, bien sûr, mais d'abord avec elle-même. Elle voulait passer du temps avec lui, autant que possible, et pas en tant qu'amis.

— Mais aller danser, dans quel sens ? demanda-t-elle. Il serait question de, je ne sais pas, de... dormir ensemble, aussi ?

— Je pense, oui.

Dieu soit loué.

Pourtant elle se sentit obligée de poser encore une fois la question incontournable avant de s'aventurer sur un terrain aussi dangereux.

— Mais est-ce que c'est une bonne idée ?

— Tu m'as demandé ça au moins dix fois, dernièrement. Si nous le voulons tous les deux, pourquoi ce serait une mauvaise idée ?

— Bonne question.

— De toute façon, j'espère que tu as remarqué que nous avons fait l'amour aujourd'hui. Plus d'une fois. Je crois que le débat n'a plus lieu d'être.

Elle se sentait bête. C'était elle qui avait proposé qu'ils vivent l'instant présent, après tout.

— J'essaie de me comporter en adulte.

Il éclata de rire.

— Tu ne confondrais pas se comporter en adulte et couper les cheveux en quatre ?

— Ah, parce qu'il y a une différence ? plaisanta-t-elle.

Elle était bien, là, enveloppée par les multiples couches de vêtements qui lui tenaient chaud, et par les bras de Sean, et par la musique entêtante.

— Oui, trop réfléchir nourrit la peur. Parfois, il faut juste fermer les yeux et se jeter à l'eau.

— Je fais ça tout le temps, fit-elle. Y compris quand je t'ai épousé. Je n'ai pas eu peur, je me suis juste jetée à l'eau.

Il fit la moue.

— Et regarde comme ça a bien marché.

— Je ne l'ai jamais regretté, pas une seule fois.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa. Ses lèvres contre les siennes étaient douces et familières, c'était comme rentrer à la maison.

— Comment aurais-je pu regretter d'être tombée amoureuse de toi ?

* * *

Sean rendit son baiser à Kristine dans une sorte d'état second. Les mots résonnant dans son esprit. Elle ne regrettait pas leur mariage. Cela signifiait pour lui plus qu'il ne l'aurait imaginé.

— Mon seul regret, c'est d'être partie comme ça, murmura-t-elle à son oreille. Tu t'es déjà demandé comment aurait été notre vie si je n'avais pas pris l'avion ? Si nous ne nous étions pas disputés ?

Comme d'habitude quand il se posait cette question, il sentit son cœur se serrer.

— Bien sûr. Curieusement, plus ces dernières années qu'au début. Au début, je crois que j'étais trop en colère. Peut-être que nous aurions déjà eu notre premier enfant.

C'était douloureux, de parler avec elle de l'avenir qui n'avait pas eu lieu. En même temps, il s'était souvent posé ces questions, et savoir que malgré la distance elle y avait pensé aussi lui procurait un étrange apaisement.

Elle inspira profondément.

— Je crois, oui. Le plus ironique, c'est que j'ai toujours pensé que j'aurais fait une très mauvaise femme de patron mais une superbe fée du logis. Rien ne m'apporte plus de satisfaction que de m'occuper de la maison : cuisiner, coudre, jardiner si j'avais la chance d'avoir un jardin... La vie est étrange.

Ce qui était étrange, c'était de se retrouver à discuter de tout cela. Il avait attendu cette chance de s'expliquer avec elle pendant des années et, maintenant que ça arrivait, il se rendait compte qu'il ne voulait plus parler de ce qui avait été ou aurait pu être. Il voulait discuter de ce qui était. De ce qui pourrait être.

— La vie est très étrange, c'est vrai. Et tu seras une super-maman. Tant d'amour à donner.

Il en était profondément convaincu. Kristine était la personne la moins égoïste qu'il ait jamais connue.

— Et tu ferais un bon père. Tu es très protecteur.

— Il n'est pas trop tard, tu sais. Pour rien de tout cela. Je sais que tu as insisté pour qu'on se concentre sur ici et maintenant, mais... c'est si bon entre nous, pourquoi ne pas se projeter sur après ?

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Sean la serra plus étroitement contre lui. Tout lui semblait soudain évident, dans l'île calme et sombre, avec le clapotement doux des vagues qui caressaient la rive.

— On n'a rien à perdre.

— Seulement nos cœurs, dit-elle avec un petit rire.

Il secoua la tête.

— Je l'ai perdu pour toi depuis longtemps, mon cœur.

Kristy humecta ses lèvres et le fixa, ses yeux limpides et immenses. Son regard disait l'amour qu'elle lui portait, mais elle ne parla pas.

Il ne voulait ni la presser ni l'effrayer, alors il arrêta de danser et sourit.

— Allez, et si on rentrait ? Je vais mettre les steaks à griller et je ferai une salade. Je ne veux pas que tu croies que je ne me nourris que de cookies.

— D'accord. Et puis, j'ai quand même un peu faim.

Pourtant, dès qu'il tourna les talons, elle glissa son bras sous le sien, comme si elle ne pouvait supporter qu'il s'éloigne. Il aimait ça.

Il aimait beaucoup aussi cette facilité qu'ils avaient à travailler ensemble dans la cuisine.

— Tu te rappelles la première fois qu'on a essayé de faire des spaghettis ? demanda-t-il. On a versé une boîte de tomate en conserve sur des pâtes trop cuites. C'était fade et encore plus mou.

— Ou ta tête ahurie quand j'ai voulu faire cuire le bacon dans le micro-ondes ?

— Le choc ! Je l'avais toujours fait frire à la poêle. Pour moi, c'était une hérésie.

— Alors que, moi, je n'avais jamais eu droit à un véritable repas fait maison, et certainement pas un plat avec de la graisse animale. Ma mère croyait dur comme fer aux vertus du « tout cru ». Je devais être le seul enfant de l'école à aimer aller à la cantine.

— Ce qui rend encore plus méritoire que tu aies appris à cuisiner, dit-il en se dirigeant vers le gril, une assiette avec les steaks à la main. Tu as vraiment eu une drôle d'enfance et, pourtant, regarde tout ce que tu as accompli.

Le bruit du couteau sur la planche à découper s'arrêta.

— Merci, Sean, dit-elle, la voix tremblante d'émotion. J'apprécie vraiment.

Il sortit de la cabane avec un petit signe de tête, la gorge trop serrée pour parler.

Une fois la viande sur la grille, il ajouta deux bûches au feu. Il prit la bouteille de champagne, et but directement au goulot.

— Tu as l'intention de partager, j'espère ? lança Kristine en s'approchant par l'escalier.

— Maintenant, je n'ai pas le choix, si ? Tiens, prends tout.

Il fit mine de lui renverser le champagne sur la tête.

— Arrête ! gloussa-t-elle en s'écartant d'un bond. Combien de temps, pour les steaks ?

— Un quart d'heure, pourquoi ? Si tu as faim, il y a encore des fraises au frigo. Je dois rester ici pour tourner la viande.

— Non. Je voulais juste savoir si j'avais le temps de te faire des câlins près du feu.

Dans ce cas, il pouvait même éteindre le gril, au besoin.

— Bébé, on a toujours le temps pour les câlins.

— C'est ta devise ?

— C'est même mon écran de veille.

— menteur ! s'écria-t-elle en riant. Je parie que tu as mis une image du système solaire, ou de la Voie lactée, ou quelque chose dans le genre.

Elle le connaissait bien.

— Si tu veux tout savoir, c'est une aurore boréale. Et le tien ? Un chaton ? Une pyramide d'escarpins très hauts et très sexy ?

— Je n'ai pas d'ordinateur.

Elle le faisait marcher ? Non ?

— Mais tu fais comment, dans la vie ? dit-il sans pouvoir dissimuler son effarement. Pourquoi tu n'en as pas ?

— Je n'en ai pas les moyens. Et, pour les recherches sur internet et les e-mails, j'ai mon téléphone.

— L'écran est minuscule. Tu vas te bousiller les yeux !

Il décida, sur-le-champ, qu'il lui offrirait au moins une tablette. Il fallait l'aider à quitter le

Moyen Age !

— De toute façon, avoue : qu'est-ce que tu as mis comme fond d'écran sur ton téléphone ?

— Un chaton. A l'intérieur d'une chaussure à talon aiguille.

Ils rirent ensemble. Voilà, en quelques phrases, la preuve qu'ils étaient faits pour être ensemble.

Ils se connaissaient si bien.

— Viens là, proposa-t-il en posant la bouteille.

— Si tu t'assieds, je veux bien venir sur tes genoux, dit-elle en minaudant. Parce que j'ai froid, bien sûr.

— Oh ! ma pauvre, fit-il sur le même ton. Rapproche-toi, petit cœur, je vais t'aider à te réchauffer.

— Tu vas mettre une autre bûche dans le feu ?

— C'est une façon de voir les choses...

Et le feu brûla toute la nuit.

Chapitre 16

Kristine se réveilla lentement, blottie contre Sean. Elle écouta son souffle calme, rassurant comme une berceuse. Le lit était douillet et la pièce plongée dans la pénombre, ce qui ne l'aidait pas à deviner quelle heure il était, car les arbres qui entouraient la cabane bloquaient la lumière. Elle hésitait à se rendormir quand quelqu'un frappa à la porte. Elle sursauta. C'était peut-être ça qui l'avait réveillée, car la personne qui frappait y allait de bon cœur, comme si elle insistait, comme s'il y avait urgence.

Qui pouvait bien venir troubler leur dimanche matin ? Et quelle idée de toquer avec autant d'empressement alors qu'elle était nue ! Non mais.

Elle se redressa et secoua Sean gentiment.

— Sean. Sean ?

Avec un grommèlement, il ouvrit les yeux, un peu ahuri, mais, dès que leurs regards se croisèrent, il sourit.

— Salut, toi, fit-il en l'attirant contre lui.

Il voulait de toute évidence l'embrasser. C'était gentil, mais ils avaient d'autres chats à fouetter.

— Sean, on frappe à la porte.

— Quoi ?

De nouveaux coups vinrent appuyer ses propos.

— Qui ça peut être ? Les voisins, j'imagine.

Résigné, il repoussa les couvertures et sortit du lit. Elle l'imita et fouilla dans sa valise à la recherche d'une culotte, un pantalon de yoga et un T-shirt. Sean se contenta de passer un jean et, les cheveux en bataille, quitta la pièce d'un pas lourd, encore assoupi.

Un courant d'air annonça qu'il avait ouvert la porte, et tout de suite elle l'entendit gronder :

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Il devait faire très froid dehors, se dit-elle en se passant les mains dans les cheveux avant de chercher dans son sac une brosse pour tenter de mettre de l'ordre dans sa tignasse. Quel que soit le visiteur, Sean ne semblait pas content de le voir. Avec un peu de chance, l'importun serait parti dans quelques minutes.

— Tu n'as pas encore pris ton café, hein ? demanda le nouveau venu.

La voix venait de l'intérieur de la maison. Et elle ne portait pas de soutien-gorge. Kristine marmonna un juron. Quand elle se tourna, son sac encore à la main, elle faillit le laisser tomber. C'était Liam, le frère de Sean, un peu plus grand, et plus costaud, que la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Il sembla surpris, lui aussi. Son sourire devint une moue d'incrédulité, il écarquilla les yeux.

— Kristy ?

Super.

— Salut, Liam, comment tu vas ? fit-elle avec un sourire qu'elle sentit gêné.

— Euh, bien. Merci. Bien.

Liam jeta vers son frère des regards confus. Quant à Sean, on aurait dit qu'il était victime d'une intoxication alimentaire tant il était pâle.

— Et toi ? ajouta Liam, comme s'il venait de s'apercevoir qu'il manquait à la politesse.

— Bien aussi. Pleine forme.

Elle fouilla dans son sac tout en le regardant.

— J'ai appris que tu étais marié et que tu avais deux enfants. Félicitations.

— Merci, oui, c'est... super, les enfants. Et toi ? Mariée ? Des enfants ?

Elle ne put qu'éclater de rire.

— Liam ! C'est évident que j'ai passé la nuit avec ton frère ! Alors non, je ne suis pas mariée et, non, je n'ai pas d'enfants. Et j'aurais du mal à imaginer Sean jouer les Casanova dans les bois avec une femme mariée.

Liam rougit comme une pivoine.

— Je ne voulais pas dire... Excuse-moi, c'était une question bête. Mais je ne voulais pas présumer que vous aviez...

— Tu es gentil, mais ça saute aux yeux, non ? Mes cheveux : on dirait la fiancée de Frankenstein.

Il sourit.

— Tu sais, quand le vent souffle sur le lac... Il ne faut jamais parler sans preuves.

— Enfin, j'imagine qu'un mari pourrait s'opposer à ce que sa femme passe la nuit seule sur une île solitaire avec un homme auquel elle a été mariée par le passé.

— Bien sûr, fit-il en secouant la tête. Dit comme ça, c'est vrai que je ne m'imagine pas sauter de joie si j'apprenais que Mary avait fait ça. En fait, je pense que je tuerais le mec.

Sean s'était déplacé jusqu'au coin cuisine et ouvrait et fermait les placards, probablement à la recherche des filtres à café.

— Que tu peux être bête parfois, dit-il à son frère. Mais, puisque tu tiens à tout savoir, sache que, techniquement, Kristy est en effet mariée. Avec moi.

— Quoi ?

— Ah, oui, ça, fit Kristine en passant une brosse dans ses cheveux.

Pas de pitié pour les nœuds.

— Ton frère ne te l'a pas dit ? On a oublié de divorcer.

— Comment ça ? Comment peut-on oublier de divorcer ? Attends, vous êtes en train de me dire que vous êtes encore légalement mariés ?

L'air stupéfait, et même un peu scandalisé, il s'assit lourdement sur l'une des chaises de la cuisine.

— Je savais que ça avait traîné un peu, mais j'étais persuadé que vous aviez fini par le faire.

C'était assez plausible, songea Kristine. Au bout d'un moment, la famille de Sean avait probablement cessé de poser des questions, et Sean n'était pas du genre à s'épancher sur sa vie, ni à organiser une grande fête pour célébrer son divorce. Liam en avait logiquement déduit que son frère en avait fini avec elle. Ou avec le mariage, en tout cas. Mais rien n'était logique dans leur histoire, du début passionné à la fin absurde.

— Eh non, nous sommes encore mariés, dit Sean. Kristine m'a fait parvenir une demande de divorce cette semaine, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvés.

— Donc, vous avez décidé de venir à la cabane et...

— Et toi, pourquoi tu es là, déjà ? rouspéta Sean en versant le café moulu dans le filtre. Il me semble t'avoir dit assez clairement hier de nous laisser en paix.

— Parce que tu ne réponds pas au téléphone et que ta secrétaire a appelé chez papa et maman, inquiète parce qu'elle n'arrivait pas à te joindre. Maman s'est affolée, ce qu'on peut comprendre parce que tu n'éteins jamais ton portable. Heureusement que je t'ai vu hier et que j'ai pu les rassurer. Mais je suis venu pour te dire que ta secrétaire est persuadée que tu es mort. Je l'ai fait pour te rendre service, et franchement tu devrais me remercier au lieu de m'engueuler.

— Non mais j'hallucine. Je ne peux pas prendre une journée et demie sans que ce soit la fin du monde ? Je suis tellement accro au boulot que, si je ne réponds pas au téléphone, ça veut forcément dire que quelque chose de terrible est arrivé ?

— Je crains que oui.

Leur dimanche au calme venait de prendre un tour inattendu. Kristine rangea la brosse dans son sac et retourna dans la chambre pour mettre un soutien-gorge et un pull. Elle avait besoin de sortir et, avec un peu de chance, Liam et Sean ne remarqueraient pas son absence.

— Tu vas où ? fit Sean d'un ton soupçonneux.

Seigneur, elle voulait juste aller faire pipi ! Qu'est-ce qu'il croyait, qu'elle allait s'enfuir de l'île à la nage parce que leur présence avait été repérée ?

— Aux toilettes.

— Oh ! fit-il. Bien sûr. Viens là.

— Pourquoi ?

D'un coup d'œil, elle vérifia son image dans le miroir. Son visage manquait cruellement de maquillage, mais il n'y avait rien à essuyer ou à retirer, pas de brindille dans ses cheveux, pas de cil à la dérive.

— Parce que je veux t'embrasser.

Elle eut envie de lui demander encore une fois « tu es sûr que c'est une bonne idée ? ». C'était quoi, cet exhibitionnisme soudain ? Même si elle avait fait comprendre à Liam qu'ils avaient couché ensemble, ce n'était pas la même chose. Elle n'allait pas lui rouler une pelle devant un membre de sa famille, la situation pourrait très vite se retourner contre eux.

En plus, il faudrait qu'elle contourne la table et marche trois mètres rien que pour l'embrasser, le tout sous le regard de Liam. Non merci.

— Tu finis de faire le café ? Je reviens dans deux minutes.

Il fit une grimace. Elle emporta son sac avec elle afin de consulter son portable et de se poudrer le nez. Elle aurait toujours l'air de sortir d'une centrifugeuse, mais un peu de fond de teint et une touche de rouge l'aideraient à mieux supporter cette situation à la noix.

Elle vérifia ses appels en descendant les marches qui menaient à l'ancienne cabane, et faillit tomber à la renverse en voyant le nombre faramineux de messages et d'appels en absence affichés sur l'écran.

Qu'est-ce qui se passait ?

Le premier message vocal, c'était sa mère, indignée.

« Kristine. Franchement. Cette exposition était n'importe quoi. Je regrette vraiment d'y être allée. »

Pas autant qu'elle. Kristine roula des yeux et s'enferma dans les toilettes. Cette idée

d'incinérateur lui faisait encore un peu peur, même si Sean lui avait assuré qu'il était impossible qu'il s'allume sous ses fesses.

Le deuxième message venait de sa chef. Oh-oh. June ne l'appelait jamais pendant le week-end.

« Kristine, je dois te parler de toute urgence. »

Cela ne présageait rien de bon. Le nœud qui lui tenaillait le ventre depuis des mois et qui s'était quelque peu desserré pendant le week-end devint de nouveau dur comme une pierre.

Le message suivant, encore de sa mère, n'arrangea pas les choses.

« Kristine, mais tu es où ? Il faut que tu viennes me chercher à la prison du comté avec cinq mille dollars pour la caution. »

Choquée, elle se releva d'un bond sans même se rappeler où elle était. Le téléphone lui glissa des mains et faillit tomber dans la cuvette.

— Merde.

Le portable rebondit deux fois sur le sol. Quand elle le ramassa, l'écran était noir.

— Oh ! non.

Mais si. Elle appuya sur le bouton d'allumage, démontra et remonta la batterie, recommença. En vain. Son téléphone avait rendu sa petite âme cellulaire et elle n'avait pas les moyens de le remplacer. Et elle n'avait certainement pas cinq mille dollars pour payer une caution. Qu'avait bien pu faire sa mère ?

Kristine retourna au pas de course vers la cabane. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait faire. Elle n'avait jamais mis les pieds dans une prison. Est-ce qu'on pouvait négocier le montant d'une caution ? Sa mère avait-elle des biens pouvant servir de garantie ?

A mi-chemin, elle se rendit compte qu'elle avait laissé son sac dans les toilettes. Peu importait, personne n'allait le voler et il n'y avait rien de valeur dedans : un boîtier de poudre compact, cinq rouges à lèvres, une brosse, un paquet de chewing-gums et trois dollars. Elle avait aussi une carte bancaire dont elle avait dépassé le crédit et son permis de conduire du Nevada avec une photo où elle ressemblait à un clown tueur en série. Elle n'aurait jamais dû se maquiller les lèvres en orange.

Sean et Liam se tournèrent vers elle dès qu'elle poussa la porte.

Debout sur le seuil, elle sentit la panique monter et monter jusqu'à menacer de l'étouffer. La seule façon de la vaincre, c'était de la partager.

— Ebbe est en prison, s'écria-t-elle.

* * *

Sean enfila un T-shirt en pestant. Il aurait bien eu besoin de trois heures de plus de sommeil. En même temps, il n'aurait changé pour rien au monde les activités qui l'avaient tenu éveillé jusqu'au matin, mais il aurait préféré que Liam ait attendu midi avant de débarquer pour ruiner sa journée.

— Je n'arrive pas à croire que ma secrétaire ait appelé maman, dit-il à Liam.

Certes, il payait Helen pour qu'elle garde un œil sur tout, mais, s'il se souvenait bien, le baby-sitting n'entrait pas dans la description du poste. Il avait tout de même le droit de disparaître un week-end, non ?

Bon, il devait reconnaître qu'il ne l'avait pas fait, pas une seule fois, depuis six ans qu'Helen travaillait pour lui. Qu'elle ait songé à un accident n'était pas si étonnant. Et puis, c'était rassurant de savoir que sa secrétaire tenait à lui en tant qu'être humain et pas seulement en tant que source de ses revenus.

— C'est n'importe quoi que tu sois là avec Kristy, fit Liam en regardant par-dessus son épaule

comme s'il craignait qu'elle surgisse par magie derrière lui. Tu es fou ou quoi ? Tu étais un désastre sur pattes quand elle est partie. Tu veux revivre ça ?

Ce qu'il ne voulait surtout pas, c'était que son frère énonce à voix haute la plus profonde de ses peurs.

— Nous étions des gamins, à l'époque. Aujourd'hui, nous savons beaucoup mieux où nous mettons les pieds. Et nous prenons les choses comme elles viennent, au jour le jour.

Ou ils essayaient, en tout cas.

— Sinon, sachant que je te suis profondément reconnaissant de m'avoir prévenu pour Helen, tu pourrais partir, s'il te plaît ? Mary n'a pas dû apprécier que tu la laisses seule avec les petits un dimanche matin.

— Tu ne penses pas au bien-être de ma femme, frerot, mais au bonheur de ta bite, dit Liam en secouant la tête.

Mais il se leva tout de même pour partir.

— Je ne te blâme pas. Kristy était vraiment canon quand tu l'as épousée et dix ans plus tard elle n'a rien perdu de sa beauté.

— Gare à ce que tu dis, c'est de ma femme que tu parles, là.

Il comptait faire une blague, mais il s'aperçut en finissant sa phrase qu'il le pensait sincèrement.

— D'ailleurs, ajouta-t-il pour cacher son trouble, tu n'as pas le droit de regarder d'autres femmes que la tienne, tête de nœud.

— Du calme, je te charrie. Mais fais attention à toi, sérieux. Tu joues avec le feu.

— C'est moi le grand frère, que je sache, non ?

La réponse de Liam se perdit à jamais dans l'oubli, car la porte s'ouvrit à ce moment-là, si violemment qu'elle cogna contre le mur et revint frapper Kristine au bras.

— Ebbe est en prison !

Oh ! Seigneur. La réalité revenait sur son char d'assaut. Le monde entier s'était ligué contre leur week-end en amoureux ou quoi ?

— Comment ça, en prison ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Il prit une gorgée de café en regrettant de ne pas y avoir versé une bonne lampée de whiskey. Ce qui n'était jamais une bonne idée, mais il aurait eu besoin d'un petit remontant avant d'entendre la suite.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Elle m'a juste laissé un message en me demandant de venir payer sa caution, mais je n'ai pas tout écouté, j'étais si choquée que j'ai laissé tomber mon téléphone et il s'est cassé.

Elle se passa les mains dans les cheveux et prit une longue inspiration.

— Quel cauchemar ! On a cinq heures de trajet, au moins, non ? Je suis désolée, mais il faut qu'on parte tout de suite.

Sean soupira.

Ce n'était pas comme ça qu'il avait imaginé le déroulement de la journée.

Son plan initial ? Une grasse matinée au lit avec Kristine, dans Kristine si possible, des câlins et des baisers, plus un petit déjeuner gourmand, plus une sieste crapuleuse pour finir en beauté.

— Je peux vous faire traverser, intervint Liam. Mon bateau est plus rapide que celui de Sean. Je vous attends dehors.

— Je ne sais pas comment je vais faire, soupira Kristine, quand ils se trouvèrent en tête à tête. Je ne peux même pas remplacer mon téléphone, comment je vais faire pour trouver cinq mille dollars pour sortir ma mère de prison ?

Il essaya de la serrer contre lui, mais elle était trop angoissée, trop tendue, pour se laisser aller dans ses bras.

— Elle ne t'a pas dit ce qui s'était passé ? demanda-t-il.

— Non. Mais j'ai eu aussi un appel de ma chef, elle veut me parler de toute urgence... Je crains le pire. Je suis sûre que ma mère est retournée à la galerie pour faire des siennes. J'ai envie de la tuer !

Sean ne pouvait que compatir, car elle avait probablement raison. Si elle était licenciée, elle serait dévastée. Ce serait un sale coup, aussi bien sur le plan affectif que sur le plan financier. Ebbe avait finalement de la chance d'être derrière les barreaux, sinon il serait tenté de l'étrangler lui-même.

* * *

— Peut-être que tu devrais la laisser dans sa cellule jusqu'à la première comparution.

— Je n'ai pas le choix. Je n'ai pas cinq mille dollars. Je n'en ai même pas cinq ! Et je doute sérieusement qu'elle les ait.

Lui, il les avait. C'était risqué de proposer, c'était un sujet délicat et il ne voulait pas l'offenser, mais il ne resterait pas les bras croisés alors qu'il pouvait aider.

— Si tu veux sortir Ebbe de prison, je te donne l'argent.

Elle s'écarta de lui aussitôt.

— Non. Non, je ne peux pas accepter. Je ne peux pas prendre ton argent.

— Si, tu le peux, Kristy. Mais, si ça te gêne, je te le prête, si tu préfères.

Si ça pouvait l'aider à se sentir mieux... Mais il n'avait aucune intention de le lui réclamer, ni même de l'accepter quand elle voudrait le lui rendre.

Il voulait la soutenir dans cette épreuve. Mais elle éclata en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Allez, ça va s'arranger. Tout ira bien.

— Non, ce n'est pas vrai. Je suis si fatiguée, Sean. J'ai essayé de garder la tête hors de l'eau, mais je n'y arrive pas. J'ai trois dollars en poche jusqu'à ma prochaine paye, vendredi prochain. J'ai mon prêt étudiant à rembourser, j'ai l'impression de me noyer et, là, ma mère vient de torpiller ma planche de salut.

Il aurait tellement voulu trouver les mots justes pour la consoler... Il pouvait lui proposer les solutions qui lui venaient à l'esprit, mais il devinait qu'elle ne serait pas réceptive. Et il devait, en plus, contrôler ses propres émotions. Savoir qu'elle avait vécu dans un tel stress lui brisait le cœur. Surtout quand il voyait les larmes déborder de ses beaux yeux. Il les essuya d'une caresse.

— Peut-être que l'appel de June n'était qu'une coïncidence. Allez, on fait nos valises et on rentre pour voir ce qui se passe.

— Je suis désolée, dit-elle en rougissant. Je suis gênée, vraiment. Je suis une belle catastrophe sur pattes.

— Je ne retiendrai que « belle » dans cette phrase.

Elle lui adressa un petit sourire découragé et avança vers la porte.

— Je suis de retour dans ta vie depuis cinq jours et j'ai déjà commencé à semer le désordre.

C'était indéniable, elle avait semé le désordre, mais c'était un désordre magnifique, vivant. Il allait protester lorsque Liam apparut sur le pas de la porte.

— On arrive. Liam, je peux tout laisser dans le frigo ? Tu reviens cette semaine avec Mary, non ?

— A partir de demain et jusqu'à mercredi, on s'en occupera.

— Super.

Il retourna dans la chambre, finit de s'habiller et ferma son sac. Ensuite, il ramassa les vêtements de Kristine et les fourra dans sa valise.

— J'ai le temps de me brosser les dents avant de partir ? demanda-t-elle en le rejoignant.

— Bien sûr.

Elle reniflait encore et avait les yeux rougis, mais elle semblait plus calme. Elle prit sa trousse de toilette.

Comme il quittait la cabane avec les deux bagages pour les descendre au ponton, elle se brossa les dents sous le porche comme si sa vie en dépendait. Elle se rinça avec l'eau d'une bouteille qu'elle cracha rageusement sur l'herbe. Elle était vraiment frustrée.

Il revint, remplit des mugs de voyage avec le restant de café, et ils partirent pour de bon.

— Je suis désolée, dit-elle pour la cinquième fois depuis que Liam les avait laissés seuls sur son bateau.

Sean était content que son frère ait proposé d'échanger les embarcations. Il adorait son petit bateau mais il était plus lent que celui de son frère, et Sean espérait que les dix minutes qu'ils allaient gagner apaiseraient quelque peu l'angoisse de Kristine.

— N'y pense plus. C'est ma faute si mon frère a cru qu'il devait venir. Je suis devenu tellement drogué de travail que personne n'imagine que je puisse décrocher pendant une journée. J'avais prévenu ma secrétaire que je venais ici, j'imagine que c'est le téléphone coupé qui lui a paru suspect.

Il secoua la tête, plus troublé qu'il ne l'aurait voulu.

— J'étais persuadé que j'avais réussi à trouver un certain équilibre entre ma vie professionnelle et ma vie privée. Mais, il faut se rendre à l'évidence, j'étais apparemment loin du compte.

— Moi, je croyais avoir repris le contrôle de ma vie, dit-elle, dépitée. Alors tu vois...

Le reste de la traversée se passa pratiquement en silence. Il aurait voulu parler d'eux, de leur relation, mais il aurait été égoïste de brusquer Kristine, elle avait déjà suffisamment de soucis comme ça. Elle n'avait pas à répondre à ses besoins à lui alors que sa vie prenait des allures de catastrophe.

Une fois dans la voiture, il appela Helen.

— Je vais bien et je m'excuse de t'avoir alarmée. Cela dit, pourquoi travaillais-tu ce week-end ?

— Parce que Ian Bainbridge vous cherche. Il y a eu un incident à la galerie hier soir, une femme s'est déshabillée tout à coup et a commencé à hurler en accusant l'artiste de misogynie.

Ce qui expliquait l'appel d'Ebbe.

— Seigneur. La police est intervenue ou c'est l'un de nos hommes qui a maîtrisé la situation ?

— Il a fallu appeler la police parce qu'elle s'est jetée à bras raccourcis sur Jason quand il a essayé de la couvrir avec son manteau. Je ne pense pas que M. Bainbridge soit mécontent de nous, ce sont nos vigiles qui ont enlevé le lance-flammes que la femme brandissait. Il me semble qu'il voulait juste discuter de l'affaire avec vous.

— D'accord, je vois. Merci beaucoup, Helen. Je vais l'appeler tout de suite pour en savoir plus.

Quand il raccrocha, il passa le téléphone à Kristine.

— Ta mère a agressé l'un de mes hommes lorsqu'il a essayé de la couvrir après qu'elle ait enlevé ses vêtements. Aussi, elle portait un, hum, lance-flammes.

— Oh non ! Cette fois-ci, elle a complètement perdu la boule !

Il l'entendit demander aux renseignements le numéro de la prison du comté. Elle passa quelques

minutes en ligne à se renseigner sur la situation de sa mère. Quand elle raccrocha, elle lui apprit que rien ne pouvait être fait avant lundi matin, puis elle enchaîna avec l'appel tant redouté à la directrice de la galerie.

Il avait les yeux sur la route, et ne pouvait pas scruter son visage, mais le ton contrit des « oui, je comprends » et « je suis vraiment navrée » qu'il entendait n'annonçait rien de bon.

Lorsqu'elle raccrocha, elle posa le portable à côté du levier de vitesses sans rien dire. Comme il ne voulait pas la brusquer, il attendit qu'elle ait envie de parler, même si le silence lui parut interminable.

— Sans surprise, j'ai été licenciée, dit-elle finalement. Ma mère s'est de nouveau déshabillée dans la galerie hier soir, sauf que cette fois-ci c'était avec la complicité d'un de tes hommes, qui vient d'avouer. J'imagine que c'est de cela qu'Ian voulait te parler.

— Quoi ? Non ! Tu plaisantes, j'espère.

— Ebbe peut se montrer très persuasive quand elle le veut. Ta boîte est congédiée aussi, bien sûr, et June s'attend à un remboursement intégral des sommes versées.

Fan-tas-tique.

L'argent, il s'en fichait. Enfin, pas tout à fait, mais, ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'image de Maddock Security. Des employés qui se laissent soudoyer n'étaient pas une bonne carte de visite dans le domaine de la sécurité.

— Eh merde.

— Ouais. Ebbe a bien sûr révélé que j'étais sa fille. June dit qu'avec ce problème et ma présence à la galerie le jour du vandalisme elle n'est pas sûre de pouvoir me faire confiance et, comme je ne travaille pour elle que depuis quelques semaines, elle préfère que je parte.

C'était pire que le pire scénario qu'il avait imaginé. Kristine était au chômage et, lui, il devait agir en urgence pour sauver son entreprise. Et Ebbe était en prison.

— Je suis vraiment désolé, Kristy. Je me sens responsable du comportement de mon employé, je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse faire un truc pareil.

— Arrête, ce n'est pas ta faute. Je ne suis même pas sûre que ce soit entièrement celle de ma mère. C'est juste les éléments qui semblent se déchaîner sur moi.

Elle émit un rire sans joie.

— Retour à la case départ, j'imagine. Tu devrais appeler Ian, c'est important. Ne t'inquiète pas pour moi. Je vais me frapper la tête contre la vitre deux-trois fois, pleurer un petit peu et ensuite j'essayerai de trouver une solution pour payer mon loyer.

Il lui serra affectueusement le genou. L'intrusion de la réalité dans leur week-end de rêve était plus violente qu'il ne l'aurait imaginé.

— Tu vas t'en sortir, dit-il. J'en suis sûr.

Elle lui tendit le téléphone sans répondre.

Il se servit du haut-parleur pour appeler Ian.

— Bonjour, monsieur Bainbridge, Sean Maddock à l'appareil. Comment allez-vous ?

— Sean ! Merci de rappeler, et s'il te plaît on peut se tutoyer. Surtout vu ce qu'on a traversé cette semaine.

— Je suis désolé de ne pas avoir été joignable. Je suis parti en week-end et j'ai éteint mon téléphone car la réception était assez mauvaise.

Il espérait donner l'impression d'être assez humble pour reconnaître ses erreurs mais assez compétent pour les corriger.

— Mais on dirait que j'ai mal choisi le moment pour débrancher. On m'a mis au courant de

l'incident d'hier soir à la galerie et je voulais t'assurer qu'on prend ce type d'infraction très au sérieux.

— C'était complètement imprévisible, franchement. Et l'autre vigile a réagi magistralement. Des réflexes admirables, je dois dire. Je voulais te parler surtout parce que je suis pratiquement certain d'avoir vu hier soir, à la galerie, la femme que tu m'as fait remarquer sur les images.

Intéressant.

— Elle était là ? Elle a tenté d'entrer en contact avec toi ?

— Non, c'était une des serveuses.

— Ça devrait la rendre facile à identifier. Tu en as parlé à la police ?

— Oui, j'ai appelé le responsable de l'enquête, mais cette piste ne l'intéresse pas. Ils ne vont pas enquêter sur le traiteur parce qu'une des serveuses aurait posé un jour sur l'une de mes images. D'après moi, il y a anguille sous roche.

— Enorme, l'anguille. Tu veux que je mette une amie à moi sur le cas ? C'est une détective privée. J'aimerais m'en occuper personnellement, mais je ne suis pas expert alors qu'elle est vraiment remarquable.

— J'apprécierais vraiment.

— Je suis encore sur la route, mais, dès que j'arrive au bureau demain, je vous mets en relation.

— Merci, mon vieux.

En raccrochant, Sean fut envahi par une vague de culpabilité. Alors que Kristy avait été renvoyée par June, Ian s'était montré plus que compréhensif. Et quelque chose lui disait que la directrice de la galerie se montrerait plus coulante avec lui. Il se tirerait beaucoup mieux qu'elle de cette catastrophe.

— Tu as envie de discuter de la situation ? demanda-t-il.

— Non. Je veux fourrer ma tête dans un trou comme une autruche et faire comme si cette semaine n'avait pas existé.

C'était un mauvais moment pour quémander de l'affection, mais il ne put s'empêcher de poser la question. Il avait besoin d'être rassuré.

— Même pas le début du week-end ?

Le regard qu'elle lui décocha confirma que le moment était vraiment mal choisi.

Ils arrivaient chez elle. Leur week-end allait se finir sur cette note.

Chapitre 17

Kristine se sentait tellement dépassée par les événements qu'elle ne savait même pas par où commencer, à quel problème s'attaquer en premier.

— Je ne sais pas quoi te dire, répondit-elle alors que la voiture s'arrêtait devant son immeuble.

Surtout, la dernière chose dont elle se sentait capable en ce moment, c'était de définir où allait leur histoire. Elle avait beaucoup trop de choses à régler. La prison pour sa mère, le chômage pour elle... Ces pensées lugubres tournaient inlassablement dans son esprit sans aboutir à une solution. Ce qui la portait à croire qu'il n'y avait pas de solution.

— Tu n'es pas obligée de me dire quoi que ce soit. Je suis désolé.

— Ne le sois pas, tu n'as rien fait, Sean. Ce sont ma mère et ton vigile qui ont déraillé. Nous en payons le prix, c'est tout.

— Tu as raison. Tu n'es pas responsable des folies de ta mère. Mon entreprise va survivre, il m'est déjà arrivé d'avoir des clients mécontents. Parfois, les choses ne se déroulent pas selon les plans, c'est tout.

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Ouais.

A quoi bon se répandre en discussions philosophiques ?

— Je peux entrer ? demanda-t-il.

Kristine hésita. Soumettre au regard de Sean son appartement minable et ses quatre meubles achetés dans un bric-à-brac, en plus de tout ce qui venait de se passer... c'était plus qu'elle ne pouvait le supporter. Elle secoua la tête.

— Non, pas ce soir. J'ai besoin de prendre une longue douche brûlante et de dormir. Demain, je dois me présenter au tribunal.

Le trajet l'avait épuisée et elle avait mal à la tête. Elle voulait juste être seule et pleurer. Et trouver un moyen honorable de se nourrir.

— Je comprends. Je peux venir te chercher demain et t'accompagner ?

— Non, je ne veux pas te déranger.

— Je veux venir.

Elle ne devrait pas s'appuyer sur lui, ce n'était pas une bonne idée. Mais elle ne sut pas résister.

— D'accord. Merci.

Recommencer une histoire avec Sean était complètement impossible, elle le savait pourtant. Pas tant qu'elle était complètement paumée, pas avant qu'elle ait remis le pied à l'étrier. Le risque de tomber dans la facilité, dans la vieille habitude de laisser Sean régler ses problèmes, était trop grand.

Son retour dans le Minnesota devait être le début de son voyage vers l'autonomie, aussi bien financière qu'affective, et elle avait besoin de l'accomplir seule jusqu'au bout.

Elle sortit de la voiture. Il l'imita et ils se retrouvèrent devant le coffre. Il sortit sa valise.

— Hé, dit-il doucement.

Il lui releva le menton d'un geste tendre. Croiser son regard était douloureux.

— Oui ?

— Je t'aime.

Elle ferma les yeux. Elle n'avait pas le choix. Si elle le regardait, elle craquerait et accepterait tout ce qu'il voudrait bien lui offrir.

— Je t'aime aussi, murmura-t-elle.

Pourtant, le poids de l'humiliation et l'incertitude sur son futur proche la poussèrent à ajouter :

— A la réflexion, ne viens pas demain. Il faut que je le fasse par moi-même.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il la dévisageait.

— D'accord. Mais laisse-moi au moins t'inviter à dîner.

— Non, je ne peux pas. Pas en ce moment. Je ne veux pas abuser de ta générosité. Je ne peux pas.

Elle était consciente du ton presque désespéré de sa voix, mais elle n'arrivait plus à se maîtriser. La panique commençait à la gagner.

— Et si je te disais que je veux être avec toi pour de bon ? Que, quand tu aimes quelqu'un, ses problèmes deviennent les tiens ?

C'était si beau, si tentant...

— Je te dirais que, si tu restes dans un bateau qui coule pour écoper l'eau avec un seau, tu finiras au fond de l'océan avec lui.

— Ou peut-être que, à deux, on pourrait regagner la terre ferme.

Elle se sentit vaciller. Sean possédait une telle détermination... elle n'était pas sûre de pouvoir résister.

— J'ai besoin de me débrouiller seule, Sean. J'ai besoin de me prendre en main sans aide. Je te demande de le comprendre. Ce n'est pas que je ne t'aime pas. C'est que je ne pourrai pas me regarder dans la glace si je te laisse venir à ma rescousse.

Il serra les dents, se passa la main sur le visage.

— J'imagine que rien de ce que je dirai ne peut te convaincre ?

— Non.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui embrassa l'envers de la main en espérant qu'il sentirait l'amour qu'elle mettait dans ce simple baiser.

— Merci, murmura-t-elle. Et prends soin de toi.

Il ne répondit rien, se contenta de la regarder en silence, les yeux pleins de questions restées sans réponse. Ce n'était pas la fin qu'il voulait, elle le savait.

Mais les choses ne se déroulent pas toujours selon les plans qu'on fait.

Traînant sa valise derrière elle, les larmes ruisselant sur ses joues, elle s'enfuit vers son appartement sans oser regarder en arrière. Si elle se retournait, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, elle se jetterait dans ses bras. Elle l'embrasserait jusqu'à en perdre l'haleine et laisserait son amour pour lui mais aussi sa fatigue de vivre d'expédients la pousser à abandonner son ambition et ses envies d'indépendance. Sean ne le lui reprocherait jamais, mais elle vivrait pour toujours avec le regret de ne pas être devenue la femme qu'elle voulait devenir.

Plus d'excuses. Plus de dérobades.

Et tant pis si ça faisait un mal de chien.

* * *

Le lendemain, un coursier lui apporta une grande enveloppe au logo de l'entreprise de Sean. En la déchirant, elle trouva à l'intérieur un chèque de cinq mille dollars pour la caution d'Ebbe. Mais aussi un second chèque, de la même somme, accompagné d'un Post-it qui disait « Pour ce qu'il te faudra. T'embrasse. Sean ».

Il y avait aussi les papiers de divorce qu'elle lui avait envoyés.

Signés par Sean de son écriture cursive et généreuse.

L'irréversibilité de ce qu'elle avait fait la frappa de plein fouet. Elle était à présent, pour de bon, seule et livrée à elle-même.

Elle pleura pour le mari pour qui elle n'avait jamais été une bonne épouse et se jura qu'elle ne gâcherait pas sa vie cette fois-ci. Si elle avait sacrifié Sean, c'était pour devenir une femme dont elle serait fière chaque matin.

* * *

Sean remit des bûches dans la cheminée de la cabane et se traîna jusque dans la cuisine pour remplir son mug de café. Sa famille n'arriverait que le lendemain et il profitait de la solitude, du calme du lac gelé et des arbres nus. Ses frères l'avaient traité de fou lorsqu'il avait annoncé qu'il allait passer l'hiver sur l'île, et lui avaient rappelé que s'il faisait doux, ne serait-ce que quelques jours, il ne pourrait pas traverser avec la motoneige sur la glace fragilisée. Qu'il pourrait se trouver piégé jusqu'au printemps. Ses frères n'avaient pas compris que cette idée ne manquait pas d'attrait pour lui.

Il avait pris aussi ses distances avec son travail. Il avait délégué le contact direct avec les clients à son directeur commercial et, à son expert en sécurité privée. Il restait joignable à distance et, au besoin, il participait à des webconférences. Avec le téléphone et les e-mails, il n'avait aucun mal à suivre tout ce qui se passait dans son entreprise. La règle, cependant, était qu'il ne travaillait pas plus de quatre heures par jour. Le reste du temps, il le dédiait à randonner dans la neige, à couper du bois, à pêcher à travers la glace et à jeter la balle à Bobby, la chienne — un labrador — qu'il avait adoptée.

En principe, il aurait envie de retourner à Minneapolis au printemps, mais il n'en était même pas certain. Il verrait bien.

Quand Kristine lui avait claqué la porte au nez une seconde fois, il avait, tel que Liam l'avait prévu, failli y laisser la peau. Le coup avait été si violent qu'il voyait encore des étoiles. Mais, malgré tout, le choc avait eu une conséquence positive, car il l'avait poussé à se retirer sur l'île pour se ressourcer, ce qui était la meilleure chose qu'il ait faite depuis des années. Il était détendu, en forme, et il avait oublié ce qu'était le stress.

Aussi, il se sentait seul, mais il commençait à en avoir l'habitude.

Il avait coupé un magnifique pin gris sur son terrain et l'avait installé dans le séjour afin d'offrir à ses nièces la surprise d'un beau sapin de Noël, et il avait mis sa mère dans la confiance pour qu'elle apporte des décorations. Et, si pour l'instant l'arbre semblait un peu nu, la pièce sentait la résine fraîche. C'était très agréable.

Bobby releva la tête brusquement, oreille tendue.

— Qu'est-ce que tu as entendu, ma belle ?

Qu'est-ce qu'il était content de l'avoir rencontrée. Elle lui avait fait comprendre la véritable signification de l'expression « animal de compagnie ». C'était une bonne compagne, qui s'entêtait à dormir à ses pieds sur le lit, en dépit de ses efforts pour la convaincre que c'était interdit. En fait, il appréciait cette sorte de loyauté déterminée.

En ouvrant la porte, il entendit quelque chose lui aussi. Une motoneige approchait. Quelqu'un arrivait avec un jour d'avance, apparemment.

Il descendit au ponton pour recevoir les invités surprise. Il plissa les yeux pour tenter d'identifier la femme qui arrivait avec son père. Il ne s'agissait pas de sa mère, aucun doute là-dessus, mais alors, qui ? Elle portait un masque de ski, il était impossible de distinguer ses traits. Elle était trop grande pour être Mary, mais c'était peut-être la femme de son frère Declan ?

Il leva la main en geste de bienvenue, puis la laissa tomber, sidéré, lorsque l'inconnue découvrit son visage. C'était Kristine.

Kristine.

Comment était-ce possible ?

S'il avait su quoi dire — ce qui n'était pas le cas —, il n'en aurait pas eu le temps. Son père ne descendit pas, il n'arrêta même pas le moteur. Kristine descendit lentement et avança précautionneusement jusqu'au ponton. S'accrochant à l'un des piliers, elle se hissa sur les planches avec un soupir de soulagement et un énorme — énorme — sourire.

— Salut.

— Salut, répondit-il.

Qu'est-ce qu'il était censé dire d'autre ? Et surtout : qu'est-ce qu'elle était venue faire ici ? Voulait-elle le torturer ? Ou juste récupérer une brosse à dents oubliée ?

Son père fit demi-tour dans de grandes éclaboussures de neige. Les flocons tombèrent sur le visage de Kristy, donnant à toute la scène un air presque magique.

— J'espère que ça ne te dérange pas que je sois venue, fit-elle. J'avais plusieurs choses à te donner.

— D'accord, dit-il, hésitant. Viens, on rentre. Il fait un peu froid, ici.

— Ouais, à peine, plaisanta-t-elle, visiblement nerveuse en secouant la neige de ses cheveux. C'était une sacrée façon de traverser le lac. Quelle aventure !

Encore bouleversé et toujours à court de mots, il lui tendit la main et l'aida à grimper les marches couvertes de glace craquante. Ils ne s'étaient parlé qu'une fois dans les deux derniers mois, et la conversation avait été inconfortable et trop chargée de non-dits. C'était elle qui avait appelé, mais, à part répéter à plusieurs reprises, et de différentes façons, qu'elle comptait le rembourser, elle n'avait pas dit grand-chose d'autre.

Quand ils entrèrent dans la cabane, ôtant leurs bottes enneigées et leurs gros manteaux, Bobby trottina pour passer en revue la nouvelle venue.

— C'est qui ça ? demanda Kristine en s'accroupissant pour caresser les oreilles de Bobby et se laisser lécher le visage. Salut, ma jolie. Tu es superbe.

— C'est Bobby.

Kristine lui lança un regard perçant. Oui, il avait baptisé sa chienne en souvenir de Bob, le poisson qu'ils avaient sorti ensemble du lac. Elle ne dit rien, cependant, et se releva en prenant avec elle le sac à dos qu'elle avait laissé par terre. Elle le porta jusqu'à la table de la cuisine.

— Je suis contente de te voir.

Il sentit son cœur se serrer. Elle rayonnait. Et, s'il se réjouissait qu'elle soit en forme et

apparemment heureuse, cela le faisait se sentir tellement... inutile, dépassé comme un journal vieux d'un mois.

— Je suis content de te voir, moi aussi.

C'était la vérité. Ça le mettait en vrac, aussi, mais, ça, il le garda pour lui.

— Je t'ai apporté plusieurs choses, fit-elle en souriant.

Elle sortit une boîte en métal du sac à dos.

— Des cookies. Tu partages avec ta famille, hein.

Il ne put que sourire.

— Merci. C'est adorable.

Ensuite, avec une petite révérence, elle lui présenta un plaid tricoté.

— C'est moi qui l'ai fait. Exprès pour cette cabane.

Cela le toucha encore plus.

— Waouh, Kristy, je suis impressionné. Merci beaucoup.

— J'ai ouvert une boutique en ligne sur un site qui ne vend que du fait main et du vintage et qui a énormément de visiteurs. Je vends des pulls, des plaids, des coussins, des meubles retapés, des bijoux. C'est un peu tôt pour savoir ce que ça va donner, mais pour l'instant je m'en sors assez bien. Et surtout je m'éclate.

— C'est génial. Je suis très fier de toi.

Il était sincère. Elle méritait d'être heureuse et de connaître le succès.

Ensuite, elle lui tendit une enveloppe.

— C'est le premier versement de la part d'Ebbe. Elle a une période de mise à l'épreuve et des travaux d'intérêt général, et je crois qu'elle a compris la leçon. Mais je n'en mettrais pas ma main à couper.

— Je le lui ai donné, cet argent. Je voulais aider. Elle n'a pas à me le rendre.

Elle hocha la tête, le visage grave.

— Oh que si. Elle le doit. Jusqu'au dernier dollar. Avec six pour cent d'intérêt.

A son ton, on aurait pu penser qu'elle comptait vendre la peau de sa mère si celle-ci ne remplissait pas ses obligations. Il ne put que sourire.

— Je comprends. Mais l'argent que je t'ai donné était vraiment un cadeau. Ne me dis pas que tu as un chèque pour moi. Ça me vexerait.

Et le blesserait profondément.

A sa grande surprise, elle sourit.

— Oh ! je sais. Je n'avais pas l'intention de te le rendre. Et je n'ai pas l'intention non plus de te laisser vivre sur cette île tout seul.

Il écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que je ne pouvais pas payer le loyer après avoir perdu mon boulot, et que vivre avec ma mère ces deux derniers mois a failli me tuer. J'ai appris par tes parents que tu comptais rester seul dans cette grande maison pendant tout l'hiver, et j'ai décidé de m'incruster.

Elle voulait l'achever ou quoi ? Est-ce qu'elle croyait qu'il pouvait vivre avec elle en colocataire ? Il caressait l'idée de la détourner, avec un baiser à lui couper le souffle, de cette idée absurde qu'elle avait de leur relation quand elle dit :

— Parce que, en général, que je sache, les gens mariés vivent ensemble, non ?

Bon. Il n'en pouvait plus. Il avait besoin d'une explication claire. Il franchit la distance qui les séparait et étudia son sourire de très près.

— Kristy, tu peux me dire ce qui se passe ? Pourquoi es-tu venue ? S'il te plaît ? Parce que, si tu me donnes de l'espoir pour ensuite le piétiner, je ne vais pas être content. Vraiment pas.

Son expression devint sérieuse et elle prit une profonde inspiration.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est que je n'ai jamais déposé les papiers de divorce devant le juge. J'avais horriblement honte de ce qui était arrivé, je me sentais si mal. Mais ensuite, je me suis calmée, j'ai réfléchi et... tu sais quoi ? M'en sortir a été plus facile que je ne l'imaginais. J'avais juste besoin de croire en moi, et il fallait que je te quitte pour me prouver que je pouvais m'en sortir toute seule. J'avais touché le fond. L'avantage, c'est que je ne pouvais que remonter. Et, quand j'ai sorti la tête de l'eau, je me suis dit que, si tu m'aimais à ce moment-là, alors que j'étais au plus bas, je devrais te faire confiance pour m'aimer aujourd'hui. Si ce n'est pas trop tard. Si je ne t'ai pas dégoûté de moi pour de bon cette fois-ci.

Cette dernière phrase, enfin, vainquit ses résistances.

— Il était temps que tu recouvres la raison, dit-il en la prenant dans ses bras. Je suis tombé amoureux de toi dès la première seconde, mais c'est quand tu es revenue dans ma vie que j'ai compris que le succès se mesurait à l'aune du bonheur qu'on éprouve. C'est pour ça que je suis venu ici. Je veux une vie plus simple. Une vie meilleure.

Il l'embrassa. C'était si bon. Absolument parfait.

— J'étais prêt à le faire seul, mais je suis certain que je serai mille fois plus heureux si tu es avec moi.

Le visage de Kristine s'illumina.

— C'est vrai ? Tu ne me détestes pas ?

— Comment pourrais-je te détester ? Alors que tu es tout ce que je veux ?

Il l'embrassa de nouveau, plus doucement cette fois-ci, en laissant ses mains glisser le long de son dos.

— Mmm. Je préfère sans rouge à lèvres. Tes lèvres nature, il n'y a rien de mieux.

— C'est que j'ai laissé ma trousse dans ma valise, et ma valise chez tes parents. Ils vont me l'apporter demain. Je l'ai laissée chez eux parce que je ne voulais présumer de rien.

C'était exactement à cause de ça qu'il l'aimait, ce mélange parfait d'assurance et humilité.

— Tu es vraiment prête à rester ici et à utiliser les toilettes extérieures et à dormir avec moi tous les soirs ?

— L'un est un sacrifice, l'autre un plaisir. Je ne m'enfuirai plus. Je vais rester avec toi tant que tu pourras me supporter.

Il l'aimait. C'était aussi simple que ça.

— Alors tu vas devoir apprendre à pêcher sur la glace, parce que je compte te garder indéfiniment

Elle se blottit contre lui, mais la seconde d'après elle s'écarta.

— J'oubliais. J'ai encore un truc.

Elle lui tendit un petit cadre. Quand il le retourna, son cœur rata un battement. La photographie montrait Kristine, dans une pose de pin-up et une tenue affriolante.

— Je n'aurai qu'un mot : waouh.

— Vu comme tu aimais la photo que tu avais prise de moi sur le lit, je me suis dit que ça te ferait plaisir.

— Tu ne te trompais pas, dit-il en guidant sa main vers son sexe dressé. Tu es très belle. Superbe. Si tu n'étais pas là, je lécherais cette photo.

— C'est Ian Bainbridge qui l'a prise.

Oh.

— Ian ? Est-ce que je devrais être jaloux ?

— Non ! Pas du tout. Je me suis adressée à lui parce que je savais que j'allais être mal à l'aise et que je lui faisais confiance. Il est le top du top, côté pro. En plus, ses assistantes sont des femmes. C'était tout de même un grand pas pour moi, je n'aime pas qu'on me voie en sous-vêtements.

— J'apprécie l'effort. Et je suis très fier de toi.

Il savait mieux que personne à quel point elle avait pu manquer d'estime de soi, et il était heureux de la voir prendre autant d'assurance. Sur tous les plans.

— Mais, moi ? dit-il. Est-ce que je peux te voir en sous-vêtements, tout de suite ?

Elle sourit, aguicheuse.

— En plan rapproché, si tu veux. J'espère que tu vas aimer ce que tu verras.

Il allait aimer, il en était certain. Il n'avait même jamais été aussi sûr de quoi que ce soit de toute sa vie.

* * *

Si vous avez aimé ce roman
découvrez sans attendre le précédent roman de la série
« Le désir nu » :

Pour être à toi, Erin McCarthy

Disponible dès à présent sur www.harlequin.fr

Et ne manquez pas la suite dans votre collection Sexy :

Pour t'oublier, janvier 2016

TITRE ORIGINAL : CLOSE UP

Traduction française : ALBA NERI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SEXY®

est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Erin McCarthy.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © YOLANDE DE KORT/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : AUDE DANGUY DES DESERTS

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5073-0

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

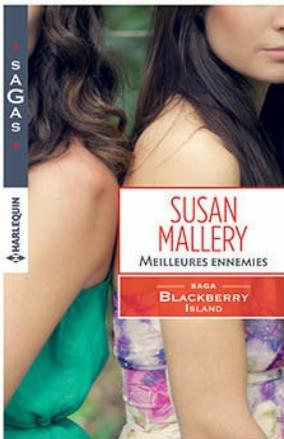


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



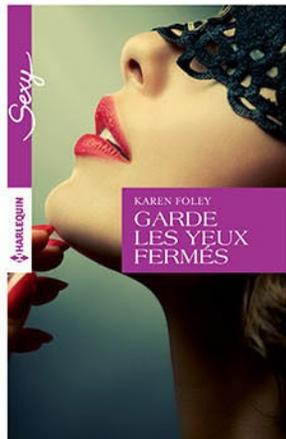
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN

ERIN McCARTHY

POUR TE REVENIR

Cette silhouette athlétique, ce regard d'un bleu profond, cette voix enfin... Quand Sean Maddock, l'homme qui malgré dix ans de séparation est encore son époux, prononce son prénom, Kristine retient son souffle. Bien sûr, elle s'était préparée à le revoir puisqu'elle a enfin décidé de demander le divorce, mais elle ne se doutait pas qu'en dépit des années, il aurait toujours ce même pouvoir sur elle, cette capacité à la faire s'enflammer d'un seul mot, d'un seul regard. Alors, quand Sean lui propose de passer un dernier week-end sur l'île de leur lune de miel – un week-end ayant pour seul but d'offrir à leurs corps la chance de se dire au revoir –, Kristine ne trouve pas la force de refuser...

Ils se sont aimés, ils se sont perdus, et aujourd'hui la vie leur offre deux dernières nuits... ou plus ?